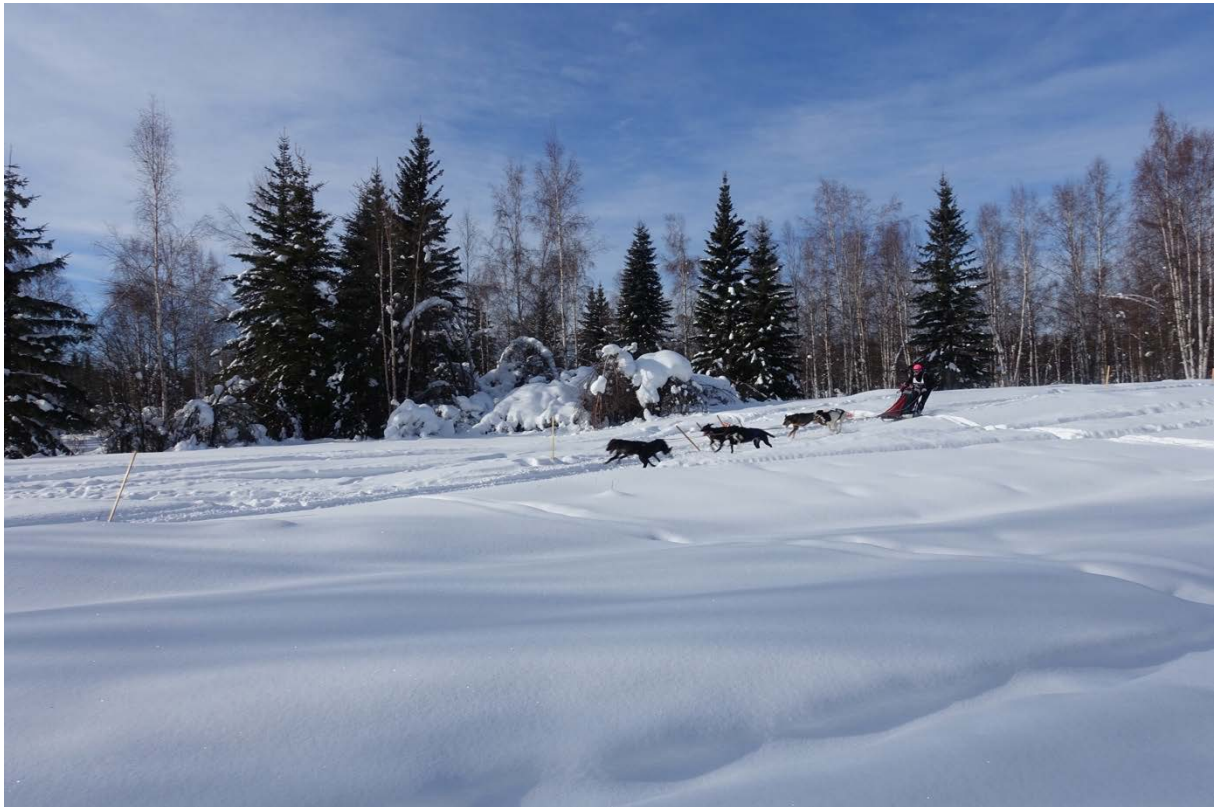


Anne-Laure Perritaz

*Gee ! Haw ! L'agentivité dans la pratique du dog mushing en Alaska*



Mémoire de master en sciences sociales - pilier anthropologie  
Co-directeur du mémoire : Mme Ellen Hertz, Université de Neuchâtel  
Co-directeur du mémoire : M. Patrick Plattet, University of Alaska Fairbanks  
Membre du jury : M. Pierre Caballé, Université de Neuchâtel  
Date de soutenance : 31 août 2020

La musher Jennifer Probert-Erhart lors d'une course courte distance. Source de la photographie : © Anne-Laure Perritaz, 2018

Remerciements :

Je tiens à remercier de tout cœur les personnes qui m'ont aidée et qui m'ont permis de réaliser ce mémoire :

Tous-toutes les mushers avec qui j'ai pu échanger et qui m'ont fait découvrir le monde du *dog mushing* et leurs pratiques ;

Mme Ellen Hertz ma co-directrice de mémoire pour m'avoir lancée dans ce projet et surtout pour ses conseils, ses remarques et son suivi ;

M. Patrick Plattet mon co-directeur de mémoire pour son accueil en Alaska, sa disponibilité et ses conseils. Je le remercie aussi pour le partage de ses connaissances et de ses expériences du monde du *dog mushing*.

M. Pierre Caballé pour sa disponibilité et son expertise ;

Mme Robin Shoaps et M. Thierry Wendling pour leur accueil et pour m'avoir intégrée dans l'équipe de recherche.

Je tiens aussi à remercier toute l'équipe pédagogique de l'*University of Alaska Fairbanks* et plus particulièrement de l'institut d'anthropologie et du service d'échange pour leur accueil et pour avoir rendu possible cet échange et ce terrain.

Mme Sylvie Guerdin Fiore pour sa relecture assidue de mon mémoire et pour ses corrections ;

Mme Allison Cruz en Alaska, ma collègue, ma partenaire de terrain, mon amie pour nos discussions enrichissantes, nos partages et nos aventures à travers l'Alaska ;

Mme Wiebke Wiesigel pour nos échanges intercontinentaux depuis nos terrains respectifs, pour ses encouragements et son soutien durant les moments de doutes, ses conseils durant tout mon master. Cependant, je tiens surtout à la remercier pour son amitié.

Mme Olivia Filippini pour ses conseils bibliographiques et sa disponibilité même à distance pendant une période de crise sanitaire ;

Ma maman pour sa grande foi en moi et mon papa qui m'a transmis et me transmet toujours sa passion pour les chiens et la nature.

Mes ami-e-s pour leur présence et pour m'avoir sorti la tête de l'ordinateur et de mon mémoire.

## Résumé

Les animaux vivent aux côtés des humains depuis longtemps et travaillent même, parfois, auprès d'eux. Ce travail auprès des humains est de plus en plus critiqué par les mouvements qui remettent en question la hiérarchie entre les humains et les différentes espèces et qui préconisent une non-utilisation de l'animal. Pourtant, la dépendance des humains aux animaux pour certaines tâches est encore bien présente, nombreux sont les exemples où les animaux partagent les activités ou le travail des humains. Cette recherche fondée sur mon travail de terrain en Alaska, s'intéresse plus particulièrement au rapport complexe entre les mushers et leurs chiens de traîneau en Alaska dans une relation de travail. Elle traite du contrat de travail qui se crée implicitement entre les deux espèces et qui garantit de bonnes conditions pour l'exécution des activités interespèces. Pour créer ce contrat, il faut une bonne communication et compréhension entre les mushers et leurs chiens. C'est au travers du concept de l'agentivité et du cadre théorique de l'ethnographie multiespèce que cette relation complexe est mise en lumière. De manière plus large, ce mémoire s'applique à montrer les liens d'interdépendance entre l'humain et l'animal.

Mots clés : relation humain-animal ; ethnographie multiespèce ; agentivité ; chien ; *dog mushing* ; Alaska ; interespèces ; interdépendance ; cynotechnique

## Table des matières

<b>I. INTRODUCTION.....</b>	<b>9</b>
<b>II. CONTEXTE.....</b>	<b>11</b>
1. ENVIRONNEMENT ALASKIEN .....	11
2. HISTOIRE DU <i>DOG MUSHING</i> .....	13
3. AUJOURD’HUI.....	14
4. RACE .....	15
5. MATÉRIEL.....	17
6. COURSES .....	21
6.1. <i>Courses de longue distance</i> .....	21
6.2. <i>Courses de courte distance, sprint</i> .....	23
6.3. <i>Catégories dans le sport du dog mushing</i> .....	23
<b>III. CADRE THÉORIQUE .....</b>	<b>25</b>
1. PROBLÉMATIQUE .....	25
2. CONCEPT D’AGENTIVITÉ.....	26
2.1. <i>L’agentivité de manière générale</i> .....	26
2.2. <i>Agentivité du chien</i> .....	26
3. ANCRAGE THÉORIQUE .....	28
4. DÉBAT SUR CERTAINS TERMES.....	30
4.1. <i>Langue animale</i> .....	30
4.2. <i>Anthropomorphisme</i> .....	31
4.3. <i>Pet dog ou animal</i> .....	33
<b>IV. MÉTHODOLOGIE .....</b>	<b>35</b>
1. EXPLICATION DU CONTEXTE DE LA RECHERCHE ET DU TERRAIN .....	35
2. MÉTHODES UTILISÉES .....	36
3. ANALYSE DES DONNÉES .....	39
4. LIMITES ET SOLUTIONS.....	39
5. ÉTHIQUE.....	40
6. RÉFLEXIVITÉ .....	41
7. CE QUE J’AURAIS PU FAIRE EN PLUS .....	43
<b>V. COMMUNICATION MUSER – CHIEN(S) .....</b>	<b>44</b>
1. FONCTIONNEMENT DE LA COMMUNICATION .....	44
2. COMMUNICATION INTERESPÈCE .....	45
2.1. <i>Communication lorsque les chiens sont attelés</i> .....	45
2.2. <i>Synthèse</i> .....	48
3. COMMUNICATION DANS LE QUOTIDIEN.....	49
3.1. <i>Observations</i> .....	55
3.2. <i>Socialisation des chiots</i> .....	57
3.3. <i>Synthèse</i> .....	59
4. COMMUNICATION INTRAESPÈCE .....	59
4.1. <i>Hiérarchie dans la meute</i> .....	60
4.2. <i>Position du chien dans l’attelage</i> .....	61
4.3. <i>Relation entre les chiens</i> .....	64
5. LE TEMPS PARTAGÉ .....	65
<b>VI. CYNOTECHNIQUE .....</b>	<b>69</b>
1. CONTRAT DE TRAVAIL.....	70
1.1. <i>La part du-de la musher</i> .....	72
1.1.1. L’engagement des mushers envers leurs chiens.....	72
1.1.2. Gratitude .....	77
1.1.3. La confiance .....	79
1.1.4. Passion .....	83

1.1.5.	Les chiens dans une relation de travail .....	85
1.2.	<i>La part des chiens</i> .....	87
2.	LE TRAVAIL DE <i>DOG MUSHING</i> DANS LA VIE D'UN CHIEN .....	89
2.1.	<i>Apprentissage</i> .....	89
2.2.	<i>Entraînement</i> .....	91
2.3.	<i>Retraite</i> .....	92
3.	ENGAGEMENT COMMUN .....	95
4.	DISPARITÉS .....	96
<b>VII.</b>	<b>CONCLUSION</b> .....	<b>98</b>
1.	SYNTHÈSE .....	98
2.	BUT DE LA RECHERCHE.....	101
3.	PISTES DE RECHERCHE .....	101
<b>VIII.</b>	<b>ANNEXES</b> .....	<b>103</b>
1.	LEXIQUE .....	103
2.	COMPLÉMENTS D'INFORMATIONS.....	104
2.1.	<i>Alaska</i> .....	104
2.2.	<i>Iditarod</i> .....	104
2.3.	<i>Yukon Quest</i> .....	106
3.	TABLEAU RÉCAPITULATIF DES MUSHERS INTERVIEWÉ-E-S .....	108
4.	IRB .....	109
<b>IX.</b>	<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>111</b>

## Liste des figures

Figure 1 : photographie exposée dans la maison l'Iditarod à Wasilla. Une équipe a fait un détour de plusieurs miles pour éviter un élan présent sur la piste .....	13
Figure 2 : une barrière dans le centre-ville de Fairbanks .....	15
Figure 3 : le nom d'un magasin de jeux à l'effigie de la course du jeu à Fairbanks .....	15
Figure 4 : bijoux en forme d'attelage dans une bijouterie artisanale au centre-ville de Fairbanks .....	15
Figure 5 : départ de la Yukon Quest par - 30°C et nombreuses personnes indispensables pour tenir les chiens avant le départ de la Yukon Quest 2018 .....	16
Figure 6 : longues pattes avec de gros coussinets, chienne de Nita Rea.....	17
Figure 7 : queue bien fournie, chiens de Cody Strathe et Paige Drobny.....	17
Figure 8 : le traîneau permet au musher de s'asseoir et de transporter des chiens, système utile pour les courses de longue distance .....	18
Figure 9 : Gerald Sousa, coureur de longue distance, devant son traîneau .....	18
Figure 10 : harnais sur mesure pour les chiens de Nita Rea.....	18
Figure 11: préparation de l'attelage avant une course sprint .....	19
Figure 12 : grappin.....	19
Figure 13 : habits que les chiens peuvent porter lors d'une course longue distance selon la température et la tactique des mushers .....	19
Figure 14 : pick-up d'un musher lors d'une course courte distance.....	20
Figure 15 : chenil d'Hélène Genet, région de Fairbanks .....	20
Figure 16 : partie supérieure du chenil de Nita Rea. Sur la gauche, dans la forêt : parc grillagé dans lequel les chiens peuvent courir librement, région de Fairbanks .....	20
Figure 17 : chenil de Gerald Sousa, Talkeetna .....	21
Figure 18 : écuelles et repas pendant une course de courte distance .....	21
Figure 19 : sacs de ravitaillement attendant les mushers dans un checkpoint sur la Yukon Quest .....	22
Figure 20 : carte de l'Alaska représentant les endroits où je me suis rendue pour mon terrain .....	35
Figure 21 : promenade avec chiens attachés par un harnais autour de la taille .....	48
Figure 22 : schéma représentant la communication interspèce lorsque les chiens sont attelés.....	48
Figure 23 : photographie de Cody Strathe et son chien .....	54
Figure 24 : chiot de 9 jours dans les bras d'Anne-Laure Perritaz, chenil de Seavey à Seward, lors d'une activité touristique .....	57
Figure 25 : schéma représentant la communication interspèce au quotidien avec Paige Drobny.....	59
Figure 26 : position des chiens dans un attelage.....	61
Figure 27 : schéma représentant une des places de l'agentivité (jaune) dans le dog mushing .....	70
Figure 28 : schéma de répartition du temps réalisé par Mitch Seavey lors de l'Iditarod 2014 .....	73
Figure 29 : mise en place d'un endroit de repos pour les chiens à un checkpoint de la Yukon Quest .....	74
Figure 30 : soin des pattes de tous les chiens ayant participé à la course par le couple de mushers (Jennifer Probert-Erhart et Carl Ray Erhart) .....	75

Figure 31 : Buddy Streeper à la fin de la course ONAC, le musher de dos caressant et parlant à ses chiens.....	77
Figure 32 : Buddy Streeper à la fin de la course ONAC avec ses leaders.....	77
Figure 33 : un musher (en jaune) à la fin de la course ONAC .....	78
Figure 34 : un musher (en rouge) parlant à ses leaders au départ de la Yukon Quest 2018...	78
Figure 35 : un musher (en rouge) caressant ses chiens au départ de la Yukon Quest 2018 ...	78
Figure 36 : un musher (en blanc) caressant ses chiens au départ de la Yukon Quest 2018 ....	79
Figure 37 : un musher (en blanc) parlant à ses leaders au départ de la Yukon Quest 2018 ...	79
Figure 38 : une « handler » parlant aux leaders avant leur départ de la Yukon Quest 2018 .	79
Figure 39 : schéma montrant les différents rouages permettant la pratique du dog mushing .....	99
Figure 40 : itinéraire de l'Iditarod, les années paires .....	105
Figure 41 : itinéraire de la Yukon Quest .....	106

## I. Introduction

Ce mémoire s'intéresse à la relation qui unit les mushers<sup>1</sup> à leurs chiens<sup>2</sup> dans le *dog mushing*<sup>3</sup> en montrant ce que cette pratique implique dans le tandem interspèce dans l'environnement alaskien. Il se fonde sur mon travail de terrain réalisé en Alaska de janvier à juin 2018 qui m'a permis de récolter les données analysées dans cette recherche. J'ai intégré une équipe de recherche implantée à l'*University of Alaska Fairbanks* qui travaille également sur les interactions entre les mushers et leurs chiens.

La pratique n'est pas nouvelle, les peuples natifs d'Alaska se déplaçaient déjà en chiens de traîneau (Hill 2018), dès l'an 700 à 1000 après J-C. Par ailleurs, dès 1972, le *dog mushing* est considéré comme le sport national de l'Alaska (State of Alaska 2020). Cette pratique perdure malgré l'arrivée massive de machines comme la motoneige qui pourrait la remplacer.

Dans cette recherche, je me suis posé la question suivante : Comment l'agentivité des chiens prise en compte par les mushers agit-elle sur leur pratique du *dog mushing* en Alaska ? Cette étude met en lumière la relation complexe qu'entretiennent les mushers avec leurs chiens. Elle permet de comprendre les rouages existants au sein de cette relation qui permettent les déplacements en traîneau. Ce mémoire s'inscrit dans la recherche sur la relation entre les humains et les animaux, domaine qui croît considérablement depuis quelques années. De plus, il est particulièrement intéressant aujourd'hui, car il touche à une problématique de la place de l'animal dans la vie des humains, surtout dans une relation de travail, face aux mouvements tels que le véganisme, l'antispécisme, l'*animal rights*.

La relation interspèce m'intéresse depuis longtemps. J'ai grandi entourée d'animaux, ce qui a allumé l'étincelle sur le sujet. Un article écrit par ma co-directrice de mémoire Mme Ellen Hertz parlant de la collaboration entre l'*Université de Neuchâtel* et l'*University of Alaska Fairbanks* afin d'étudier la relation entre les mushers et leurs chiens en Alaska, a éveillé mon attention. Comme cette thématique m'intéressait beaucoup, je l'ai contactée pour en savoir plus et de fil en aiguille, j'ai été propulsée en Alaska.

Je tiens à préciser que ma recherche s'intéresse à la relation entre les mushers et les chiens de traîneau et non pas à d'autres couples humains-chiens. Car « [...] aucun chien ne ressemble

---

<sup>1</sup> Le-la musher composante humaine de l'attelage, les meneurs-euses de chiens. Ils-elles sont souvent aussi éleveurs-euses. Ce terme viendrait de « marche » en français, utilisé pour faire démarrer l'attelage, anglicisé par mush (Office Québécois de la langue française 2003).

<sup>2</sup> J'utilise le terme générique « chien », mais cela inclut aussi, bien évidemment, les chiennes.

<sup>3</sup> Le *dog mushing* est le fait de faire du chien de traîneau

à un autre. Il est donc difficile de parler du "chien en général" [...]. Les différences morphologiques, comportementales et fonctionnelles sont très importantes [entre les races de chiens]. » (Brohm 2019 : 186). Ainsi, nous ne pouvons pas comparer les chiens de traîneau et leurs mushers, avec par exemple un chien de compagnie pour une personne âgée. Le tandem humain-chien sera différent et aura une autre visée et un autre attachement, une autre manière de fonctionner.

Après avoir posé le contexte environnemental, social et historique du *dog mushing* en Alaska, je présente, dans un premier temps le cadre théorique sur lequel je me suis appuyée. Deuxièmement, j'indique les méthodes que j'ai utilisées sur le terrain pour réaliser cette recherche. Troisièmement, j'explique la communication interespèce entre les mushers et les chiens qui est importante pour le bon déroulement de cette pratique. Contrairement aux chevaux conduits par les jockeys qui tirent les rênes, les chiens, eux, sont uniquement guidés par la voix. Les mushers doivent alors être aussi attentif-ve-s à ce que les chiens leur transmettent pour agir en conséquence. Il faut noter que cette relation se construit entre des êtres vivants de différentes espèces qui ne partageant pas au départ la même langue. Dans un dernier temps, je m'intéresse à l'agentivité des chiens, à la relation de travail dans ce tandem interspécifique, pour comprendre comment le travail fonctionne entre ces membres de différentes espèces et ce que cela implique dans l'environnement alaskien.

## II. Contexte

### 1. Environnement alaskien

Les terres d'Alaska sont soumises à un climat froid et polaire, marqué par une grande saisonnalité. L'environnement polaire d'Alaska est dû à sa latitude septentrionale. Un peu moins de la moitié de cet état se trouve au-dessus du cercle polaire. L'état est divisé en plusieurs territoires qui se différencient par leur nature et leur climat. Au Nord, nous y trouvons la toundra : grand espace, végétation basse et sans arbre, comme les lichens, les mousses, les arbustes nains souvent balayés par le vent très fort. Les plantes sont basses pour lutter plus facilement contre le gel et se protéger du vent. Elles sont généralement foncées dans le but d'emmagasiner le plus de chaleur possible. Il fait entre 4°C en été et -30°C l'hiver. La taïga, les forêts boréales, se trouvent à l'intérieur de l'Alaska. Les forêts majoritairement composées d'espèces sempervirentes, de conifères et de bouleaux recouvrent le territoire. Les végétaux sont adaptés à résister aux très basses températures et au gel, mais également à la forte saisonnalité entre l'été et l'hiver. Il fait entre 24°C en été et -35°C en hiver, avec certaines années des hivers très froids pouvant aller jusqu'à - 50°C. Le sud est recouvert de forêts tempérées et humides. Ce sont des arbres qui sont adaptés à la profusion d'eau et aux températures froides, comme les conifères, les mousses et les fougères. La température oscille en fonction de la saison entre 15°C et -10°C (Csonka, Alix 2020).

Grâce aux grands espaces et différents biomes qui recouvrent cet état, la faune alaskienne est très variée. Nous trouvons de grands mammifères comme les loups, les renards polaires, les élans, les gloutons, les rennes, les lynx, les coyotes, les ours bruns dans le sud de l'Alaska et dans le nord les ours polaires. Nous y trouvons aussi toutes sortes d'oiseaux comme les aigles, les corbeaux et d'innombrable animaux marins (Csonka, Alix 2020).

L'hiver en Alaska est long et froid, les jours sont courts, l'ensoleillement est faible. Au solstice d'hiver, l'ensoleillement dure moins de quatre heures à Fairbanks par exemple. Le mercure peut descendre jusqu'à -60°C dans certaines régions. Cette saison peut y être considérée comme extrême et difficile, mais comme le mentionne la géographe Véronique Antomarchi (2015), quand l'hiver demeure quasiment toute l'année, comme dans les régions septentrionales, il n'est pas vu comme une hantise, mais les habitant-e-s de ces régions le considèrent comme normal et ils-elles n'en font pas grand cas. Pour les mushers, l'automne est le moment de l'année où les entraînements reprennent. L'hiver est la saison des courses,

et l'été pour eux est la saison la moins active car les chiens en raison de leur poils épais ont trop chaud. Leurs activités sont donc au ralenti. Certain-e-s mushers troquent leurs luges contre des quads. L'été est court, les jours y sont très longs, l'ensoleillement dure plus de vingt-deux heures au solstice d'été à Fairbanks. Il y a donc une forte saisonnalité. L'hiver en Alaska est normal et connu par les habitant-e-s, mais il reste malgré tout dangereux et demande des connaissances particulières pour pouvoir y survivre et continuer à vivre en gardant un rythme spécifique. « Il y a donc le Froid majuscule, extrême, en majesté, un personnage considérable, obsédant, encombrant. » (De La Soudière 2016 : 105). « [...] l'hiver s'installe, provoquant un saut dans l'enfance, et dérangent l'un après l'autre les redoutables indices cartésiens : le temps, l'horaire, la ligne droite, la maîtrise des espaces. » (De La Soudière 2016 : 7). J'ai pu vivre cela en Alaska : une tempête de neige et tous les plans tombent à l'eau. Je suis arrivée en janvier 2018 et c'est seulement à la mi-mars que, pour la première fois, j'ai aperçu un bout de sol qui n'était pas recouvert de neige. J'ai appris à redécouvrir le paysage, l'espace autour de moi en avril-mai, à la fonte des neiges, j'ai vu des bancs, des lieux inaccessibles avec la neige, des trottoirs plus grands qu'un simple petit couloir. Les distances et le temps sont aussi remis en cause : faire une dizaine de mètres dans de la haute neige (pour récolter des données près des pistes de course) demande une trentaine de minutes alors que sans neige, cette distance est parcourue en moins de trois minutes. « Durant l'hiver, quoique suspendu, le cours du temps n'est pas arrêté : il se *refait*. Hors temps, mais pas hors-jeu. » (De La Soudière 2016 : 148).

De plus, le froid a aussi des conséquences sur les objets du quotidien : la buée sur les lunettes qui gèle, il faut brancher les voitures à l'électricité, elles n'ont plus de batterie. Les appareils technologiques sont également sensibles au froid, ils s'éteignent très rapidement.

Toutes ces conditions réunies font de l'Alaska un territoire qui peut être dangereux. Les animaux qui sont adaptés à la neige se déplacent avec agilité et rapidité, même dans la neige, tandis que l'humain y est gauche et lent. Ces animaux peuvent, en fonction de la situation, être dangereux pour l'humain qui doit savoir comment se comporter face à eux. L'humain doit également avoir des connaissances sur le froid et sur son corps face à des températures relativement basses. Les mushers doivent également faire attention à ces conditions environnementales et à la faune qu'ils peuvent croiser sur leur chemin (Figure 1). Le-la musher a dû s'arrêter, faire une piste avec les raquettes, puis reprendre son chien pour faire le détour et suivre la piste plus loin.



Figure 1 : photographie exposée dans la maison l'Iditarod à Wasilla. Une équipe (en bleu) a fait un détour de plusieurs miles pour éviter un élan présent sur la piste (en violet) (© Jeff Schultz 1985, photographie d'Anne-Laure Perritaz)

## 2. Histoire du *dog mushing*

Les premières traces de la présence des chiens auprès des humains en Alaska dateraient de l'an 500 après J-C (Morey, Aaris-Sørensen 2002). D'après l'anthropologue Erica Hill (2018), entre 700 et 1000 ans après J-C, la relation entre les chiens et les humains en Alaska a été modifiée en Alaska. En effet, les chiens sont depuis lors, utiles pour le transport par traction. La cohabitation devient alors codépendance. « If we were to imagine the North as being inscribed with the footprints of the generations of humans who have made it their home, we must realize that there are also footprints of the dogs who walked beside, in front or followed our own, and who made our own lives in the North possible » (Wishart 2018 : 2). Ce moyen de transport a permis aux humains de se déplacer plus rapidement et plus loin et ainsi, de coloniser le haut de l'Arctique. Ces affirmations d'archéologues sont appuyées par la découverte du matériel utilisé à l'époque pour le transport comme les traîneaux ou les harnais (Hill 2018).

Plus récemment, les chiens ont également joué des rôles importants dans la conquête des pôles ou encore les recherches scientifiques dans le milieu arctique (Brohm 2019 : 222) : à l'instar de Jean Gabus qui a fait l'acquisition de chiens de traîneau pour sa mission dans la baie d'Hudson en 1938-1939 ou encore Pierre Robbe, anthropologue, parti hiverner en 1961 au Groenland.

### 3. Aujourd'hui

Le *dog mushing* n'est pas seulement un sport ou une attraction touristique en Alaska. Les chiens vivent aussi auprès de mushers qui ne participent pas à des courses ou ne proposent pas d'attractions touristiques. Par exemple dans le parc national de Denali, les chiens permettent aux rangers de s'y déplacer. C'est le seul moyen de locomotion possible par ces conditions environnementales, sous la neige et le froid, dans cet immense parc<sup>4</sup>. D'autres personnes ont des chiens pour assurer leurs propres déplacements à travers l'Alaska en dehors des routes et des sentiers battus ; comme certains chasseurs qui partent avec un ou plusieurs attelages<sup>5</sup> pour chasser.

Le *dog mushing* est un sport très répandu en Alaska, à tel point qu'il est considéré comme le sport national de l'Alaska depuis 1972 (State of Alaska 2020). Le *dog mushing* en tant que sport vit une évolution. Il y a beaucoup plus de participant-e-s aujourd'hui qu'à l'époque. L'*Iditarod* par exemple comptait un peu plus de trente participant-e-s en 1973 (Iditarod Trail International Sled Dog Race 2020b), environ huitante en 2000 (Iditarod Trail International Sled Dog Race 2020c) et une soixantaine en 2020 (Iditarod Trail International Sled Dog Race 2020d).

L'arrivée et l'utilisation de plus en plus importante de la technologie, comme les motoneiges, qui demandent moins de soin, moins de travail quotidien et moins d'attention qu'un chien, pourrait remettre en cause le *dog mushing*. À tel point que l'anthropologue Jan Peter Laurens Loovers affirme même que la fonction du chien devient « obsolète » (Loovers 2018 : 201). Pourtant, en Alaska, il reste malgré tout beaucoup de chiens de traîneau, de mushers et de courses de *dog mushing*. Cette activité de *dog mushing* est toujours très présente dans cette région du Nord.

Par ailleurs, Fairbanks accueille le musée du *dog mushing* au centre-ville et réunit de nombreuses représentations et allusions à ce sport dans la ville (Figure 2, Figure 3 et Figure 4).

---

<sup>4</sup> 9'492 miles<sup>2</sup>(ce qui équivaut environ à 24'584 km<sup>2</sup>) (National Park Service 2020a)

<sup>5</sup> L'attelage est la formation de l'humain, de traîneau et des chiens attachés au traîneau.



Figure 2 : une barrière dans le centre-ville de Fairbanks  
(© Anne-Laure Perritaz, 2018)



Figure 3 : le nom d'un magasin de jeux à l'effigie de la course du jeu à Fairbanks (© The Toy Quest 2020.)



Figure 4 : bijoux en forme d'attelage dans une bijouterie artisanale au centre-ville de Fairbanks  
(Gold Rush Fine Jewelry, 2020)

#### 4. Race

Les chiens de traîneau en Alaska, contrairement à ce que l'on pense, ne sont pas uniquement des Huskys aux yeux bleus, mais des *Alaskans*. Les *Alaskans* découlent de croisements entre différentes races en particuliers entre les chiens nordiques pour leur résistance au froid ; les chiens comme les Lévrier pour la course, les Braques pour l'endurance et la rapidité (Ooreka 2020). Cette race, qui n'est pas reconnue puisqu'il s'agit d'un mélange entre différentes races et d'un tout nouveau croisement pour apporter de la performance aux chiens. Cette race n'est pas créée pour la beauté des animaux mais bel et bien pour la fonction des chiens à tirer (Vetstreet 2020). Chaque panachage de race a une destinée différente, un chien sprinter n'aura pas les mêmes caractéristiques qu'un chien endurant pour les courses longue distance. Il se peut que certains chiens aient les yeux bleus parce qu'ils ont des gènes de Husky sibérien, mais de loin, tous les chiens ne possèdent pas cette particularité. Par conséquent ces chiens n'ont alors pas vraiment de caractéristique commune qui les distinguerait en tant que race. Ils sont de tailles et de couleurs différentes. En revanche, plusieurs éléments les caractérisent et sont communs à tous : la rapidité (ils peuvent atteindre

la vitesse moyenne de 31 km/h sur deux jours ou 32 à 48 km/h en un jour), l'endurance (en fonction du type de course) et la résistance au froid (Ooreka 2020 ; Vetstreet 2020). D'après les informations données par les rangers du parc national de Denali durant une démonstration de *dog mushing*, cinq éléments distinguent les chiens de traîneau. Le premier est une fourrure épaisse qui protège les chiens des températures froides de l'hiver. Les photographies ci-dessous prises au départ de la *Yukon Quest* montrent bien l'intensité du froid au travers de l'habillement des spectateurs et des chiens et de la buée qui sort de la bouche des chiens et des humains (Figure 5).



Figure 5 : départ de la Yukon Quest par - 30°C et nombreuses personnes (en jaune fluo) indispensables pour tenir les chiens avant le départ de la Yukon Quest 2018 (© Anne-Laure Perritaz, 2018)

Deuxièmement, ils ont une queue bien fournie qui leur sert à protéger le museau moins poilu quand ils dorment en boule. Troisièmement, de larges pattes, qui font effet de raquettes pour ne pas s'enfoncer dans la neige. Quatrièmement, des coussinets serrés pour éviter que les cailloux ou la glace ne se coincent entre eux. Cinquièmement, de longues pattes pour être capables de sortir de la neige. Les clichés suivants (Figure 6, Figure 7) illustrent ces propos.



Figure 6 : longues pattes avec de gros coussinets, chienne de Nita Rea (© Anne-Laure Perritaz, 2018)



Figure 7 : queue bien fournie, chiens de Cody Strathe et Paige Drobny (© Anne-Laure Perritaz, 2018)

L'envie de courir et de tirer est aussi un signe distinctif de ces chiens. La photographie ci-dessus témoigne de l'envie de courir et de la force des chiens vu le nombre de personnes qui tiennent l'attelage avant le départ d'une course (Figure 5).

D'autres races comme les Huskys, les Samoyèdes, les Chiens du Groenland, les Malamutes d'Alaska peuvent aussi faire partie d'un attelage, mais en minorité en Alaska. En Suisse, au contraire, ces races sont plus utilisées.

## 5. Matériel

Pour pratiquer le *dog mushing*, il faut un certain équipement qui peut varier en fonction des mushers et de la pratique. Pour commencer, il faut bien sûr un traîneau, certain-e-s mushers les construisent eux-mêmes, alors que d'autres les achètent. Le traîneau a beaucoup évolué. Au début, ils étaient en bois, alors que maintenant ils sont construits avec des matériaux plus légers. Les mushers qui font des courses ont un système où un chien peut être mis dans le traîneau, pour lui permettre de se reposer ou de le protéger s'il est blessé ou malade et il sera alors déposé « *drop* »<sup>6</sup> au prochain checkpoint<sup>7</sup> (Figure 8, Figure 9).

<sup>6</sup> « *Drop* » est le fait laisser un chien malade ou blessé dans un checkpoint où des vétérinaires sont présents pour assister les mushers.

<sup>7</sup> Le checkpoint est un lieu sur les courses de longue distance où les mushers récupèrent les sacs de provisions et de matériel préparés auparavant et envoyés par l'organisation de la course. Les chiens y subissent un contrôle vétérinaire. Les mushers doivent passer par tous les checkpoints de la course.



Figure 8 : le traîneau permet au musher de s'asseoir et de transporter des chiens (en bleu), système utile pour les courses de longue distance  
(© Anne-Laure Perritaz 2018)



Figure 9 : Gerald Sousa, coureur de longue distance, devant son traîneau (© Anne-Laure Perritaz 2018)

Bien entendu, il faut également des harnais (Figure 10) pour permettre aux chiens de tirer avec plus de puissance et avec tout leur corps sans s'étrangler.



Figure 10 : harnais sur mesure pour les chiens de Nita Rea (© Anne-Laure Perritaz 2018)

Il faut aussi des laisses qui maintiennent les chiens attelés entre eux et au traîneau, comme le montre la figure 11. Sur le traîneau, il y a aussi une sorte de grappin (Figure 12) qui, une fois planté dans la neige, permet de retenir le traîneau.



Figure 11: préparation de l'attelage avant une course sprint (© Anne-Laure Perritaz 2018)



Figure 12 : grappin (© Anne-Laure Perritaz 2018)

Les chiens portent aussi des sortes de manteaux quand il fait vraiment très froid. Certains ont des chaussettes, non pour les protéger du froid, mais pour éviter l'accumulation de neige entre les coussinets, ce qui pourrait les blesser tels des cailloux (Figure 13).



Figure 13 : habits que les chiens peuvent porter lors d'une course longue distance selon la température et la tactique des mushers (© Anne-Laure Perritaz 2018)

Pour déplacer les chiens aux différents lieux de courses, il faut un moyen de transport. Il existe autant de solutions que de mushers. Chacun a sa technique. Certains mettent des cages sur leur pick-up de différentes tailles, de différentes formes (Figure 14). D'autres ont des remorques spécifiques.



Figure 14 : pick-up d'un musher lors d'une course courte distance (© Anne-Laure Perritaz 2018)

Dans le chenil (Figure 15, Figure 16, Figure 17), il faut aussi beaucoup de matériel : les niches, les écuelles (Figure 18), le matériel pour nettoyer le chenil, des brosses, des laisses et tout cela en grand nombre, pour tous les chiens ainsi que des harnais à porter autour de la taille pour humains pour aller promener les chiens.



Figure 15 : chenil d'Hélène Genet, région de Fairbanks  
(©Anne-Laure Perritaz)



Figure 16 : partie supérieure du chenil de Nita Rea. Sur la gauche, dans la forêt : parc grillagé dans lequel les chiens peuvent courir librement, région de Fairbanks  
(©Anne-Laure Perritaz, 2018)



Figure 17 : chenil de Gerald Sousa, Talkeetna  
(©Anne-Laure Perritaz, 2018)



Figure 18 : écuelles et repas pendant une course de  
courte distance (© Anne-Laure Perritaz 2018)

## 6. Courses

### 6.1. Courses de longue distance

Ce sont des courses de plus de 1'500 km. Elles se courent en continu, c'est-à-dire que les temps de pause, sommeil et repas sont compris dans le chronométrage. Elles durent le plus souvent entre huit et quatorze jours, selon les conditions environnementales et les mushers. Durant la course, les mushers doivent gérer les temps d'arrêt, de repos le long de la piste ou dans les checkpoints. Ils-elles doivent rester un temps minimum imposé (24h pour l'*Iditarod*, 36h pour la *Yukon Quest*) dans un des checkpoints, selon leur choix et leur stratégie. D'autres arrêts moins longs y sont aussi obligatoires. La course a lieu indépendamment des conditions météorologiques. Tout au long des parcours, il y a des checkpoints (une dizaine) où les mushers sont obligé-e-s de s'arrêter et où les chiens sont obligatoirement auscultés par des vétérinaires. C'est à ce moment que les participant-e-s peuvent laisser un chien de leur attelage (*drop*) pour différentes raisons, comme la blessure, la maladie ou la fatigue, son manque de motivation ou d'adéquation avec le reste de l'attelage. Le-la « *handler* »<sup>8</sup> de l'équipe prendra soin de cet animal. L'attelage au début de la course doit être composé d'un nombre donné de chiens (douze à quatorze pour l'*Iditarod* et huit à douze pour la *Yukon Quest*). Il doit être constitué d'un minimum à l'arrivée de la course (cinq pour l'*Iditarod* et 6 pour la *Yukon Quest*). Il est très rare que les mushers finissent une course de longue distance

---

<sup>8</sup> Le-la « *handler* » est une personne qui aide le-la musher quotidiennement en octroyant aux chiens les différents soins lors des entraînements. C'est aussi la personne qui aide lors d'une course, elle retrouve le-la musher aux différents checkpoints. Parfois le « *handler* » peut devenir un-e musher.

avec le même nombre de chiens qu'au départ. L'attelage ne peut être changé durant la compétition. Chaque départ a lieu toutes les deux minutes. Avant la course, les mushers préparent des sacs de ravitaillement (Figure 19) : nourriture pour les chiens et pour eux-mêmes, paille pour les chiens lors des pauses, matériel, etc.). Les mushers récupèrent ces sacs aux checkpoints, et uniquement ces sacs, rien d'autre ne pourra être ajouté par la suite.



Figure 19 : sacs de ravitaillement attendant les mushers dans un checkpoint sur la Yukon Quest  
(© The Yukon Quest 2018, 2:15)

Selon les règles des courses, sur le traîneau, il doit y avoir en permanence un sac de couchage spécifique pour les températures très froides, des raquettes, des chaussettes pour les chiens, le carnet de santé des chiens et le suivi de leur état de santé pour les vétérinaires des checkpoints, une quantité d'essence minimum pour faire bouillir au moins onze litres d'eau, un GPS, une hache.

Les chiens doivent passer un contrôle vétérinaire avant la course, la bonne condition physique des chiens étant primordiale. Si un-e musher ne donne pas les bons soins aux chiens, il-elle peut avoir une pénalité, voire être disqualifié-e. Il-elle peut arrêter en tout temps la course. Pour pouvoir s'inscrire à ces courses, les mushers « *rookie* »<sup>9</sup> doivent avoir déjà parcouru au moins deux courses de moyenne distance soit environ 300 miles<sup>10</sup>. Les frais d'inscription s'élèvent à 4'000\$ pour l'*Iditarod* et 2'000\$ pour la *Yukon Quest*. A cela s'ajoutent

---

<sup>9</sup> Un-e rookie est un-e musher qui se présente pour la première fois à une course ou qui n'a pas encore franchi une ligne d'arrivée.

<sup>10</sup> 1 mile est égal à 1,6 km.

les frais pour tout le matériel que le-la musher et son équipe doivent fournir (Iditarod Trail International Sled Dog Race 2020a ; Yukon Quest 2020b).

### 6.2. Courses de courte distance, sprint

En Alaska, il y a beaucoup de courses de courte distance, comme l'ONAC (*Open North American Championships*) et LNAC (*Limited North American Championships*) à Fairbanks, Race of Champion à Tok ou Fur Rondy à Anchorage. Elles se déroulent sur deux ou trois jours ; avec chaque jour un départ et une arrivée. Le temps est additionné. Il y a plusieurs catégories en fonction du nombre de chiens attelés (Tok Dog Musers' Association 2020 ; Alaska Dog Mushing Association 2020a et 2020b ; Rondy 2020). Ce ne sont pas les mêmes mushers qui participent aux courses de longue distance et à celles de courte distance. Les chiens ne sont pas les mêmes non plus, comme pour le sprint et le marathon chez les humains. Certains chiens sont plus endurants et moins rapides ; ils sont alors bons pour les courses de longue durée alors que les chiens rapides mais moins endurants sont destinés aux sprints. Ce sont aussi différents types de tactique et d'organisation. A la fin de leur passage, les mushers qui participent à un sprint peuvent rentrer chez eux, s'occuper des chiens, leur octroyer les soins nécessaires et revenir le lendemain, avec les mêmes chiens pour la suite de la course. Il n'est pas nécessaire de prendre du matériel sur le traîneau et de préparer des sacs pour les checkpoints. Là encore, le bien-être du chien est primordial et les juges sont intransigeants à ce sujet. Des vétérinaires sont présents sur les courses (Tok Dog Musers' Association 2020 ; Alaska Dog Mushing Association 2020a et 2020b ; Rondy 2020).

### 6.3. Catégories dans le sport du *dog mushing*

Contrairement à la plupart des sports, il n'y a pas de catégories liées au genre. Toutes les participant-e-s, hommes et femmes, concourent dans la même catégorie. Cela est relativement rare dans le monde du sport qui est un lieu de construction, d'apprentissage et de diffusion de la masculinité (Nneme Abouna, Lacombe 2008). En 1985, Libby Riddles est la première femme à gagner l'*Iditarod* (Library of Congress 2020). Les chiens ne sont pas soumis eux non plus à cette catégorisation. Les mushers ne font pas de différences entre les chiens et les chiennes dans un attelage. En revanche, d'après elles, quand les chiennes sont en chaleur, les chiens deviennent fous et n'arrivent plus à se concentrer sur la course. Alors les mushers font attention à ce que cela n'arrive pas

pendant une course. La seule catégorie rencontrée dans ce sport est le nombre de chiens par l'attelage, la grandeur de l'équipe a un poids dans la balance.

Dans certaines compétitions, les enfants peuvent aussi concourir et des animations pour les plus petits sont organisées sur place. Il existe de petits traîneaux adaptés aux enfants.

### III. Cadre théorique

#### 1. Problématique

Dans la pratique du *dog mushing*, les mushers donnent des commandes aux chiens qui les écoutent et qui les appliquent. Il arrive que les chiens n'obéissent pas à ces ordres selon leur instinct et leurs connaissances propres, et par conséquent les mushers leur accordent un pouvoir d'action, comme le témoigne cette citation : « Although there was a blizzard and no visibility, their lead dogs brought their owners home. The dog won't get them lost, but only the owner would. » (Fienup-Riordan, Rearden 2012 : 182). Les mushers doivent ainsi être attentifs à ce que les chiens leur transmettent pour agir en conséquence ou alors au contraire pour donner la commande à nouveau. Il ne faut pas négliger les conditions environnementales qui caractérisent l'Alaska. En effet, cet environnement peut avoir des impacts quant à la survie des attelages. Le vétérinaire Fernand Méry accentue le rôle des chiens en déclarant qu'« On lui demande [au chien] de garder des troupeaux, de guider des aveugles, de trouver le gibier, de défendre son maître et ses biens. On lui demande à lui, une bête de faire un travail d'homme. » (Méry 1959 cité par Brohm 2019 : 199). Je cherche donc à comprendre, dans cette pratique du *dog mushing* qui demande beaucoup d'investissements financiers, personnels et de temps au quotidien tout au long de l'année, ce qui pousse les mushers à s'engager et les chiens à fournir un travail. D'autant plus que cette relation se tient entre des êtres vivants de différentes espèces qui ne partagent pas le même langage ni les mêmes références, comme cela serait le cas entre deux humains par exemple. Les mushers croient et ont confiance en leurs animaux. Ils-elles intègrent les facultés de leurs chiens dans la pratique du *dog mushing*. À partir de tous ces éléments, j'ai posé la problématique suivante :

**Comment l'agentivité des chiens prise en compte par les mushers agit-elle sur leur pratique du *dog mushing* en Alaska ?**

Ce questionnement autour de la relation entre les mushers et leurs chiens est d'autant plus intéressant face à l'utilisation de plus en plus importante de la technologie, comme les motoneiges dans le Grand Nord. Or cette pratique est encore bien présente en Alaska, au point d'avoir été élue sport national en 1972 (State of Alaska 2020). De plus, le travail du chien pour l'humain est questionné car aujourd'hui la place de l'animal et le travail avec les animaux sont particulièrement remis en question notamment par différents mouvements comme le

véganisme, l'antispécisme ou encore le droit des animaux. Tous ces mouvements préconisent tous à leur manière une société sans utilisation de l'animal, ni dans l'assiette, ni dans le travail, comme les chiens qui tirent un traîneau ou encore le changement de la hiérarchie en ne plaçant plus l'humain au-dessus de l'animal.

Pour répondre à cette problématique, je vais en premier lieu expliquer le fonctionnement de la communication interespèce et intraespèce, communication indispensable dans le *dog mushing* et ce à quoi elle sert. Par la suite, je traiterai de la cynotechnique, le travail des chiens auprès des mushers créé entre les mushers et leurs animaux qui se base notamment sur la communication interespèce.

## 2. Concept d'agentivité

### 2.1. L'agentivité de manière générale

Dans ce sous-chapitre, je définis le concept d'agentivité à travers lequel j'analyse la relation musher-chien. L'agentivité est un mot qui est défini par « la faculté de l'action » (Fuchs 2007). En d'autres termes, c'est le fait qu'un individu accomplisse ses propres actions (Buchanan 2018). L'anthropologue Alfred Gell donne une définition plus complète : « All that is stipulated is that with respect to any given transaction between "agents" one agent is exercising "agency" while the other is (momentarily) a "patient". This follows from the essentially relational, transitive, and causal implications of our notion of "agency". To be an "agent" one must act with respect to the "patient" ; the patient is the object which is causally affected by the agent's action. For the purposes of the theory being developed here, it will be assumed that in any given transaction in which agency is manifested, there is a "patient" who or which is another "potential" agent, capable of acting as an agent or being a locus of agency. » (Gell 1998 cité dans De Fornel 2013). L'agentivité d'une personne est alors multidirectionnelle, toujours en rapport avec d'autres acteurs. Il y a une personne, un agent qui va impacter un autre individu, le patient, par sa faculté d'action et de choix. Le patient peut à son tour devenir agent.

### 2.2. Agentivité du chien

Dans cette recherche, je ne m'intéresse pas à l'agentivité de l'humain, mais bel et bien à celle du chien. Longtemps, ce concept a été utilisé en sciences sociales pour traiter de la capacité d'action des humains et cette faculté leur était réservée, car les animaux étaient, et

sont encore parfois, considérés comme dénués de réflexion et donc agissant seulement sous l'influence de leurs réflexes et de leurs instincts. Ils n'auraient donc pas cette capacité et il serait alors inutile d'étudier les animaux à travers le prisme de l'agentivité (Fuchs 2007). Cependant, ce concept s'est petit à petit élargi et il est maintenant également employé pour les animaux. À l'opposé, les chercheurs ne savent toujours pas vraiment ce que les chiens ont comme conscience (Koski, Bäcklund 2017).

Sarah McFarland et Ryan Hediger disent que dans le jeu et la pratique du sport, il y a des règles que les chiens peuvent choisir de suivre ou au contraire de ne pas en tenir compte. Et comme dans chaque jeu, si les règles ne sont pas observées, le but recherché ne peut pas être atteint (McFarland, Hediger 2009). Cela voudrait dire que, selon eux, le chien est doté d'une capacité de choix et donc d'agentivité. De plus, l'anthropologue Brian Hare affirme que le chien est le seul animal qui se base sur les humains pour apprendre, découvrir de nouvelles informations sur le monde et adapter son comportement en conséquence. En outre, il se réfère aux humains quand il ne sait pas résoudre un problème par lui-même (Hare 2004 cité par McCormack 2018 : 138). Hare définit alors les chiens comme des « human tool users » (Hare 2004 cité par McCormack 2018 : 138). Pour lui, cette utilisation de l'humain comme référence témoigne d'une agentivité du chien et cela montre qu'il n'est pas un être qui agit seulement par instinct.

Cette notion s'applique et n'a plus lieu d'être avec les animaux travaillant ou pratiquant un sport aux côtés des humains, car « In this context [coopération humain-chien dans la pratique d'un sport interspécifique], dogs are expected to act as active partners in learning and achieving the human's chosen goals. Goal-oriented training requires the development of effective interspecies communication and cooperation between two partners in order to achieve any success. Cooperation entails the idea that the dog is capable of certain levels of cooperative communication, and is therefore in possession of some kind of agency. » (Koski, Bäcklund 2017 : 11). Les animaux travaillant ou pratiquant un sport, en plus de leur rôle au quotidien auprès des humains ou de leur vie en tant qu'animal de compagnie, doivent fournir des tâches supplémentaires demandées par les humains. Ce qui ajoute une mission, un devoir au chien et une attente de la part de l'humain. Dans ces cas-là, les chiens répondent à ces demandes en les effectuant ou pas. Cela sollicite, comme le souligne la citation ci-dessus, une grande communication et une compréhension réciproque entre les deux parties ne partageant pas la même langue.

L'agentivité du chien est alors définie comme l'action et le choix que le chien a pour réaliser une opération face à une demande (McFarland, Hediger 2009 : 18).

L'agentivité est intéressante dans la relation entre les mushers et leurs chiens, car comme le souligne Clinton Sanders, sociologue, « Both the trainers and the dogs have to adjust their actions to those of their partner, making situational choices that change each other's behaviors. » (Koski, Bäcklund 2017 : 13). Ainsi, en laissant place à l'agentivité du chien, les mushers doivent s'adapter aux comportements de leurs chiens et à ce qu'ils transmettent. Selon Adrian Franklin, sociologue, cela devient alors de la « co-agentivité » (Franklin 2006 : 147). Le chien influence donc l'action et le comportement du musher par son agentivité et le/la musher se laisse influencer par le chien en lui laissant de la place pour ses actions, ses choix et s'y ajuste. En contrepartie, le/la musher influence le chien par son agentivité. Leena Koski, sociologue, et Pia Bäcklund, géographe, pensent alors que la question de l'agentivité du chien est « constructed as co-dependent and collective » (Koski, Bäcklund 2017 : 18). Dans cette perspective, la coopération entre les membres des deux espèces différentes est primordiale.

### 3. Ancrage théorique

Mon étude touche autant les humains que les animaux. Je me suis donc affiliée à un cadre théorique qui ne s'intéresse pas seulement aux humains mais intègre aussi les animaux, ce qui n'est pas toujours le cas en sciences sociales. Dans ma recherche qui traite des interactions entre des mushers et leurs chiens, des membres hétérogènes d'un même attelage, je ne peux pas séparer ces deux composantes. Les *dog mushing* sans les chiens ou sans un musher n'aurait, bien évidemment pas lieu d'être. Une étude qui touche à cette relation ne peut en aucun cas s'intéresser soit à l'un, soit à l'autre, mais doit s'intéresser aux deux en même temps. De plus, comme je m'intéresse à l'agentivité du chien dans la pratique du *dog mushing*, mon ancrage théorique doit accorder de l'agentivité aux êtres non-humains. C'est pourquoi j'ai décidé de m'affilier à l'ethnographie multiespèce.

Ce courant cherche à dépasser l'anthropocentrisme en replaçant au centre les espèces non-humaines souvent laissées en marge de l'anthropologie, en étudiant l'humain dans sa relation avec d'autres organismes vivants, que ce soit des plantes, des animaux, des champignons ou encore des bactéries. Selon ce courant : « All living beings emerge from and make their lives within multispecies communities. » (Van Dooren et al. 2016 : 2). L'être humain

est toujours en contact avec des organismes non-humains qui l'entourent. L'anthropologue, Tim Ingold, pense que les humains : « grow themselves and, since their growth is conditioned by the presence and actions of others, they grow one another » (2015 : 120). Les chercheur-euse-s affilié-e-s à ce courant étudient l'humain dans sa relation avec les autres espèces qui l'entourent et traitent leur façon de « devenir ensemble » (« cobecoming ») (Van Dooren et al. 2016 : 2). L'anthropologue Edouardo Kohn, pense que cette ethnographie ne s'intéresse pas seulement aux humains, ni uniquement à une autre espèce, mais à leurs relations et interactions. En effet, lors de son terrain, ces coéquipiers lui ont conseillé de dormir sur le dos, c'est plus sûr contre les jaguars. Il se rend compte alors que la façon dont quelque chose de non humain nous perçoit, peut nous influencer. Par cette anecdote, il en déduit que « la manière dont les jaguars nous voient a de l'importance pour nous, et que dans ce cas l'anthropologie ne peut se contenter de se demander comment les gens voient le monde. » (Kohn 2017 : 133). Alors pour lui, il faut inclure les non-humains dans la recherche anthropologique afin de faire émerger d'autres points de vue que celui des humains. Il veut aller plus loin en dépasser le cadre de l'objet de la recherche qui est seulement humain (Kohn 2017).

Selon ces scientifiques, l'humain ne doit et ne peut pas être étudié sans prendre en considération son environnement et les autres espèces avec lesquelles il cohabite car ces autres organismes l'influencent et partagent son quotidien. Joanna Latimer et Mara Miele, sociologues, pensent que : « [...] humans – and everything that human are and do – are always in connection with the other non-humans that make up the world at any one time » (Latimer, Miele 2013 : 11). Les sociétés humaines ne sont en effet pas uniquement composées d'êtres humains, mais sont aussi peuplées d'animaux (Van Dooren et al. 2016 ; Kirksey, Helmreich 2010). Ces derniers influencent les humains par leur présence, leur sensibilité et leur fonction (McCormack 2018 : 138). Ma recherche sur la relation entre un-e musher et ses chiens s'inscrit donc dans ce courant qui incorpore l'agentivité des espèces non-humaines. Carla Hustak et Natasha Myers l'ont fait en s'intéressant à la faculté d'action des plantes (Hustak, Myers 2012).

L'ethnographie multiespèce se veut interdisciplinaire, en intégrant autant les sciences sociales, les sciences humaines que les sciences naturelles. Je ne me limite donc pas qu'à l'anthropologie, mais j'intègre différentes disciplines, comme la géographie en prenant en compte l'environnement naturel du *dog mushing*, l'éthologie et de la biologie canine. Par

ailleurs, de par ma formation en anthropologie et géographie, j'exploite les outils qui découlent des sciences sociales. J'utiliserai donc majoritairement des concepts et des méthodes tirées de mes domaines d'étude tout en prenant en compte des aspects tirés de la biologie et de l'éthologie à travers la littérature et les observations réalisées sur le terrain.

#### 4. Débat sur certains termes

Dans ce sous-chapitre, je vais mettre en lumière des débats entre chercheur-euse-s sur la définition ou l'utilisation de différents termes employés dans ma recherche. Je cherche également à exposer et à montrer qu'il existe des tensions autour de ces notions et de leur emploi.

##### 4.1. Langue animale

Il y a beaucoup de débats sur l'existence de la langue animale, sa classification et son lieu d'être. Je vais exposer certains points de vue. Les débats sur la langue animale ont beaucoup évolué ces derniers siècles. D'après Chloé Mondémé (2018), ce questionnement débute déjà dans l'Antiquité. Selon elle, Aristote pense que les animaux ne peuvent en aucun cas former du « *logos* » (Aristote 1986 cité par Mondémé 2018 : 78) qui est un « discours raisonné » (Mondémé 2018 : 78). En revanche, ils peuvent fournir des sons voire même, selon l'espèce, bouger leur organe-langue, comme la perdrix (Mondémé 2018). De nos jours, le questionnement est toujours d'actualité. D'après la sociologue Jocelyne Porcher (2002), la communication interspèce est une langue à part entière. Selon elle, le « parlé chien » est une langue au même titre que le français ou l'anglais. Par ailleurs, d'autres chercheur-euse-s ne sont pas d'accord. Le terme langue est défini par l'ethnolinguiste Aurore Monod-Becquelin comme étant « l'expression de la faculté de langage propre à l'espèce humaine » (2010 : 409). La langue n'est alors pas applicable aux non-humains d'après cette chercheuse. Selon l'anthropolinguiste Laura Ahearn, ce qui différencie la communication animale de la communication humaine est le fait que les animaux ne peuvent traiter que du « ici et maintenant »<sup>11</sup> (Ahearn 2017 : 95). D'après elle, les animaux ne pourraient pas communiquer sur des sujets abstraits et complexes. Cependant elle ne pense pas pour autant que les animaux sont dénués de communication. Elle conçoit qu'ils sont dotés d'un système de communication complexe (Ahearn 2017 : 94-96). Selon la recherche des primatologues

---

<sup>11</sup> « here-and-now » (Ahearn 2017 : 95).

Dorothy Cheney et Robert Seyfarth, il manque à la communication animale trois éléments typiques de la communication humaine. Le premier est la théorie de l'esprit (Cheney, Seyfarth 1998 : 198) qui est l'aptitude à définir l'état mental d'une personne : « everyday ability to attribute mental states to other people and thereby to interpret, explain, and predict their behavior » (Leslie 2001 : 15652-15653). Le second est le fait de créer de nouveaux mots, comme récemment le mot « déconfinement » apparu suite à la crise sanitaire. Le troisième est la formation de la syntaxe. D'après ces chercheurs, les enfants même en bas âge, acquièrent ces notions. Ce qui fait dire à ces primatologues que les animaux n'ont donc pas de langue (Cheney, Seyfarth 1998 : 198). C'est pourquoi dans mon travail, je ne peux pas qualifier ce moyen de communication comme une « langue » tel que Jocelyne Porcher le fait. J'ai alors décidé d'utiliser le mot langage qui est défini comme un « moyen d'expression », comme le langage du corps est défini par un « système de communication propre à une espèce animale », une « manière de s'exprimer » (Universalis 2020a).

Quant à la communication interspèce, elle se base en partie sur le non-verbal. Or la linguistique ne prend pas souvent en compte cet aspect. Par conséquent cette discipline qui s'intéresse généralement à la recherche sur une manière de communiquer ne peut pas intégralement étudier la communication interspèce. Ne s'intéresser qu'à la partie verbale dans cette communication ne permet pas de la documenter pleinement. La communication entre les humains et les animaux se trouve alors à cheval entre plusieurs disciplines (Mondémé 2018). De plus, elle est toujours étudiée du point de vue humain et non inversement comme l'illustre cette citation : « [...] l'idée de l'efficace et l'intelligibilité d'une situation doit émerger depuis la compétence développée par l'animal vers les capacités propres à l'homme. » (Mondémé 2018 : 81). Les chercheur-euse-s s'intéressent donc surtout à la capacité des animaux à communiquer avec les humains et non l'inverse.

#### 4.2. Anthropomorphisme

L'anthropomorphisme signifie : « la tendance à prêter à des êtres non humains des traits psychologiques que l'on trouve chez l'humain. » (Guillo 2009 : 19) et « cette tendance que nous avons à considérer, analyser, imaginer le comportement d'un chien à partir de notre propre comportement. Nous imposons nos émotions et nos pensées à nos compagnons à poils. » (Horowitz 2009 : 20). Cela signifie que les humains ont tendance à expliquer et à

donner du sens aux comportements d'un animal en ne se fiant qu'à leur propre perception du monde.

En revanche, De Waal, primatologue, nuance la fonctionnalité de l'anthropomorphise en démontrant que, lorsqu'un propriétaire de chien rentre chez lui et trouve une pièce totalement mise en désordre par la faute du chien, il retrouvera souvent son chien avec un regard coupable. Le patron, mécontent le grondera. Cela peut faire penser que le chien se sent coupable de l'état dans lequel il a mis la pièce de la maison. Des propriétaires de chiens, expliqueront ce regard et ce comportement par la culpabilité du chien. Pourtant le chercheur a démontré à travers une expérience, que ce n'est pas forcément la culpabilité que le chien éprouve. Le primatologue a mis par lui-même la pièce sens dessus-dessous puis, il a quitté le lieu sans que le chien ne le voie. À son retour, le chien porte le même regard de culpabilité, alors que ce n'est pas lui le coupable. D'après le scientifique, ce comportement est dû à l'association faite par le chien entre le désordre, la colère du propriétaire et ses réprimandes. Le regard du chien ne signifie donc pas la culpabilité suite au désordre, mais c'est ce que les humains pensent, car c'est la façon dont un humain agirait dans cette situation (De Waal 1997). L'expérimentation de De Waal montre que les humains côtoyant des animaux peuvent interpréter des comportements animaliers en se basant sur des conduites humaines et ainsi se tromper sur la signification réelle de cette attitude. Dans ce cas-là, les humains sont induits en erreur par les associations qu'ils-elles créent.

Jakob von Uexkül, biologiste et philosophe, s'intéresse au vécu des animaux. Il pense que chaque être (humain ou non-humain) à un « Umwelt »<sup>12</sup> (von Uexkül 1965 cité par Doré 2010 : 38), qui est perceptible par ses sens. Ce qui permet d'« améliorer la compréhension des règles de perception et d'action qui président à la constitution des liens qu'ils tissent avec ce qui les entoure. » (Doré 2010 : 38). Alors selon ce chercheur allemand, le fait de se mettre au niveau de cet être non-humain permet de concevoir le *modus vivendi* de cet organisme sans se référer à des actions humaines. Il illustre ces propos avec l'exemple d'une tique, qui permet de mieux comprendre son point de vue : « Cet animal, privé d'yeux, trouve le chemin de son poste de garde à l'aide d'une sensibilité générale de la peau à la lumière. Ce brigand de grand chemin, aveugle et sourd, perçoit l'approche de ses proies par son odorat. L'odeur de l'acide butyrique, que dégagent les follicules sébacés de tous les mammifères, agit sur lui comme un

---

<sup>12</sup> Terme en allemand qui signifie environnement

signal qui le fait quitter son poste de garde et se lâcher en direction de sa proie. S'il tombe sur quelque chose de chaud (ce que décèle pour lui un sens affiné de la température), il a atteint sa proie, l'animal à sang chaud, et n'a plus besoin que de son sens tactile pour trouver une place aussi dépourvue de poils que possible, et s'enfoncer jusqu'à la tête dans le tissu cutané de celle-ci. Il aspire alors lentement à lui un flot de sang chaud. » (von Uexkül 1965 cité par Doré 2010 : 39). Ainsi, pour appréhender cet arthropode, il faut se mettre à son niveau et oublier que par exemple, le sens de la vue si important pour l'humain, n'est pas le plus important pour tout le monde. Ainsi, les humains doivent se mettre à d'autres niveaux et par extrapolation de leurs sens, reformer leur perception, se décentraliser pour mieux comprendre un autre être non-humain lié à son environnement.

Au contraire, selon Dominique Guillo, les chiens ont été transformés par leur évolution depuis des millénaires passés auprès de l'homme<sup>13</sup>, par leur adaptation au monde humain et par le fait qu'ils ont grandi avec les humains. Ils sont alors amenés « à adopter nombre d'expressions et de conduites sociales anthropomorphes » (Guillo 2009 : 197). Cela rejoint les propos de l'anthropologue Elisabeth Marshall Thomas. Selon elle, les chiens « tentent de se glisser dans la peau de l'homme, ou du moins d'imiter certains de nos comportements » (Marshall Thomas 1995 : 19). Ainsi, comme le chien a adopté des manières de faire humaines, l'utilisation de l'anthropomorphisme est alors un moyen pour comprendre le comportement de cet animal, proche de l'humain.

#### 4.3. « *Pet dog* » ou « *animal* »

Je vais parler de l'utilisation du terme « *animal* » en anglais par les mushers pour qualifier leurs chiens et sa différence avec le mot « *pet* ». Cela m'a beaucoup surpris parce que ce terme en anglais veut dire « animal sauvage ». À l'opposé, des chiens d'autres races sont nommées « *pet* », ce qui signifie en anglais « animal de compagnie ». L'un est alors considéré comme sauvage alors que l'autre comme domestiqué. Or, selon Jean-Marie Brohm, les animaux domestiques sont différenciés des animaux sauvages par leur reproduction contrôlée par les humains et par la (plus ou moins) dépendance à l'humain quant à la nourriture. De plus, dans le cas de la création d'un chenil, le choix par l'homme des partenaires de la meute est un acte de domestication (ce n'est pas une sélection naturelle comme dans la nature par

---

<sup>13</sup> Il est difficile de savoir exactement quand le chien a été domestiqué par les humains. Les archéologues pensent que cela date d'il y a entre 100'000 et 16'000 (Vilà et al. 1997).

exemple pour les loups) (2019 : 218-221). Dans ce cas, en se basant sur cette définition, le chien de traîneau est domestique, donc un « *pet dog* » et non pas un « *animal* » comme le soutiennent les mushers. Mais alors pourquoi et comment les mushers différencient-ils leurs « *animals* » des « *pets* » ? Un grand changement est marqué dans le discours des mushers quand un chien âgé, trop vieux pour être attelé et courir dans une équipe, reçoit d'autres attentions (voir sous chapitre retraite). Le chien retraité entretient alors un autre rapport avec les humains et une autre sorte d'interactions. Le chien ne vit majoritairement plus à l'extérieur avec le reste de la meute, mais à l'intérieur entouré d'humain(s). Il partage sa (leur) vie quotidienne comme tout autre chien de compagnie. Le contexte de la relation a changé, le-la musher ne compte plus sur lui dans une relation de travail. Je pense que quand le terme « *animal* » est employé, cela veut aussi dire que l'animalité<sup>14</sup> du chien est laissée, moins impactée que chez le « *pet* ». L'agentivité du chien n'a alors plus la même place, le chien a moins de tâches à accomplir, moins de capacité d'action qu'un chien en activité. Le fait qu'un chien de traîneau travaille au côté d'un humain laisse de la place à l'agentivité car on lui demande d'agir, de réaliser quelque chose, dans un contexte donné. Le changement de dénomination d'un chien d'« *animal* » à « *pet* », peut alors venir de la place de l'agentivité dans le couple chien-musher.

---

<sup>14</sup> « Ensemble des caractères qui font qu'un être appartient au règne animal » (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales 2020)

## IV. Méthodologie

Ce travail de recherche personnel a été réalisé de janvier 2018 à juillet 2020. Dans ce chapitre, j'explique le contexte dans lequel ma recherche a été menée, la méthodologie appliquée sur mon terrain, celle utilisée pour les analyses des données, une réflexivité quant à ma position de chercheuse dans ce terrain et j'aborde aussi des éléments que j'aurais pu améliorer et faire en plus.

### 1. Explication du contexte de la recherche et du terrain

Mon travail de terrain s'est déroulé de janvier à juin 2018 en Alaska. Ce terrain s'est couplé avec un semestre d'échange universitaire à l'*University of Alaska Fairbanks (UAF)*. Ma recherche s'est donc déroulée principalement à Fairbanks, mais elle m'a également menée jusqu'au sud, sur la côte du Golfe d'Alaska, à Seward (Figure 20).

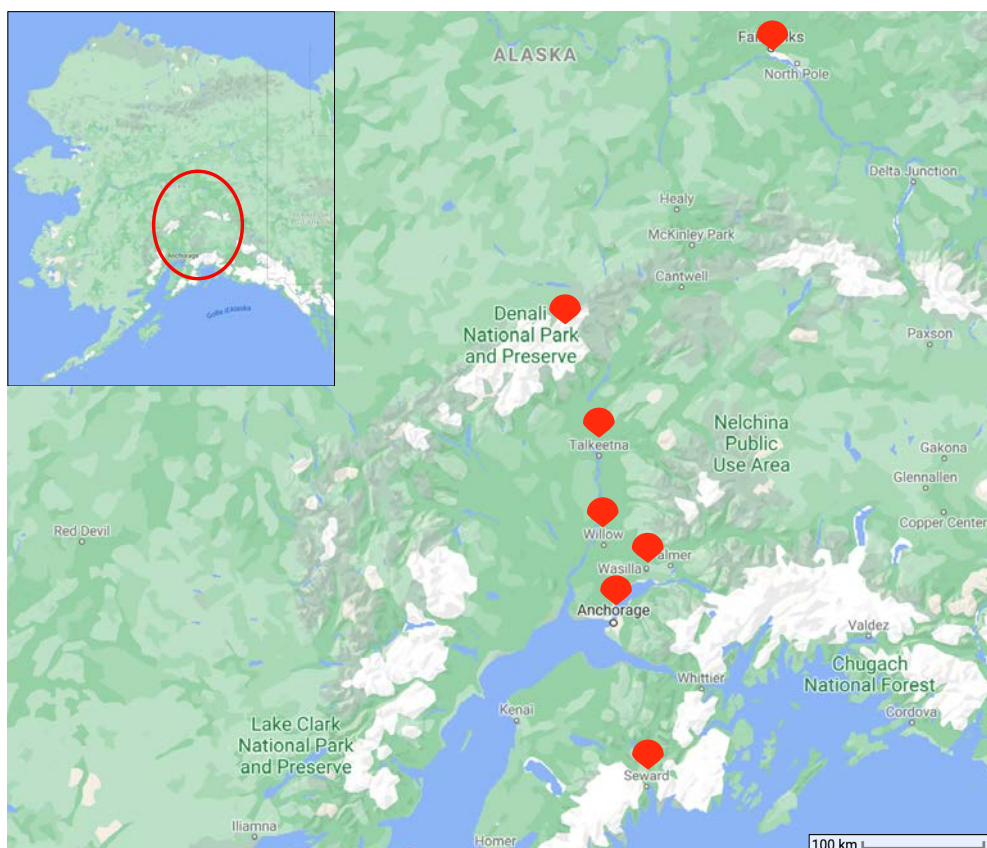


Figure 20 : carte de l'Alaska représentant les endroits où je me suis rendue pour mon terrain (Google Maps, 2020)

J'ai fait partie intégrante d'une équipe de recherche sur les interactions mushers-chiens en Alaska dirigée par Robin Shoaps (UAF), Patrick Plattet (UAF) à Fairbanks et Thierry Wendling (CNRS) à Paris. D'autres étudiant-e-s d'UAF composaient ce groupe de recherche et

s'intéressaient à différents aspects de ce sujet général. Ce groupe a aussi pour but de créer une plateforme de cours en ligne traitant du *dog mushing* en Alaska. Nous avons récolté du matériel audio-visuel pour alimenter ce programme éducatif.

Pour collecter les données, j'étais souvent accompagnée par un-e ou plusieurs membre(s) de l'équipe et la plupart du temps, par Allison Cruz, étudiante en anthropologie (UAF).

## 2. Méthodes utilisées

Après avoir ciblé mon objet d'étude autour des interactions entre mushers et chiens de traîneau, je me suis immergée dans la littérature sur le sujet pour mieux cerner mon objet et cela m'a également aidée à construire mes grilles d'entretiens. Dans un deuxième temps, j'ai utilisé différentes méthodes qualitatives tirées des sciences sociales que j'ai trouvées pertinentes pour mon cas de recherche.

Tout d'abord j'ai fait des observations lors des différentes courses à Fairbanks : départ de la *Yukon Quest*, les courses de *LNAC (Limited North American Championships)*, de l'*ONAC (Open North American Championships)* et à Two Rivers pour une course amateur (dans les alentours de Fairbanks). Ces observations m'ont permis de saisir la relation entre les différents membres de l'attelage dans le contexte d'une course ; de voir leurs interactions à divers moments, avant et après la course et de saisir les enjeux et les moyens de communication. J'ai pris des photographies sur place aux moments des activités. En revanche, je n'ai pas pris de notes sur place à cause du froid.

J'ai également réalisé des observations participantes, premièrement lors d'activités touristiques menées par des mushers, observations qui m'ont amenée à découvrir cette relation interspèce dans un autre contexte. Deuxièmement, j'ai eu l'occasion d'habiter pendant quelques semaines chez une musher, Nita Rea, dans le but de vivre son quotidien, à son rythme, d'effectuer les tâches journalières autour d'une meute, de comprendre et d'interagir avec ses chiens. Cette méthode m'a permis de voir depuis l'intérieur comment fonctionne un chenil et comment les interactions entre l'humain et ses animaux se déroulaient au quotidien. Je prenais des notes durant la journée quand j'avais un moment de libre ou alors avant de me coucher le soir. Ces observations ont été complétées par des entretiens ethnographiques avec Nita Rea. Ce ne sont pas des interviews au sens propre du terme, mais des discussions courtes et spontanées, sans grille d'entretien, qui m'ont permis cependant de

comprendre ce qui se passait en direct, afin de saisir immédiatement le pourquoi et le comment des activités et des actions (Heyl 2001 ; Angrosino 2009).

Comme l'ancrage théorique de l'ethnographie multiespèce le préconise, j'ai pris en considération diverses observations et j'ai aussi récolté du matériel sur les chiens : leurs comportements, leurs agissements entre eux et avec les mushers et les autres êtres humains.

J'ai également mené, avec des mushers en Alaska, des entretiens semi-directifs centrés sur un problème, selon la méthode de Witzel et Herwig (2010) (Cf p.108). Ces entretiens ont été réalisés avec des mushers de différents types : des mushers qui vivent du *dog mushing* en participant à des courses de longue ou courte distance, et pratiquant des activités auprès des touristes ; des mushers qui organisent seulement des activités touristiques ou encore ceux, amateurs qui font du chien de traîneau en tant que passion et qui travaillent en dehors de cette pratique ; une ranger du parc national de Denali qui travaille avec les chiens. J'ai construit en amont une grille d'entretiens avec des questions ouvertes mais comme le dit Jean-Claude Kaufmann, sociologue : « C'est un simple guide, pour faire parler les informateurs autour du sujet, l'idéal étant de déclencher une dynamique de conversation plus riche que la simple réponse aux questions, tout en restant dans le thème. D'une certaine manière, d'oublier la grille. Mais pour y parvenir, il faut qu'elle ait été au préalable rédigée avec attention, totalement assimilée, apprise par cœur ou presque. » (Kaufmann 2007 : 45). Je me suis bien approprié la grille avant les entretiens en l'utilisant comme aide-mémoire pour ne pas oublier les éléments que je considérais comme importants. Ce moyen m'a permis de garder en tête la direction de l'entretien et des thèmes importants à mes yeux, tout en étant prête à rebondir sur ce que mes interlocuteurs-trices exprimaient, ce qui a amené à une discussion plus fluide. Les interviews se composaient d'une partie discussion et d'une visite du chenil à ma demande, complétée spontanément par les mushers par une présentation des différentes infrastructures et des chiens (nom, caractère, lignée, position dans l'attelage et dans la hiérarchie). J'ai mené les entretiens chez les mushers non seulement pour ne pas prendre trop de leur temps, mais aussi pour pouvoir être près du chenil et des chiens. Faire les entretiens sur place était plus facile, les mushers pouvaient faire visuellement référence au chenil ou à leurs chiens. Il était alors plus simple pour moi de comprendre de quoi il s'agissait. Toutes les conversations ont été enregistrées avec l'accord des intervenant-e-s et retranscrites dans leur intégralité, sauf pour deux cas où les personnes n'ont pas voulu être enregistrées, dans ces deux cas j'ai pris des notes de nos échanges. Avec cette méthode, j'ai pu comprendre le

background de ces mushers, leurs prédispositions, ce qui les a poussés à exercer ce sport ; j'ai pu également saisir comment se crée la communication entre des êtres de différentes espèces, comment la parole si courante dans la communication entre humains est remplacée par d'autres moyens, ce à quoi elle sert. Ces entretiens m'ont donné le point de vue des acteurs sur ce sport, sur leurs relations avec leurs chiens, et sur leur histoire dans le *dog mushing*.

Ce mélange de méthodes ethnographiques m'a donné un éventail de données, plus large, en récoltant un côté plus subjectif à travers les entretiens : les points de vue, les interprétations et représentations des intervenant-e-s et par les observations, j'ai pu appréhender leurs pratiques.

Tout au long de ce travail, je me suis référée à la *grounded theory* de Glaser et Strauss (2010). Ces deux sociologues la définissent comme : « La découverte de la théorie à partir des données – ce que nous appelons la théorie ancrée – constitue une tâche majeure pour la sociologie car, comme nous nous efforcerons de le démontrer, une telle théorie concorde avec les situations empiriques et a l'avantage d'être compréhensible aussi bien par les sociologues et par les profanes. Plus important encore, elle fonctionne, nous fournissant des anticipations, des explications, des interprétations et applications pertinentes. » (Glaser, Strauss 2010 : 83). Je voulais que la théorie émerge de mes données de manière inductive et de mon travail de terrain en Alaska, et non pas d'une idée élaborée auparavant en Suisse, à travers la littérature. La *grounded theory* conçoit la théorie comme une sorte de carte géographique. Elle n'est qu'une représentation de la réalité, pas exacte, mais qui permet de se retrouver et d'indiquer le chemin. La théorie alors permet de développer la compréhension et donne sens aux expériences du quotidien (Joost, De Vries 2015 : 47).

L'échantillonnage s'est fait en premier lieu par *convenience sampling*, par contacts, par exemple lors d'événements comme les courses. J'ai choisi les personnes qui étaient d'accord de participer à ma recherche et qui étaient accessibles. Dans un deuxième temps, j'ai utilisé la méthode *du snowball sampling*, pour avoir accès à des personnes auxquelles je n'aurais pas pensé ou pour avoir des contacts impossibles sans indication préalable. Cette manière de faire m'a donné accès à d'autres acteurs, mais il m'a fait rester dans le même réseau. En effet, les individus donnent souvent le contact de personnes « similaires », partageant plus ou moins leur façon de faire. En dernier lieu, pour sortir de ce cercle, j'ai pris directement contact avec des mushers à travers leur site internet.

### 3. Analyse des données

Après mon retour d'Alaska, la première étape de ce travail de recherche, j'ai embarqué pour un autre voyage qui est celui de l'analyse des données et le travail d'écriture. Pour analyser mes données, j'ai eu recours à plusieurs outils tirés de différentes méthodes en sciences sociales pour en faire ma propre boîte à outils. J'ai utilisé dans un premier temps, une partie de méthodes de l'analyse globale de Flick (Legewie 1994), soit la lecture globale de toutes les données que j'ai récoltées pour me les mettre en tête et pour me plonger intégralement dans ce travail et ne pas confondre cette recherche avec d'autres travaux en cours. Tout en lisant le matériel, je sortais les thèmes récurrents, les liens que je voyais entre les différentes données, sans m'imposer de filtres. Dans un deuxième temps, j'ai employé le codage théorique de la *grounded theory* (Glaser et Strauss 2010) en sortant des concepts tout en restant proche des données, puis au fil des lectures j'ai essayé de prendre du recul pour trouver des éléments plus abstraits.

### 4. Limites et solutions

Mon travail de terrain en Alaska a duré six mois, de janvier à juin. Je n'ai donc pu avoir accès qu'à une certaine période de l'année. Cependant le *dog mushing* est rythmé par les saisons. Les courses se déroulant de janvier à mars, j'ai pu faire du terrain et des observations lors de ces événements. En revanche, la préparation des courses se fait en automne et en été, c'est un moment, de manière générale, de pause, mais ce n'est pas pour autant une période dénuée de sens où tout est mis en stand-by ; la relation interspécifique se construit aussi à cette saison. Je n'ai donc eu accès qu'à un certain moment de l'année et à certaines activités. Pourtant avec ce temps sur le terrain, j'ai déjà pu me rendre compte du fonctionnement du *dog mushing*, des dynamiques au sein de la relation mushers-chiens, des enjeux et des intérêts de cette pratique.

Un autre défi que j'ai rencontré est le fait que je n'ai eu accès qu'au point de vue d'une sorte d'acteurs de ces équipes hétérogènes. En effet, je ne peux avoir que l'accès aux êtres humains et non à l'animal, tout aussi important dans la balance. Comme je l'ai exposé auparavant, j'ai intégré dans ma récolte de données mes observations des chiens. Or cette méthode se base sur mes interprétations et ne permet pas d'aborder le point de vue « subjectif » des chiens. J'ai l'habitude des chiens et je pense pouvoir bien les comprendre, mais je ne peux pas conduire des entretiens avec eux. Je n'aurai que des informations sur ce

que j'ai pu observer, sur ce que j'ai pu remarquer, néanmoins je n'aurai jamais accès à leur « subjectivité ». Pour contrer ce biais, je me suis renseignée sur l'éthologie canine à travers la littérature sur ce sujet. Lors de mon travail de terrain, j'ai aussi fait cas du comportement des chiens dans mes observations.

Une autre difficulté rencontrée concerne les conditions environnementales alaskiennes qui étaient un challenge pour la récolte des données. En effet, la prise de notes directement sur le terrain à l'extérieur était impossible quand il faisait très froid. Écrire avec une grosse paire de gants n'est pas pratique et les enlever par des températures très négatives est quasiment impensable. Dans ce cas, je prenais des notes à mon retour au chaud. Pour me souvenir des éléments, j'utilisais des moyens mnémotechniques et je m'appuyais sur les photographies ou films récoltés au moment même. L'utilisation de matériel technologique était aussi complexe. Les batteries de téléphone portable ne supportent pas le froid. A peine sortie de la poche, le mobile s'éteignait rendant l'enregistrement de notes orales impossible. Quant à l'appareil photo, il fallait faire très attention à ce que la lentille ne gèle pas. Après chaque emploi, chaque capture, je le rangeais dans sa fourre, sous les différentes couches, près de mon corps pour le préserver du froid. Une fois passé l'étonnement de ces conditions extrêmes pour une Suisse, une habitude se prend et ces mesures deviennent anodines. Malgré ces difficultés, j'ai adoré ce terrain dans ces conditions inhabituelles.

## 5. Éthique

Comme je faisais partie de l'équipe de recherche, *Selin-UAF (Human-Animal Interaction in Alaskan Dog Mushing)*, j'ai été soumise aux règles IRB<sup>15</sup> et aux lois qui s'appliquent à la recherche sur des personnes aux États-Unis. J'ai dû effectuer un examen en ligne concernant l'éthique dans l'étude sur les humains à mon arrivée en Alaska et avant de me lancer sur le terrain. L'IRB demande qu'à chaque entretien et qu'à chaque observation, les participants signent un document (p.109) qui explique la recherche, son but, les éventuels risques de participation et les questions de confidentialité. Toutes les personnes participantes avaient le choix du degré de confidentialité (permission d'usage de vidéos et de photographies où elles apparaissent avec identification par le nom / permission d'usage de vidéos et de photographies où elles apparaissent, sans identification par le nom / permission d'usage de vidéos et de photographies où elles apparaissent mais avec les signes distinctifs effacés ou

---

<sup>15</sup> *Institutional Review Board* qui est un comité qui analyse les méthodes et l'éthique dans une recherche.

floutés, sans d'identification par le nom). Tous les entretiens ont été enregistrés et du matériel audio-visuel a été récolté sur le terrain. Les participant-e-s ont, à leur demande, reçu une copie de ce qui a été recueilli. Dans le suivi de ce travail, j'utilise les degrés de confidentialité et d'anonymat souhaité par les différents interlocuteurs. Ce document qui m'affiliait à une recherche, des noms et une institution m'a permis, dans certains cas, de rassurer les personnes participantes sur mes intentions. Tous-toutes les participant-e-s ont reçu une compensation financière, comme convenu avec le IRB.

En ce qui concerne l'aspect de la « processual ethics » (Perrin et *al.* 2018), j'ai fait attention à ne pas porter préjudice aux personnes interviewées à toutes les étapes de ma recherche ; également sur place en expliquant de manière précise qui je suis, ma recherche et son but et en faisant attention à ne pas poser de questions inappropriées et déplacées. Lorsque j'étais dans le chenil de Nita Rea, j'aidais autant que possible aux tâches quotidiennes pour ne pas être un poids et juste une chercheuse qui observe et pose des questions aux mauvais moments. J'ai également essayé de créer une relation de confiance avec mes participant-e-s. J'y ai également fait attention au moment de l'écriture en ne montrant pas de jugement sur leur propos. Et bien entendu, si les personnes me disaient « cela reste entre nous », j'ai supprimé des passages de données récoltées et intéressantes de mon analyse.

## 6. Réflexivité

Les chiens de traîneau, même s'ils peuvent être impressionnants, provoquent une certaine fascination, comme l'affirme Robert Wishart, anthropologue spécialiste notamment de la relation humain-animal, « Despite being present in the North to do serious work, researchers often fall in love with northern dogs » (Wishart 2018 : 2). Pour ma part, j'ai développé un faible pour ces chiens. Mon regard a pu alors être impacté par l'affection que je leur portais, surtout ceux avec qui j'ai pu vivre un certain temps dans le chenil de Nita Rea. De plus, comme j'ai grandi à proximité de chiens, je pense avoir développé, depuis mon enfance, une certaine sensibilité, une compréhension et une connaissance de ces animaux. Le regard que je pose sur ces bêtes peut être en conséquence biaisé. Cela a pu me pousser à tirer des conclusions, à faire des liens avec peu de recul lors des observations. J'ai essayé lors de l'analyse de me distancer de mes données en les questionnant et en les examinant sous un autre regard.

Un sujet récurrent qui est ressorti du discours de mes interlocuteurs proches des chiens est l'attachement, le lien fort créé entre les mushers et les chiens, une amitié interspécifique. J'ai

pu également ressentir cela, après seulement quelques semaines dans un chenil à leurs côtés, j'avais le cœur gros en les quittant. J'ai décidé de ne pas traiter de cet attachement, bien que très intéressant, pour plusieurs raisons. Premièrement, je ne pense pas avoir exploité la meilleure méthodologie pour cela. Je pense qu'il aurait fallu faire une ethnographie prolongée et des observations participantes à long terme afin de voir comment le rapport se construit, en analysant, par exemple, l'arrivée d'un nouveau chien et observer au fil du temps l'évolution de la relation. Or, je suis restée trop peu de temps dans un chenil pour prétendre analyser ces éléments. La deuxième raison est le peu de littérature existante à ce sujet. La troisième raison est le lien très fort, personnel, voire mystique entre les mushers et leurs chiens (« *spiritual connection* » selon les mots de Gerald Sousa). Je ne veux pas entrer dans cette relation, la documenter, la raconter, je veux la laisser comme elle est, sans forcément tout analyser : laisser le mystère sur la création de ce lien, non dénué de sens.

Faire partie d'une équipe de recherche a des avantages et des inconvénients. Le premier bénéfice était l'accès facilité à l'éthique. Comme je l'ai mentionné auparavant, toute recherche aux États-Unis est soumise à un comité d'éthique, les chercheurs-euses doivent fournir un dossier complet pour que le terrain soit validé par la commission. Je n'ai pas dû réaliser ce dossier puisque je faisais partie d'une équipe de recherche, ce qui est un avantage pour une personne qui n'était pas familière avec le contexte et les conditions de recherche de ce pays. De plus, pouvoir partager avec des collègues, même s'ils-elles ne travaillent pas sur la même problématique, échanger des impressions, des difficultés, des réflexions, des incompréhensions est enrichissant, et a pu orienter mes observations en me permettant de faire attention à des détails que je n'aurais pas forcément vus seule. Cela m'a aussi conduit à d'autres hypothèses, orienté mon regard. En outre, faire partie de cette équipe de recherche m'a affiliée à un nom, à une institution reconnue, ce qui a donné plus de sérieux à ma recherche. Une des mushers n'avait pas totalement confiance au début d'un entretien et ce n'est qu'après avoir bien expliqué la recherche, mon identité, mais aussi mon association à ce groupe, qu'elle est devenue confiante et nous a accordé un interview. D'après elle, il y a de plus en plus de critiques sur ce sport et elle ne voulait pas être blâmée à la suite d'informations qu'elle nous avait confiées.

Comme nous allons le voir, les mushers que j'ai rencontrés ont un grand respect pour leurs animaux, mais je pense qu'il y a aussi des mushers qui ne partagent pas la même estime envers leurs chiens et qui leur accordent moins d'attention. Ce travail est construit sur les données

que j'ai récoltées auprès de mushers que j'ai pu rencontrer, mon analyse n'inclut pas tous les types de mushers et toutes les pratiques.

L'observation participante dans le chenil de Nita Rea a été réalisée en mai 2018, au début du printemps, alors que le *dog mushing* commence à se mettre en ralenti, quand il commence à faire trop chaud pour les chiens. Il aurait été aussi intéressant d'accomplir cette recherche auparavant, dans la neige, lors des courses et des entraînements.

J'ai réalisé tout le travail de terrain en anglais, tandis que le rapport de la recherche est en français. J'ai alors décidé de garder les citations des mushers en anglais pour éviter une certaine interprétation que je risquerais d'ajouter dans de la traduction.

#### 7. Ce que j'aurais pu faire en plus

Comme je l'ai dit auparavant, je me suis concentrée sur les mushers eux-mêmes. Je n'ai pas réalisé d'entretiens avec d'autres catégories de personne. J'aurais pu interroger d'autres individus qui gravitent dans la sphère du *dog mushing* à travers d'autres corps de métiers, d'autres points de vue, comme par exemple, les vétérinaires présent-e-s sur les courses, pour toucher de plus près au bien-être des animaux dans la pratique de ce sport ou les personnes qui organisent les événements, afin de saisir les enjeux d'une course, leur motivation à effectuer ce travail, voire même interroger des touristes pour aborder un point de vue externe à ce sport, mais quand même intéressé.

En guise de bilan, je peux dire que j'ai goûté à un terrain très particulier à la découverte d'individus passionnés et passionnants, pratiquant une activité proche, dans et avec la nature, dans un milieu, au premier abord déroutant et extrême<sup>16</sup>. Une fois habituée, j'ai été touchée par cet environnement magnifique, prenant, fort et intense. J'ai beaucoup aimé apprendre et découvrir une nouvelle pratique. J'ai joui d'un accueil chaleureux, de la part de mes collègues de recherche, des membres de la communauté universitaire de Fairbanks et des mushers avec qui j'ai pu m'entretenir. Et comme le déclare la géographe française Béatrice Collignon : « Le chercheur devient responsable « de » son terrain, « pour » son terrain, comme le Petit Prince l'est pour sa fleur. » (Collignon 2010 : 78), je pense en avoir pris soin.

---

<sup>16</sup> En tout cas pour une personne venant de Suisse et non habituée à ces conditions.

## V. Communication musher – chien(s)

Comme l'agentivité se fonde sur la communication entre les mushers et leurs chiens, je m'intéresse dans ce chapitre à son fonctionnement. Les mushers doivent communiquer avec les chiens et comprendre ce qu'ils transmettent pour prendre en compte leur capacité d'action. De plus, pour comprendre ce que leurs chiens peuvent endurer, ce dont ils ont besoin et, si nécessaire, leur octroyer les soins adéquats, les mushers doivent comprendre les informations que leurs chiens transmettent. La communication entre les mushers et leurs chiens est d'autant plus intéressante qu'elle englobe le travail que les parties effectuent conjointement et le quotidien qu'ils partagent. Elle a donc deux moments distincts, le premier lors des déplacements en traîneau, y compris les entraînements et les courses au moment où les chiens sont attelés, et la vie de tous les jours dans le chenil. La communication entre les mushers et leurs chiens est donc indispensable dans le *dog mushing*.

### 1. Fonctionnement de la communication

D'après les travaux fondateurs du linguiste Roman Jakobson, pour qu'il y ait une communication, il faut un destinataire qui est la personne qui lance la communication et un destinataire qui est celui qui la reçoit. Il faut aussi un message qui est l'objet de la conversation et un contexte dans lequel le message est transmis. Mais il faut également un code, qui est un encodeur commun, par exemple la langue qui permet la compréhension entre le destinataire et le destinataire ; un contact qui lie les deux parties, et un canal, le moyen de transmettre un message, cela peut être la voix et le son s'il s'agit d'une communication verbale ou la lecture et la vue s'il s'agit d'un message écrit (Jakobson 1960 cité par Ahearn 2017 : 22-23). D'après mes analyses, le « langage chien-musher » utilise d'autres codes, un autre canal. La communication passe, non pas majoritairement par la voix et l'ouïe comme c'est le cas pour les humains, mais par d'autres moyens que nous allons découvrir. La communication entre les mushers et leurs chiens est d'autant plus intéressante qu'elle englobe le travail que les parties effectuent conjointement et le quotidien qu'ils partagent. Cette communication a donc deux moments distincts, la première lors des entraînements et les courses, au moment où les chiens sont attelés et la vie de tous les jours dans le chenil.

## 2. Communication interespèce

Le psychanalyste et anthropologue Georges Devereux déclare que les chiens restent toujours muets face à leurs destinataires humains ; ils ne répondent jamais avec des mots et phrases explicites. Ils répondent seulement par des jappements, une attention, une agitation de la queue, un ajustement des oreilles ; en somme une réaction non verbale mais corporelle. « Or, même si l'on a la certitude intuitive irrécusable, par empathie ou par expérience, que le chien réagit avec finesse et même discernement à une situation de communication intersubjective, il n'en reste pas moins à tout jamais muet. » (Devereux 1980 cité par Brohm 2019 : 185). Or, d'après ce que j'ai pu expérimenter sur mon terrain et d'après les observations réalisées sur les interactions entre les mushers et les chiens, une communication a lieu, plus complexe que ce que Georges Devereux entend. Les chiens ne répondent bien évidemment pas par la parole, mais s'expriment soit par les aboiements soit par le non-verbal. Je considère alors que les chiens ne sont pas muets mais qu'ils communiquent bel et bien avec qui tend l'oreille ou qui sait bien les observer. Cette communication ne passe pas uniquement par le canal verbal essentiellement utilisé entre êtres humains, mais elle se déroule à travers un autre canal. Je distingue deux grands moments dans les interactions entre les mushers et leurs chiens. Le premier est lorsque les chiens sont attelés. Le deuxième est la vie de tous les jours dans le chenil. Ces deux temps sont marqués par un canal différencié de communication.

### 2.1. Communication lorsque les chiens sont attelés

La communication lorsque les chiens sont attelés passe essentiellement par le verbal de la part du-de la musher. Contrairement aux chevaux qui sont dirigés par les rênes tirés par les jockeys, les chiens, eux, sont uniquement guidés par la voix. Le-la musher sur le traîneau, en dernier dans la lignée, donne les commandes aux chiens, par exemple « *gee* » (droite), « *haw* » (gauche) et « *let's go !* » ou « *mush !* » pour partir. Ce sont des injonctions qui les incitent à partir ou à tourner dans la bonne direction et qui sont propres à un-e musher et ses chiens. En Alaska, « *haw* » et « *gee* » sont largement répandus, mais dans d'autres régions du monde, cela peut être d'autres mots. Les chiens effectuent de manière générale ce qui leurs est demandé. Même si ce n'est pas toujours le cas, comme l'explique Hélène Genet, qui se considère comme une musher non-professionnelle :

« Sometimes... It's not always what they want to do. They want to go straight because straight it's easy [...]. And gee is not, or gee is deep snow or gee is with trees. They have to say: "Oh she said gee, we all have to go gee." [...] But that is the theory. But on the trail it is way more different. » (Hélène Genet, 2018)

Ce sont les leaders<sup>17</sup> qui mettent à exécution l'instruction et qui incitent tout le reste de l'équipe à effectuer les commandes. Il se peut aussi que les mushers parlent à leurs chiens pour les aider à se (re)concentrer pour les remettre dans la course, comme « *Good dogs !* » lorsque quelque chose sur les pistes ou dans les alentours pourraient les distraire, comme la présence d'un autre animal ou d'un être humain ; ou alors parce que certains chiens ne sont plus dans la course mentalement. D'après moi, dans cette situation le verbal est nécessaire, parce que les chiens se trouvent devant le-la mushers dans la formation. Ils ne peuvent donc pas le-la voir, ni le-la toucher. Les chiens quant à eux, transmettent des messages non verbaux, qui peuvent inciter leur musher à réagir. Par exemple, quand j'ai réalisé un tour en chiens de traîneau avec Cody Strathe et Paige Drobny, tous deux mushers professionnels (qui vivent des revenus de leur pratique du *dog mushing* et qui participent régulièrement à l'*Iditarod* et à la *Yukon Quest*). Cody Strathe conduisant l'attelage s'arrêtait régulièrement sur le chemin pour permettre aux chiens de s'hydrater en mangeant de la neige. Selon ses propos, il voyait que ses chiens avaient soif. Les chiens communiquaient alors par le non-verbal. Les chiens sont visibles et observables par Cody Strathe dans cette disposition attelée. Le musher répond alors verbalement en donnant des commandes et des ordres pour s'arrêter.

Mais cette communication, lorsque les chiens sont attelés, ne se déroule pas toujours comme prévu. Hélène Genet en a fait l'expérience :

« When you have two dogs, a dog on each side of a tree, and you say: "Oh what do I do?". As I said, that is the theory, but on the trail anything can happen. I compensate my lack of knowledge by practicing and practicing. » (Hélène Genet, 2018)

---

<sup>17</sup> Le leader est le chien en tête de l'attelage qui donne l'impulsion au reste de l'attelage et suit les ordres du musher.

Je n'ai pas eu de contact avec des mushers totalement débutant-e-s, mais je pense que les premiers temps avec les chiens ne doivent pas être faciles. Cette pratique se développe avec l'expérience et la communication interspèce progresse de part et d'autre.

D'autre part, Fukuzawa (2005) et son groupe d'éthologues ont démontré que le chien est attentif à la personne qui communique les ordres et aux contextes dans lesquels ils ont été donnés. Dans une expérience qu'ils ont menée, les chercheurs ont enregistré des ordres et les ont transmis aux chiens plus tard, à travers un magnétophone. Les chiens n'ont pas su effectuer ce qui était demandé, alors que quand la personne est auprès d'eux pour leur transmettre l'ordre les chiens savent parfaitement réaliser les tâches exigées. Le chien dans la communication verbale avec un humain n'utiliserait alors pas uniquement son sens de l'ouïe mais également d'autres sens comme la vue ou encore le toucher. D'après moi, la réponse du chien ne dépend pas seulement du contexte comme le pense Fukuzawa et *al.* mais également de l'importance de sa relation avec son-sa musher. Le chien répond (pas forcément verbalement) à ce qui lui a été dit par la présence de l'humain. Je peux dire que si le-la musher dit « *gee* », « *haw* » quand les chiens sont dans le chenil, sans être attelés, ces commandes n'ont pas de sens pour les chiens qui ne les réalisent pas, alors que dans le contexte d'une course, les chiens comprennent bien ces termes et réagissent normalement de façon adéquate. J'ai pu vivre cela quand j'étais chez Nita Rea. Cette musher ne fait pas de course, mais des activités touristiques. Je me suis promenée avec deux chiens, ils étaient attachés par un harnais autour de ma taille (Figure 21). A un certain moment, le chemin tournait à gauche. J'ai voulu essayer maladroitement les commandes verbales et j'ai dit « *gee* », droite. Mais j'ai confondu les deux termes : « *gee* » et « *haw* » (gauche). Les chiens ne sachant pas comment réagir à ma fausse commande, car il n'y avait pas de chemin à droite, se sont tournés vers moi que j'interprète comme un problème pour les chiens. Comme je l'ai mentionné auparavant, les chiens ne sachant pas résoudre un problème par eux-mêmes, s'orientent vers l'humain (Hare 2004 cité par McCormack 2018 : 138). Dans ce cas, le contexte, le chemin d'un côté et les broussailles de l'autre, ne correspondait pas à la commande illogique pour les chiens. Les chiens n'ont pas compris ce que je leur demandais car cela ne correspondait pas à ce qu'ils voyaient. Cette communication est passée par le canal du verbal pour moi, qui ai essayé de leur donner un ordre et par le canal non-verbal mais visuel pour les chiens. La communication de leur part a fonctionné car j'ai compris ce qu'ils me transmettaient : de l'incompréhension.

Alors j'ai adapté mes ordres en montrant avec ma main le chemin à prendre, puisqu'ils me regardaient.



Figure 21 : promenade avec chiens attachés par un harnais autour de la taille (© Anne-Laure Perritaz 2018)

## 2.2. Synthèse

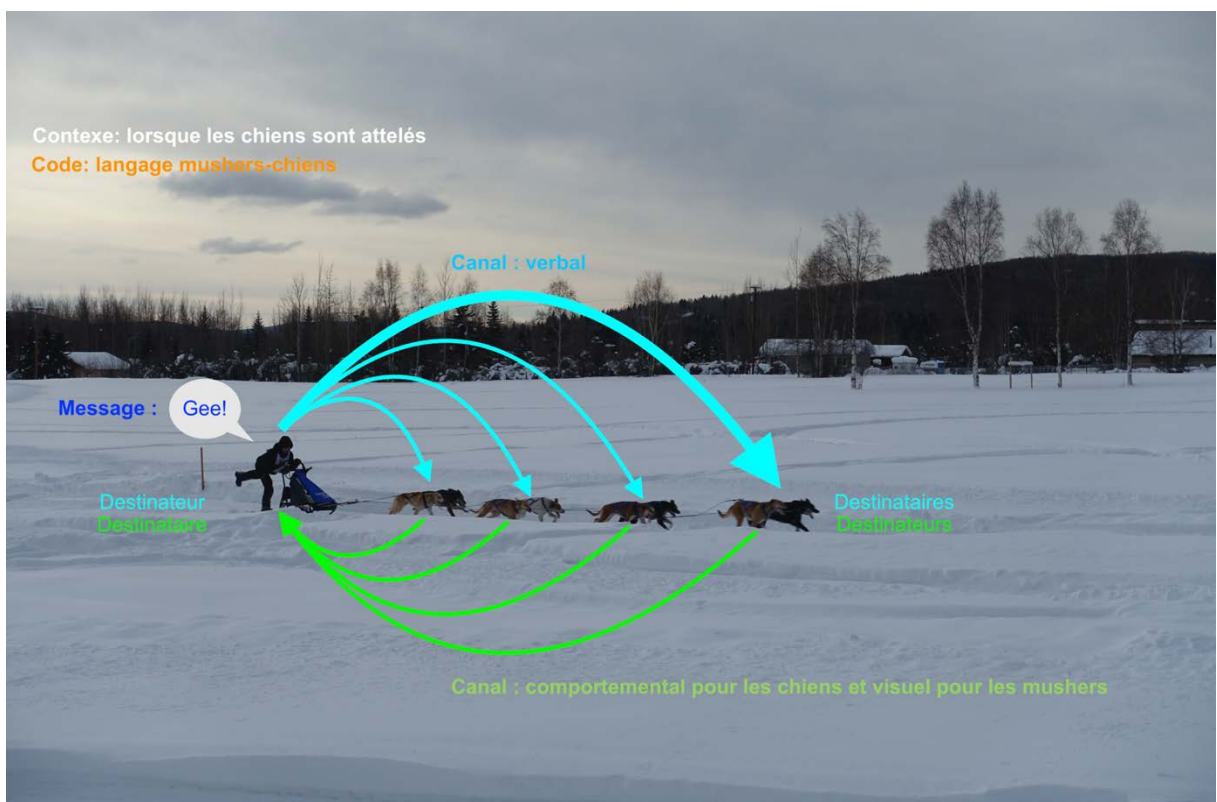


Figure 22 : schéma représentant la communication interespèce lorsque les chiens sont attelés (©photographie et schéma Anne-Laure Perritaz 2018-2020)

Le-la musher et le chien sont autant destinataire et destinataire, mais ils-elles n'exploitent pas le même canal. Le-la musher utilise le canal verbal en donnant les commandes (le message) par la voix, le chien réagit en conséquence. Le chien par son comportement, ses réactions face aux ordres ou face à d'autres informations (comme la soif, blessure, etc.) transmet des messages et le-la musher utilise la vue pour recevoir les renseignements. Le code est le langage mushers-chiens, qui est un encodeur commun, qui fait qu'ils se comprennent en principe les uns les autres. Le message émis par le-la musher s'adresse plus aux leaders, car ce sont eux qui donnent l'impulsion au reste de l'attelage et effectuent les commandes.

### 3. Communication dans le quotidien

Les humains communiquent verbalement avec leurs chiens également en dehors des courses, dans la vie de tous les jours. Au quotidien, les mushers donnent des ordres par exemple quand un chien saute sur les gens ou pour stopper un comportement inadéquat. Mais il y a aussi une autre sorte de communication verbale. Le sociologue et anthropologue Dominique Guillo affirme que dans la communication humain-chien, il y a deux modalités différentes. Premièrement, des phrases très courtes voire des mots, clairs et simples pour donner des ordres aux chiens. La personne induit une réaction de la part du chien suite aux paroles énoncées. Deuxièmement, une sorte de monologue qui est beaucoup plus poussé grammaticalement. Cette fois la personne n'espère pas de réponse évidente, ni d'agissement spécifique de la part de son interlocuteur à quatre pattes, même si le chien face à une interaction humaine ne reste jamais inactif. Il aura toujours des expressions, une réaction (2009 : 282-283). Je conçois alors que le deuxième fait référence à d'autres communications verbales que les mushers entretiennent avec leurs chiens dans la vie de tous les jours comme le montre cet exemple :

*« I talk to them all the time, all the time. One of things I do in the kennel is when I'm scooping and feeding and doing thing, I talk to them, you know. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

Dans ce deuxième moment, quand les mushers parlent à leurs chiens sans donner de commande et sans attendre de réponse de leur part, ils-elles utilisent une façon de parler spécifique pour parler à leurs chiens. Par exemple, la musher Nita Rea, dès son retour au chenil

après un moment d'absence, elle raconte sa journée ou ses activités à ses chiens en utilisant un ton spécial qu'elle n'utilise qu'avec eux. C'est un ton plus aigu, une syntaxe plus élémentaire, peu de mots, une bonne prononciation, l'utilisation du présent et des répétitions. Ce registre s'apparente à celui que les parents emploient pour parler aux petits enfants. Cette façon de parler au chien est nommée « doggerel »<sup>18</sup> par les psychologues Hirsch-Pasek et Treiman (Guillo 2009 : 230). Comme l'explique DeeDee Jonrowe pour créer une complicité avec leurs chiens, certain-e-s mushers parlent de cette façon :

*« “Good dogs, I’m so proud of you!” Or... when we are out and they are a little bit nervous: “It’s ok, it’s all right, we’re gonna be just fine.”. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

Cependant tous-toutes les mushers n'adhèrent pas à la communication verbale avec leurs chiens comme en témoigne cette citation de Gerald Sousa, musher qui a participé treize fois à l'Iditarod :

*« For me, the dogs like physical contact. And verbal is ok but physical is good. [...]. A dog is a dog. So, they respond by their body language. So, how we walk, they already know what we’re gonna be like. So, that hand... Where I put my hand on their body... I think about this subject that is beyond me. But I think there is a sense of true in the body language part... So close. Petting a dog is just an extension to that. Talking to a dog is like... the person tries to turn a dog into a human. And it’s never gonna be a human, it’s a dog. So, we have to go to the dog’s level. It’s better. » (Gerald Sousa, 2018)*

Cette phrase relève plusieurs éléments. Le premier est l'anthropomorphisme, déjà exposé auparavant. Tous-toutes les mushers ne communiquent pas de la même manière avec leurs chiens. Le second montre la présence d'une communication non-verbale entre les mushers et leurs chiens que j'aborde plus tard.

---

<sup>18</sup> En anglais, ce terme est utilisé en poésie pour définir les vers qui sont mal écrits.

Jusqu'à maintenant j'ai parlé de moyen de communication verbale de la composante humaine de l'attelage, mais bien évidemment, les chiens communiquent aussi verbalement. Dans le *dog mushing*, le chien ne reste pas muet. La communication n'est pas un monologue de la part des mushers mais belle et bien une discussion. Les chiens utilisent aussi un moyen de communication verbal avec les humains : les aboiements. D'après Pongrácz et son équipe d'éthologues, les chiens ont un répertoire relativement grand, allant de sons mélodieux aux dissonants en passant par beaucoup de registres en fonction du message à transmettre. Les humains, même ceux qui ne côtoient pas de chien, arrivent à distinguer les aboiements et ce qu'ils ont à transmettre selon les contextes dans lesquels ils sont émis (Pongrácz et *al.* 2005). J'ai pu expérimenter cela, quand je m'occupais des chiens dans le chenil de Nita Rea. Quand j'étais seule dans le chenil, Nita Rea m'a demandé d'intervenir si des tensions entre les chiens commençaient. Alors quand j'étais à l'intérieur de la maison, mais sans fenêtre donnant sur le chenil, je restais attentive aux aboiements des chiens et à leurs messages. Je me suis référée à mes habitudes que j'ai développées depuis mon enfance avec les chiens. Par ailleurs, j'ai dû développer une connaissance face à une meute de chiens (et non pas à un seul chien), par exemple les hurlements de meute (comme les meutes de loups), ce qui est impressionnant. Quand je ne reconnaissais pas une situation auditivement, je me rendais dans le chenil pour observer ce qu'il se passait entre les chiens. Une fois, je n'ai pas compris l'excitation et les aboiements des chiens et j'ai en parlé à Nita Rea. D'après elle, il s'agissait sûrement d'un animal sauvage, probablement un élan, qui se trouvait dans les parages. Heureusement je n'ai pas eu affaire à une bagarre. Je ne peux pas retranscrire les différents aboiements par écrit, cela serait incompréhensible de transcrire des sons. En outre, je peux dire qu'il est très facile à reconnaître les types d'aboiements par le ton (aigu, grave, etc.), la fréquence, le niveau, l'implication d'un seul chien ou de plusieurs, voire même le degré d'excitation. Comme nous pourrions aisément reconnaître si deux individus se querellent ou se murmurent des mots d'amour dans une langue qui nous est complètement inconnue. J'ai pu distinguer les sons émis par les chiens qui veulent jouer, les aboiements qui marquent la présence d'un autre animal dans les environs, les hurlements (surtout quand un chien commence et que les autres membres de la meute le suivent, on peut entendre en écho les autres meutes des chenils des alentours).

Les chiens ne communiquent pas qu'au travers des aboiements, ils passent également par le canal comportemental, c'est-à-dire par ce que le corps peut transmettre. Le corps est très communicant dans la relation chien-humain :

*« Knowing how to read your dogs... Because dogs communicate with you. [...] They have facial expressions as well. The way they put their mouth, the way they look at you of course. They have their whole body language. That's quite in your face. If you look at it, you can figure it out. But even their face has expressions. So, all these details. That is important because if you read your dogs, if you know what they want from you, then you can understand when they are starting to get sick, when they don't want to run and you force them to run... which sometimes needs to happen. » (Hélène Genet, 2018)*

La musher DeeDee Jonrowe partage également cette pensée :

*« [...] dogs are all about body language. That's how the communication is: in the body language. They are reading your body language and you can communicate quite a bit with just your hand or dropping a shoulder to invite them this way. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

Les propos de Gerald Sousa vont aussi dans ce sens :

*« How he reacts. I am looking at his body. There are different ways. There is an ear back and the tail is kind of down. And they are happy, if their tail comes up, their head comes up. They are looking back, there is something wrong. » (Gerald Sousa, 2018)*

Pour les mushers, cette part de communication, non-verbale, est essentielle pour comprendre leurs chiens, leurs besoins et leurs attentes. Ce moyen de communiquer permet de voir facilement, si on sait lire les signaux, si quelque chose ne va pas ou si un chien commence à être malade, par exemple. Le sens du toucher est aussi important. Quand un-e un musher traverse le chenil, il-elle laisse souvent courir sa main sur les différents chiens qui

peuvent ainsi émettre des messages. Il y a ainsi transfert d'informations. La position des oreilles et de la bouche des chiens, la façon de manger et de se déplacer, le regard, la posture, les mouvements de la queue sont des moyens pour les chiens de communiquer avec son-sa musher. Par exemple les oreilles droites, la tête sur le côté, une queue statique, un corps recroquevillé, un regard persistant peuvent transmettre une information alors que la queue qui bouge, la position du corps en avant, un regard par le bas émet un autre renseignement. Quand j'ai voulu faire l'exercice de décrire la position du chien en lien avec une information précise, je me suis rendu compte qu'il est à nouveau compliqué de présenter dans les détails les positions et ce qu'elles signifient. Il y a beaucoup d'éléments dans la position du corps qui peuvent, s'ils ne sont pas combinés à d'autres, donner des informations différentes. Nous connaissons tous, cette idée qui prétend qu'un chien qui bouge la queue est content, mais ce n'est pas toujours le cas. Un chien qui bouge la queue peut transmettre également de l'anxiété. Cela dépend de la vitesse du mouvement de la queue et d'autres parties du corps. Ces informations peuvent être très fugaces. Le chien peut adopter rapidement une autre posture qui peut transmettre d'autres messages. Ce que je peux dire, c'est que ces signaux sont assez compréhensibles pour une personne qui a un regard aiguisé sur les chiens et qui en a l'habitude. Dans le chenil de Nita Rea, il y avait une jeune chienne, Aurora, qui a mon arrivée avait peur de moi. Je l'ai remarqué tout de suite par son langage non-verbal qui comprenaient entre autres les oreilles en arrière, regard fuyant, le corps sur ses gardes. Face à son message j'adaptais mon comportement auprès de cette chienne afin de la mettre en confiance. Marcher lentement, me mettre à son niveau, présenter ma main avant de la caresser, lui laisser faire le premier pas vers moi. A la fin de mon séjour, elle n'avait plus peur de moi. Tous ces détails dans un contexte particulier sont très parlants pour une personne qui sait lire les informations transmises par ce canal.

Les humains de leur côté, transmettent aussi énormément par le corps, même de manière inconsciente : la posture, la vitesse de la marche, l'agitation, les mimiques. Le chien sait lui aussi décrypter le comportement de l'humain. D'après le zoologue Desmond Morris, les canidés ont développé cette capacité de compréhension des humains par leur présence à leur côté depuis longtemps : « les animaux domestiques élevés au fil des générations pour s'adapter à nos habitudes deviennent « bilingues » » (Morris 1990 cité par Lestel 2004 : 29).

Ainsi, par exemple, lors d'un entretien avec Cody Strathe : le musher s'assied sur la niche d'un chien, il tape sur ses jambes avec sa main à l'attention du propriétaire de la niche. Ce

dernier saute sur ses jambes et s’y installe et alors que le musher le caresse tout en parlant avec nous. Il y a donc une suite de communication entre le musher et ce chien précisément et de manière non verbale. Ce qui rejoint ce que Dominique Guillo dit (2009), dans la communication non-verbale avec les chiens, il y a une « ritualisation ontogénique » (Guillo 2009 : 290), « notion qui décrit le processus à travers lequel un ajustement social singulier, propre à deux individus, se met en place au cours de leurs interactions non verbales. Ces interactions créent des attentes mutuelles, dont le ballet dessine peu à peu les contours d’un rituel à travers lequel les actes des deux individus s’accordent par la suite en une série bien réglée de séquences ajustées les unes aux autres. » (Guillo 2009 : 290). Ainsi pour ce cas précis, Cody Strathe par son geste attend de son chien qu’il vienne le rejoindre sur la niche et le chien peut ainsi se faire caresser. Le musher arrive à communiquer avec nous en même temps qu’il communique avec son chien. Il utilise deux canaux différents pour passer des messages distincts pour les dialogues.

Cette communication interespèce a lieu en tout temps. La plupart de mes entretiens ont été réalisés près ou dans les chenils et la grande majorité ont été entrecoupés par un chien. Par exemple, un chien qui vient près du musher et met sa tête sous sa main. Le musher commence à le caresser tout en parlant verbalement avec nous. Le chien l’observe attentivement (moment capturé, Figure 23). Il y a à nouveau un double dialogue.



Figure 23 : photographie de Cody Strathe et son chien (© Allison Cruz, 2018)

Cependant, cette communication interespèce peut ne pas fonctionner. J'ai vu par exemple, la voisine (qui n'est pas musher) de Nita Rea qui promenait ses deux grands chiens. Je ne sais pas ce qui s'est passé juste avant notre arrivée, mais nous l'avons vue par terre sur le ventre, dans la boue et blessée au visage. Elle nous a expliqué qu'elle avait perdu la maîtrise de ses chiens, qu'elle était tombée et que ses chiens l'avaient tirée sur plusieurs mètres. Elle n'avait pas pu les arrêter et se remettre seule sur ses pieds.

### 3.1. Observations

Comme nous l'avons vu, la communication interespèce se fonde également sur des dimensions non-verbales. Si un destinataire émet un message non-verbale et le destinataire ne l'observe pas, la communication n'a pas lieu d'être. La communication interespèce demande, alors, pour son bon fonctionnement de l'observation. Chaque partie observe l'autre et est attentive à l'autre et à ce que chacun transmet visuellement. Le musher observe le chien, son comportement, ses réactions, ses changements d'habitude pour voir ce qu'il a à lui dire, comme le dit bien DeeDee Jonrowe:

*« [...] I can read them. And I can see if they are nervous or whatever. I can bring them around. Because dog's body language is my life. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

La musher ajoute :

*« I'm watching for things. I'm watching for body language. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

Les mushers en apprenant à observer, à connaître leurs chiens avec leurs spécificités arrivent à comprendre ce qu'il se passe et ce que les chiens veulent leur dire. Un-e musher doit être attentif-ve à toutes les petites variations dans le comportement, les agissements et les attitudes du chien pour prévenir ses besoins. Néanmoins, tous-toutes les mushers ne savent pas capter tous les signaux, comprendre leurs chiens, comme le montre la citation de cette musher qui ne se considère pas comme professionnelle :

*« I'm very busy all the time, or I make myself very busy all the time. And I am not a good observer. So, it takes me extra effort to sit down and look at the dogs and what they are telling me. » (Hélène Genet, 2018)*

Cette musher sait qu'elle ne voit pas tous les messages des chiens, qu'elle laisse passer des informations, qu'elle ne maîtrise pas cette communication non-verbale, mais qu'elle fait de son mieux pour combler ses lacunes en faisant des efforts. Cela montre aussi que la communication interspèce n'est pas acquise, mais qu'elle demande toujours un apprentissage, de l'exercice. C'est donc une communication dynamique. Je pense également que cette communication s'ajuste, comme dans une communication humaine, en fonction de l'être spécifique à qui l'on s'adresse. Ainsi, le-la musher s'adapte par rapport au destinataire et au lien qui est entretenu entre les deux parties. Chaque chien a son comportement et son caractère spécifique. Nita Rea utilise des « trucs » spécifiques et différents avec chaque chien. Quand elle rentre, elle dit bonjour à tous ses chiens, mais de manière différente. Ainsi, un chien mettra ses deux pattes avant sur les épaules de la musher et elle lui parle verbalement, alors qu'à un autre chien plus timide, elle donnera juste des caresses en disant « hello ».

Un animal qui agit d'une façon et pas d'une autre, comme un chien qui ne veut pas se faire caresser ou qui ne bouge pas la queue quand un-e musher lui parle, ne veut pas dire qu'il a un problème. Tous les chiens n'aiment pas se faire caresser et tous les chiens ne bougent pas la queue quand on leur adresse la parole. Le-la musher doit alors s'ajuster à chaque chien et éviter toute généralité pour arriver à les comprendre individuellement. Par exemple, Lily une chienne de Nita Rea est très peureuse et n'aime pas trop le contact, alors si elle va se cacher et baisse ses oreilles quand je lui parle, cela ne veut pas dire qu'elle est blessée, mais c'est sa manière de faire habituelle.

La communication interspécifique non-verbale n'est pas unidirectionnelle. Le musher transmet également des informations et des messages aux chiens à travers son comportement, ses agissements. Le-la musher est destinataire et destinateur, comme le chien. Ce qui correspond aux propos de la chercheuse en psychologie animale Alexandra Horowitz : « Ils [les chiens] nous observent comme aucun autre animal ne le fait [...]. Les chiens sont des anthropologues parmi les hommes. Ils observent notre comportement, nous observent comme les ethnologues l'apprennent à l'université. » (Horowitz 2009 : 157-158). Ce qui amène les chiens à nous connaître et à nous décrypter, à nous comprendre par nos

agissements et nos comportements. J'ai été étonnée de voir que, dans le chenil de Nita Rea, dès que j'ouvrais un œil à mon réveil, sans bouger (en tout cas sans me rendre compte que je bougeais), les chiens venaient près de moi. Ils m'ont probablement observée avec attention et savaient que j'étais réveillée.

### 3.2. Socialisation des chiots

Dès le plus jeune âge des chiens, dès leurs premières semaines, les mushers les socialisent en les mettant en contact avec les humains. Leur première semaine de vie est privée, entre la mère et les petits chiots, ce n'est que dès la deuxième semaine que la socialisation commence. Ce contact habitue les chiots aux humains mais leur permet aussi de développer leur langage interspécifique. Les mushers ayant des enfants, les laissent jouer avec les petits chiens. Les mushers et les membres de la famille les touchent régulièrement, tous les jours. Quand nous avons réalisé des tours touristiques dans différents chenils, les mushers et les « *handlers* » donnaient la possibilité aux participants de prendre les chiots dans les bras.



Figure 24 : chiot de 9 jours dans les bras d'Anne-Laure Perritaz, chenil de Seavey à Seward, lors d'une activité touristique (© Allison Cruz, 2018)

D'après moi, cette pratique n'a pas pour seul but de faire une jolie photographie (Figure 24) et un souvenir attendrissant de la visite du chenil, mais pour habituer les chiots à la présence humaine et à sa diversité. Comme le *dog mushing* est une activité en lien avec un public (spectateurs durant les courses, activités touristiques), les chiens sont souvent confrontés à la présence de nombreux-ses inconnu-e-s. Ils doivent alors être habitués à différentes personnes, à leur présence et ils doivent savoir comment se comporter face à ceux

qui n'ont pas forcément l'habitude des chiens. De plus, par leur grandeur, leur hauteur sur pattes, leur excitation lors des activités en attelage, par leur ressemblance avec le loup, ils peuvent faire peur et impressionner les gens. Il est donc nécessaire que les mushers apprennent la socialité à leurs chiens et créent ainsi une habitude avec des inconnu-e-s afin d'éviter les morsures ou les coups de pattes.

Cette présence humaine auprès des chiots et le fait d'être touchés régulièrement les habituent à côtoyer des humains. Ainsi, quand ils seront en âge d'être attelés, les chiens auront l'habitude d'être touchés et cela permettra au-à la musher de leur mettre un harnais ou des chaussettes plus facilement et sans se faire mordre ou griffer.

*« [...] another thing you do is touch their feet a lot when they are little puppies. And then, when you need to handle their feet, when they are older, they would let you. Just look at their feet all the time. He would just let me do it whenever I want. 'Cause I touched his feet when he was a puppy. So that's important. » (Jameson Kapec, 2018)*

Comme je l'ai dit auparavant, le chien est un fin observateur et il apprend à décrypter, à comprendre les humains. Alors selon moi, cette attitude est apprise par les chiots dès leur plus jeune âge. La socialisation du chiot, a alors aussi un impact sur la communication interspécifique. Les propos de Guillo, rejoint ma réflexion : « si un chien adulte n'a pas eu de contact avec des humains quand il était petit, il n'a pas de connexion spéciale avec eux et ne « développe guère avec lui de conduite ou d'activité mentale relevant de ce registre. » (2009 : 198).

### 3.3. Synthèse

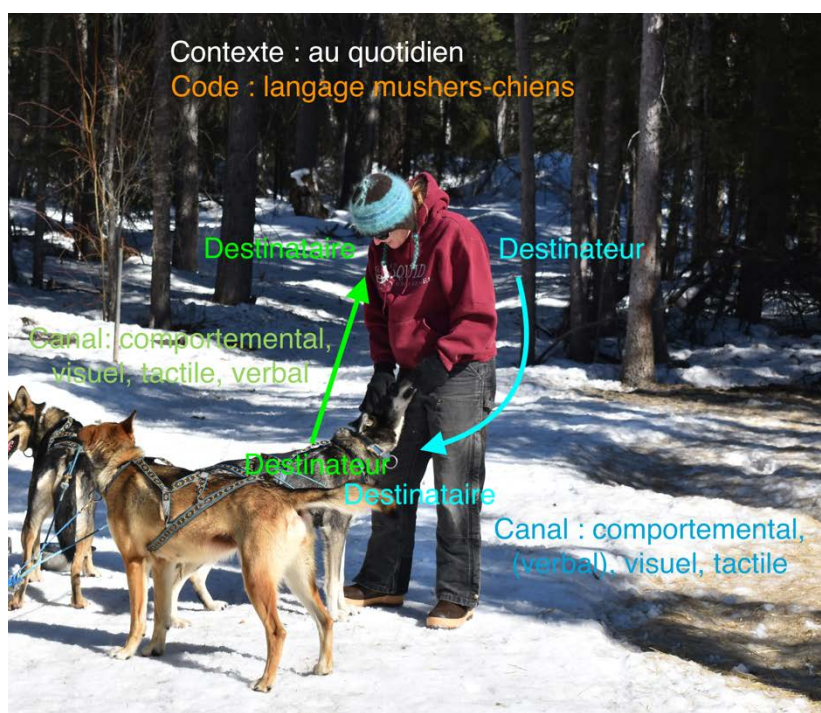


Figure 25 : schéma représentant la communication interspèce au quotidien avec Paige Drobny (© photographie et schéma Anne-Laure Perritaz 2018-2020)

À nouveau, le-la musher et le chien sont autant destinataire et destinateur. Cette fois-ci, ils se servent de mêmes canaux : comportemental, visuel, tactile et éventuellement verbal selon les mushers. Les messages transmis sont également différents. Le couple musher-chien partage toutes sortes d'informations au quotidien. Le code suit le langage mushers-chiens.

#### 4. Communication intraespèce

Les chiens sont des êtres hybrides, ils vivent avec les humains, mais sont aussi soumis aux règles des autres chiens. Ils ont leur propre langage qu'ils utilisent entre eux. Ce n'est pas le même que celui employé avec les humains. Les mushers doivent aussi être capables de saisir ce qui se dit entre leurs animaux afin de comprendre les signes de la vie en groupe des chiens. Comme ces chiens vivent en meute, ils sont assujettis à la hiérarchie au sein de cette dernière. De plus, comme je l'ai mentionné auparavant, chaque chien à son propre caractère et comme les humains, tous les chiens ne s'entendent pas. Le-la musher doit tenir compte de cela pour éviter les disputes. Il-elle doit alors s'immiscer dans leur communication pour en comprendre certains de leurs messages. Il-elle ne cherche et ne peut pas comprendre tout ce qui se dit, mais il-elle lui est utile de comprendre certaines dynamiques au sein du groupe de chiens. J'ai

découvert dans la littérature éthologique qu'il existe d'autres moyens de communication chez les chiens comme la communication par les odeurs et la communication chimique (hormones comme les phéromones) (Poncin et *al.* 2002). Je les mentionne mais je ne vais pas les développer car ce n'est pas quelque chose que j'ai pu observer par moi-même et cela dépasse le cadre anthropologique et mon domaine de compétence.

#### 4.1. Hiérarchie dans la meute

Le chien est soumis à des règles propres à la vie en groupe, différentes bien évidemment de celles des sociétés humaines. Le chien le plus haut dans la hiérarchie est respecté par les autres chiens qui lui sont soumis. Il est alors important pour les mushers de décoder qui est le chef afin d'éviter de mettre les chiens en conflit par sa faute. L'article de Joëlle Hofmans, vétérinaire comportementaliste, rejoint ma pensée. Elle étudie la hiérarchie chez les chiens, qui ont un système bien à eux, qui ne correspond aucunement au nôtre. Contrairement au monde humain, le chien dominant n'est pas forcément le mâle le plus âgé de la meute ou encore le premier arrivé. La place du chien dans cette hiérarchie se fait par la communication intraespèce. Les chiens entre eux comprennent et savent se comporter en conséquence pour ne pas déranger la hiérarchisation. Si un humain ne fait pas attention à cette hiérarchie, ne la voit pas ou ne la comprend pas, il pourrait amener de grandes tensions entre les chiens. Par exemple, le fait d'initier une activité avec un chien qui n'est pas le dominant, peut créer de gros mécontentements de la part du dominant jusqu'au point de créer des conflits. D'après la chercheuse, il faudrait toujours par exemple initier une activité avec le dominant (Hofmans 2014). D'après moi, les conducteurs de chiens doivent alors savoir lire les signes qui indiquent la place du chien dans la meute pour ne pas créer des conflits. Par exemple, Hélène Genet fait attention à la hiérarchie dans la meute lorsqu'elle nourrit ses chiens. Elle commence par donner l'écuelle au membre supérieur, puis en continuant dans l'ordre décroissant. Chez Nita Rea, tous les chiens étaient attachés lors de la distribution des repas<sup>19</sup>, sauf les chiens hauts dans la hiérarchie. Il y a des signes qui permettent de comprendre qui est le chien le plus haut par la manière de communiquer des chiens :

---

<sup>19</sup> C'est un moment critique où il y a beaucoup d'excitation et les différents chiens peuvent être agressifs les uns envers les autres pour protéger leur nourriture. C'est pourquoi tous les chiens sont attachés à ce moment-là. Les chiens les plus hauts dans la hiérarchie (selon la musher) savent que les autres chiens ne vont pas oser s'attaquer à leur repas et en général ils mangent plus lentement.

« *When you see an alpha male dog in the kennel, he never runs around, he never jumps around, he is just very mellow and very quiet.* » (Hélène Genet, 2018)

#### 4.2. Position du chien dans l'attelage

Les chiens sont attelés au traîneau deux par deux, côte à côte. Chaque position (Figure 26) dans l'attelage a sa spécificité et sa fonction. Cette position est indépendante de sa place dans la hiérarchie de la meute. Elle est importante pour une bonne cohésion de l'attelage et un bon déplacement.

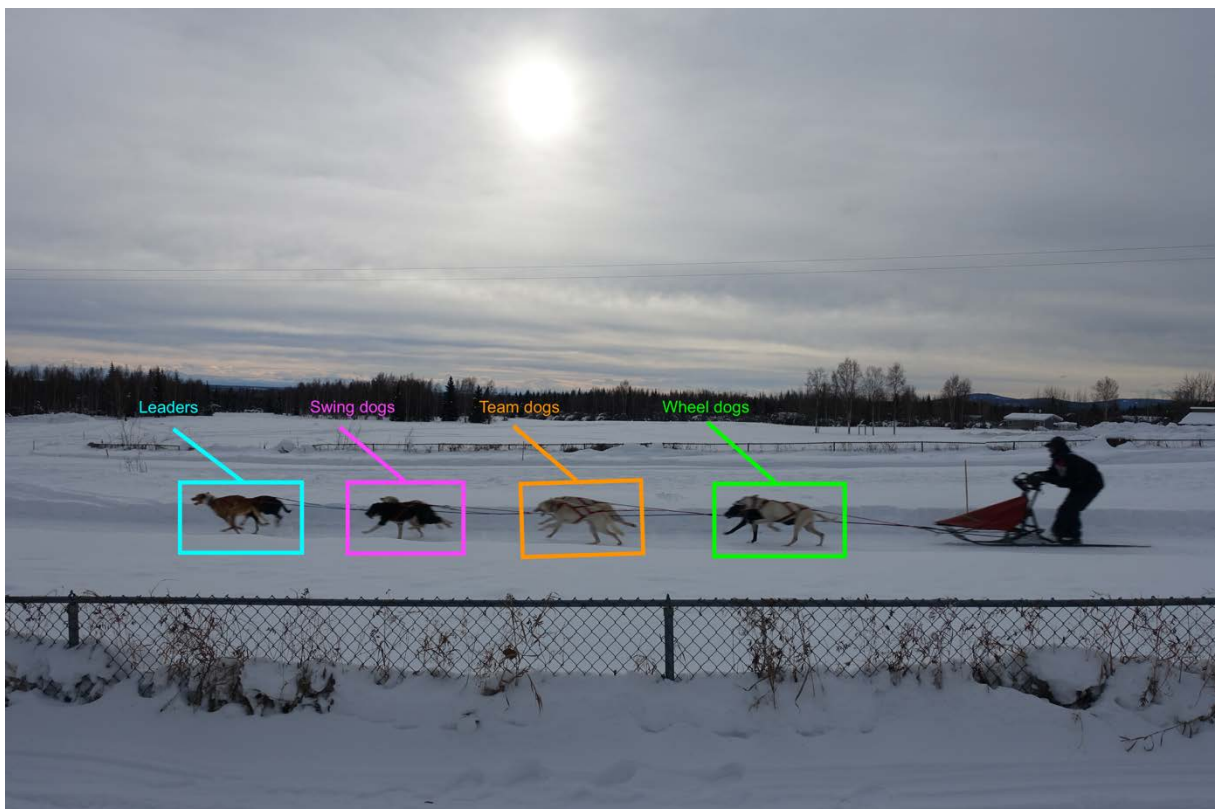


Figure 26 : position des chiens dans un attelage (© photographie et schéma Anne-Laure Perritaz 2018)

Les chiens de devant sont les leaders, ce sont eux qui vont donner l'impulsion au reste de l'attelage et effectuer les commandes du-de la musher qui est derrière, sur le traîneau. Les leaders sont les chiens en qui les mushers ont le plus confiance et qui entretiennent une relation plus spécifique avec eux. Comme le dit Thierry Wendling, anthropologue, : « [...] guidé(e) par son instinct ou son intelligence, il (ou elle) [le chien leader] sait refuser de s'engager sur une couche de glace qui menace de rompre et d'entraîner le reste de l'équipage dans des eaux gelées dont on sort difficilement vivant. Un musher est souvent intarissable sur

la confiance qui s'installe entre lui et son (ou ses) leader(s). » (Wendling 2017 : 134). La confiance entre le leader et les mushers est très importante. Comme ce chien guide et effectue ce qui est demandé, il faut que la connexion entre les deux soit forte. Le leader fait un pont entre le musher et les autres membres canins de l'attelage. D'ailleurs, lorsque je demandais aux mushers s'ils-elles avaient un chien préféré, ils donnaient la plupart du temps le nom d'un leader. Ces chiens doivent savoir se concentrer sur ce qu'ils doivent faire en entraînant les autres chiens avec eux. Ils ne doivent pas se laisser distraire par l'environnement. Ainsi un leader doit être un chien qui aime être devant et qui n'a pas peur de mener toute une équipe, il ne doit pas être un suiveur et se retourner tout le temps. Lorsqu'il est attelé, il ne doit pas se laisser distraire par la faune sauvage<sup>20</sup> qui l'entoure et partir à la chasse, comme le montre cette citation :

« [...] *you need leaders that would get you through blizzard, through open water, through ice floe and overflow and all these things, and run past wildlife.* » (Jameson Kapec, 2018)

Les *swing dogs* sont les chiens qui sont derrière les leaders. Ils suivent les leaders et les aident à bien effectuer les virages. Les chiens à l'arrière sont les *wheel dogs*. Comme ils sont le plus près du traîneau, ils tirent plus de charge que les autres chiens attelés. Le poids tire sur leur dos et leur hanche, ce sont donc les chiens les plus puissants, les plus costauds et les plus grands. Dans les grands attelages, tous les autres chiens, entre les *swing dogs* et les *wheel dogs* sont appelé les *team dogs*. Ils donnent la force et la vitesse. Il peut y avoir plusieurs paires de *team dogs*. Les chiens ont une certaine affinité avec des positions spécifiques. Pour avoir un attelage optimal et plus performant, les mushers doivent comprendre la position de prédilection d'un chien dans l'attelage. Les différentes positions d'un chien dans l'attelage sont également comprises en observant la communication entre les chiens, ce qu'ils laissent percevoir de leur caractère et de leur volonté. A force d'observations, de tests, d'entraînements, les mushers savent quels chiens sont les plus aptes aux différentes positions dans l'attelage, comme l'illustre cette citation :

---

<sup>20</sup> Les chiens de traîneau ont aussi un instinct de chasseur.

*« I let them run. So typically the dogs who pull harder or are more focus, I move those dogs up to the front. And then the faster dogs move up to the front and the dogs... heavier or bigger and little bit slower, they turn in the back... And also, the young dogs, they are looking at other things beside just going on the trail. » (Gerald Sousa, 2018)*

En général, bien qu'une formation spécifique soit préférée, les mushers, font malgré tout une rotation entre les différentes positions, premièrement pour soulager les *wheel dogs* de leur tâche qui demande plus de force ; deuxièmement pour donner la chance à tous les chiens de devenir un leader ; et troisièmement, l'environnement en Alaska, qui peut être dangereux, influence aussi les mushers dans leur choix de rotation, comme le montre cette citation :

*« But they [dogs] need to learn. If you are out there in the North Slope or something and you have a problem with a wheel dog who doesn't eat all the food or gets sick or so on. Or even worse, the lead dog who gets sick, you need someone to replace him. So, that is why it is good for everybody to know roughly what is the deal for every position in the team. » (Hélène Genet, 2018)*

Les mushers se préparent aussi à entraîner tous les chiens aux différentes positions afin qu'un remplacement d'un chien soit possible au cas où il y aurait un problème qui surgirait sur les pistes ou avec un chien afin de sauver toute l'équipe. Ces conditions inhospitalières alaskiennes demandent des prévisions et préparations face à l'imprévisible. Si un attelage est perdu, incapable de se déplacer, dans un endroit sans réseau, par des températures négatives et entouré d'animaux sauvages, cela peut être dangereux voire fatal. Dans cet environnement, la relation interespèce au sein d'un attelage doit être encore plus forte pour permettre la survie face à la dangerosité et aux risques environnants.

Par exemple, quand j'étais chez Nita Rea, nous avons ramené cinq chiens à un musher qui s'était fait opérer quelque temps auparavant. Nita Rea les a gardés le temps de son rétablissement. Ce musher habitait dans une *dry cabin*<sup>21</sup> en dehors des routes. Il fallait donc

---

<sup>21</sup> Comme son nom l'indique, c'est une cabane qui n'a pas d'eau courante. L'eau est prise dans des réservoirs d'eau de source ou alors acheminée par camion-citerne. Les toilettes sèche sont dans un cabanon à l'extérieur.

marcher plus d'un kilomètre pour atteindre sa maison. Les conditions de neige n'étaient pas bonnes, c'était la période où la neige était mouillée et en train de fondre. Pour accompagner les cinq chiens Nita Rea a décidé d'atteler un traîneau pour aller jusqu'à la maison du musher. Elle a décidé de prendre en plus un de ses chiens, comme leader pour mener toute l'équipe à bon port. Elle n'a pas voulu prendre les chiens à ramener comme leaders, car comme les conditions n'étaient pas optimales, elle voulait avoir un chien en qui elle avait confiance pour mener l'attelage.

#### 4.3. Relation entre les chiens

Ces canidés vivent en meute et comme dans beaucoup de groupes, même humains, tous les membres ne s'entendent pas forcément bien entre eux. Les mushers doivent faire alors attention aux relations entre leurs chiens pour éviter des conflits en ne les mettant pas ensemble soit dans l'attelage soit dans le chenil. Comme le montre cette explication d'une musher :

*« [...] also, knowing their relationships among one another is also important to figure out. Some dogs, they don't like each other. Same as people and you have to know that. And if you don't know that or if you want to say: "Oh! It's a happy world and everybody goes along", which is my thing, they're gonna overcome that. And then you let them loose and you have a fight and it's your fault. So, you have to be careful of who goes with who. » (Hélène Genet)*

La communication entre les chiens est aussi un élément à comprendre afin de garder un environnement serein dans le chenil et dans l'attelage. Ce qui rejoint ce que Pierre Parlebas, sociologue français, qui fait une distinction entre la psychomotricité d'un individu qui marche seul et la sociométrie, la manière de se mouvoir et de se comporter régie par la dynamique du groupe et les liens d'affectivité entre les individus (1992). C'est également le cas, selon moi, dans un attelage. Les mushers doivent alors non seulement appréhender le chien en tant qu'individu mais aussi en tant que membre de la meute et de l'attelage et faire cas de leur entente entre eux.

Un autre challenge essentiel est l'intégration d'un nouveau membre au sein de la meute. Il peut s'agir de chiots ou de nouveaux venus déjà adultes. D'après Jameson Kapec, qui propose

des activités touristiques, l'intégration d'un chiot est plus facile parce qu'il est normalement soumis à tous les chiens de la meute. Cela se voit par exemple quand il met sa tête sous la tête d'un autre chien. Ce signe, d'après le musher est le signe de la soumission et les chiots font cela à tous les chiens. Cela expliquerait pourquoi les bébés chiens sont généralement acceptés par les différents membres de la meute. C'est plus compliqué pour les chiens déjà adultes, cela peut mener à des bagarres et des conflits au sein de la meute.

#### 5. Le temps partagé

Comme nous l'avons compris, le temps que les mushers passent avec les chiens est conséquent. Ce n'est pas un simple loisir, mais une activité exigeante en équipe qui nécessite des ajustements dans la vie de tous les jours. Une certaine cohésion est nécessaire, elle se crée au quotidien. Les mushers côtoient les chiens tous les jours, même si ce n'est pas un jour d'entraînement, de course ou de travail. Hélène Genet l'expliquent par ses propos :

*« I think there are two days or three days in the week where I'm going to do twelve hours at the University. So, those days I'm going to spend minimum one hour and half with the dogs, not less because I don't want less. That's going to be the days where I'm going to spend just one hour and half and Benoît [her partner] fills the rest. [...] And then there is two days of the five days week that I work inside, here. So, it's going to be three, four to five hours with the dogs. And then, the weekend is five and beyond. » (Hélène Genet, 2018)*

Les paroles de Lina Streeper vont également dans ce sens :

Lina Streeper: *«To know them is also important. It is important to know them to look after them, make them feel good. »*

A.-L. P.: *«How do you do that? »*

L. S.: *« Love, care and lots, lots of time. All the time you have. » (Lina Streeper, 2018)*

Cette activité est exigeante pour les mushers et elle impose aussi un certain rythme et style de vie. Jameson Kapec l'exemplifie :

*« This is definitely a choice I have a dog team. It's definitely a lifestyle. It can be work. Can't just go out and visiting your mom for three weeks. »* (Jameson Kapec, 2018)

Le temps partagé renforce les liens et la compréhension réciproque de chacun. Gerald Sousa et DeeDee Jonrowe, musher coureuse de longue distance en témoignent :

*« Because when you run with a dog three-four thousand miles a year and then you put him into a race of thousand miles, that is a basic year with a dog. You know that dog inside now. »* (Gerald Sousa, 2018)

*« When you are racing with them, training and sleeping... And you know I train these dogs as a group. Start in August-September and then I train you know all the way to April. You spend so many days with them, away from the kennel [...]. That's, I mean... that's how the bond is grown. »* (DeeDee Jonrowe, 2018)

J'ai pu remarquer cela chez Nita Rea. Une journée type dans son chenil est dictée par les chiens. C'était au début du printemps, période où la neige fond et moment où la chaleur augmente considérablement. Pour cette musher qui ne fait pas de course, le printemps et l'été sont synonyme de repos pour les chiens parce qu'il n'y a plus de neige et qu'il fait trop chaud. Les journées sont donc sans entraînement spécifique. J'ai pu vivre cette période et je la décris ici. Dès que j'ouvre les yeux le matin, quelques chiens<sup>22</sup> arrivent vers moi. Je me lève et je donne directement à manger à certains chiens<sup>23</sup>, puis je remplis les écuelles d'eau pour tous. Par la suite, j'accompagne la musher pour un tour « d'inspection » des chiens pour voir s'ils vont bien. Puis, je nettoie les différents parcs et cages. Après cela, j'amène les chiens

---

<sup>22</sup> Certains chiens (onze sur vingt-neuf dans ce chenil) peuvent entrer dans la maison et sortir dans le chenil à leur guise, les autres sont attachés près de leur niche ou vivent dans des cages.

<sup>23</sup> Les plus maigres, les autres reçoivent seulement une fois par jour de la nourriture.

attachés (par deux ou trois)<sup>24</sup> dans un grand parc où ils peuvent courir, jouer les uns avec les autres. Je prépare aussi les croquettes mouillées, décongèle les rations de viande pour le repas du soir des chiens. Une fois que ces tâches sont accomplies, je prends mon petit-déjeuner. Le soir, il faut donner à manger à tous les chiens (vingt-neuf au total), ils ont un régime spécifique : croquettes sèches, croquettes mouillées, viande ; en rations différentes. Ces repas sont définis par la musher en fonction de ce que les chiens aiment et des calories qu'ils doivent prendre<sup>25</sup>. Le moment de nourrissage est critique ; les chiens s'excitent et c'est aussi un moment où ils peuvent se battre. C'est pourquoi tous les chiens (même ceux qui circulent librement) sont attachés. C'est l'heure de la préparation des écuelles, puis de la distribution. Par la suite, il faut donner de l'eau, ramasser les écuelles vides et nettoyer à nouveau les différents parcs.

Entre le matin et le soir, il n'y a pas d'activités précises. Chaque jour est différent : récupérer des chiens prêtés à un autre musher qui effectuait une chasse de huit jours, rendre des chiens à un musher qui s'était fait opérer et qui ne pouvait pas pleinement s'occuper d'eux lors de sa convalescence, désinfecter et nettoyer les écuelles, se promener à pied avec un ou deux chiens<sup>26</sup>. Lors d'un moment plus tranquille, lorsque je regarde un film (de chiens de traîneau), les chiens viennent se frotter et dormir près de moi ou quémander des caresses. La maison de cette musher est une *dry cabin*, et même pour aller aux toilettes, il faut traverser le chenil. Il y a donc, même sur ce chemin, des interactions, une caresse à un chien, une observation de celui-ci, etc. De plus, tout au long de la journée, il faut rester attentif aux aboiements et à l'agitation des chiens pour prévenir et savoir si quelque chose se trame. Ainsi les interactions ont lieu en continue, au quotidien, spontanément sans le vouloir, comme par exemple regarder un film, entourée par les chiens. D'autres interactions sont voulues et recherchées comme le tour d'« inspection ». Même la nuit est influencée par les chiens car leurs hurlements me réveillent plusieurs fois.

Pour moi, ce sport, contrairement au tennis par exemple, se construit au quotidien et dépend fortement de la relation qui se crée entre les différents membres de l'attelage. Le tennisman peut déballer une nouvelle raquette avant un match sans créer un lien de confiance

---

<sup>24</sup> En suivant les indications de la musher qui sait quels chiens s'entendent bien entre eux, pour sélectionner les couples ou trios.

<sup>25</sup> Ce qui demande une grande mémorisation.

<sup>26</sup> Pour que les chiens gardent la forme sans trop leur demander d'effort parce qu'il fait trop chaud.

avec elle et une fois la partie terminée, il peut l'oublier dans son sac. Si elle est cassée, il peut la jeter ou alors s'il n'est pas content, il peut la lancer par terre. Le *dog mushing* nécessite la création d'une relation forte qui lie un-e musher à ses chiens et cela demande du temps pour la créer. Ce n'est pas seulement les compétences des chiens et des mushers qui créent une bonne équipe, mais la relation qui les unit et qui se base notamment sur la compréhension mutuelle tout au long de leur vie.

La relation qui se crée nécessite du temps chaque jour et cela sur plusieurs années. La vie d'un chien dure plusieurs années, alors s'engager en tant que musher, ne peut être une lubie passagère. Ce sport demande de l'engagement au niveau du temps, de l'apprentissage, de l'affectif et des finances. On ne peut pas non plus s'improviser musher. La plupart des mushers m'ont confié qu'ils/elles ont toujours vécu auprès de chiens et ce depuis leur enfance ou leur jeunesse, même si ce n'était pas avec des chiens de traîneau, comme en témoigne DeeDee Jonrowe.

*« Many years of interpreting dogs' behavior, in many different breeds and many different situations. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

Alors selon elle, le fait de communiquer avec une race spécifique permet facilement de communiquer plus facilement avec d'autres races.

## VI. Cynotechnique

La cynotechnique est définie par ce qui se rapporte « à l'usage des chiens » (Universalis.edu 2020b). Je n'aime pas le terme « usage » employé dans cette définition, car cela sous-entend l'animal-machine. Dans ce chapitre je m'intéresse donc à la cynotechnique, que je conçois dans le contexte du *dog mushing* comme le travail effectué par les chiens auprès de leurs mushers. Dans cette pratique, je ne pense pas que le chien soit un engin. Pour que le travail se passe au mieux, il est indispensable d'avoir une bonne communication interspèce comme vu dans le chapitre précédent. J'emploie le terme travail car je considère le fait de tirer un traîneau comme un travail, au même titre que les chiens de trait tirant leur charrette. Jocelyne Porcher définit le travail animal comme : « l'effort que doit faire l'animal [...] pour atteindre les objectifs qui lui sont fixés et ce, au-delà des procédures techniques (dressage, etc.). L'investissement des animaux va donc beaucoup plus loin que le seul fait de collaborer. » (Porcher 2018 : 63). Le *dog mushing* s'inscrit bien dans cette définition. D'ailleurs, les mots : pause ; vacances ; retraite ; concentration ; entraînement issus des entretiens réalisés auprès de mushers proviennent du champ lexical du monde du travail. Je conçois alors que les mushers et leurs chiens s'inscrivent bien dans une relation de travail.

Dans le contexte du *dog mushing*, les chiens sont soit attachés, soit dans l'enclos du chenil, ils ne sont alors pas totalement libres de leurs mouvements, ils ne peuvent pas partir de leur plein gré. Alors la question de l'agentivité des chiens et de leur envie de rester auprès des mushers n'est, selon moi, pas traitable. C'est pourquoi je traite de l'agentivité spécifiquement dans la relation de travail du chien : les chiens pourraient ne pas effectuer ce qui leur est demandé, ne pas s'invertir dans une course par exemple. D'après mes analyses, les mushers sont très attentif-ve-s à ce que leurs chiens transmettent et à ce qu'ils-elles perçoivent comme l'envie, la capacité d'action des chiens, en d'autres termes leur agentivité. À travers ce chapitre, je vais exposer les interactions des mushers avec l'agentivité de leurs chiens dans la relation de travail qui se base sur la communication interspécifique.

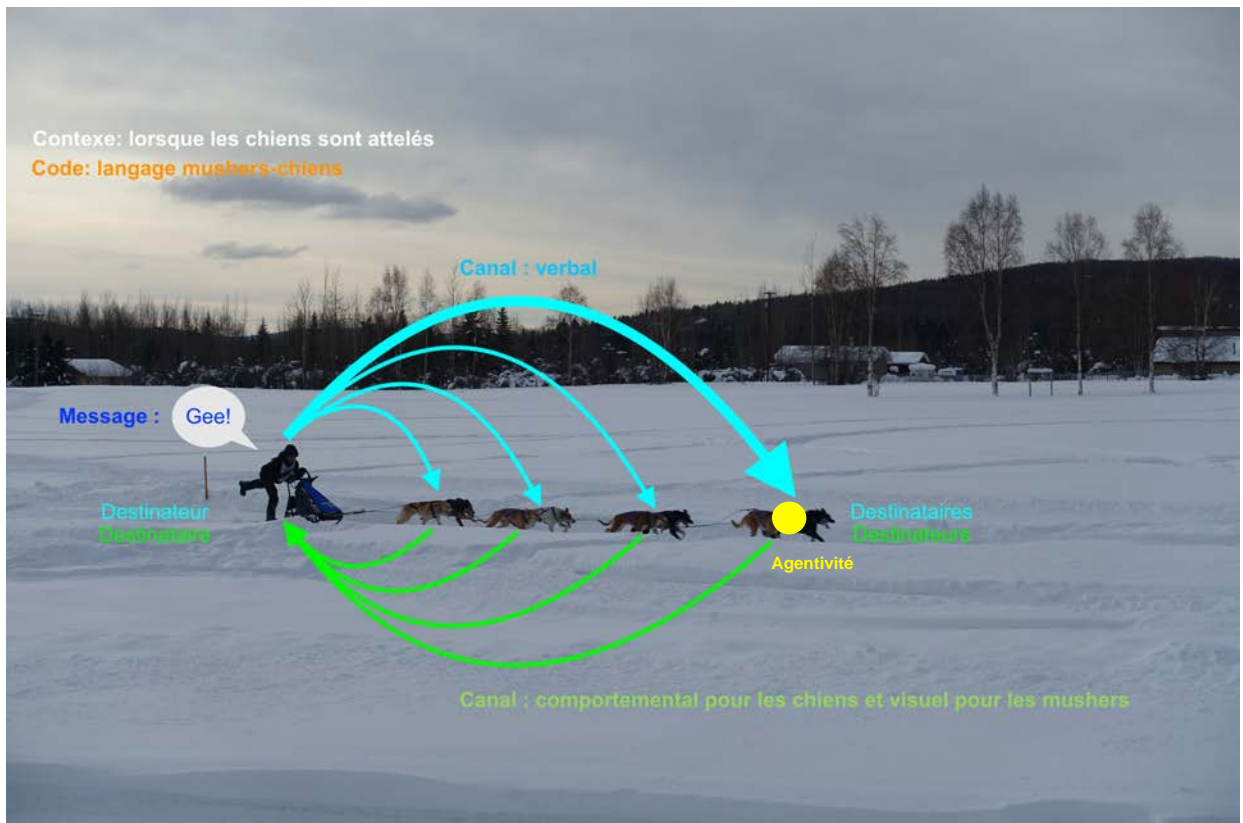


Figure 27 : schéma représentant une des places de l'agentivité (jaune) dans le dog mushing

(© photographie et schéma Anne-Laure Perritaz, 2018-2020)

Dans ce schéma (Figure 27), je place l'agentivité du chien (en jaune). Le chien reçoit les informations transmises par le-la musher, l'agentivité est sa réaction face au message reçu (bleu). La réponse (en vert) qu'il donne reflète sa réaction et atteint le-la musher si il-elle est attentif-ve. Nous pouvons voir clairement, dans ce schéma, le lien entre la communication interspèce et l'agentivité du chien. Si le-la musher s'ajuste et laisse de la place aux actions de ses chiens, c'est qu'il-elle fait preuve d'égard envers l'agentivité de ses chiens.

#### 1. Contrat de travail

Je me suis demandé de quelle manière la relation entre les mushers et leurs chiens amenait à un travail commun : courir, tirer, se déplacer. J'ai écouté les mushers, j'ai pu observer ce qu'il se passait sur le terrain. Mais il y avait toujours une part mystérieuse que je ne comprenais pas. Les chiens donnent du leur, tirent, courent. Même si, d'après les mushers, les chiens aiment courir, cela n'explique pas pourquoi ces animaux se donnent autant. A nouveau, comme le travail des chiens attelés se déroule avec des humains, j'ai cherché des réponses dans la relation interspécifique. J'ai construit mes propos sur la relation des canins

avec l'humain. C'est à travers la littérature que j'ai pu mettre en lumière le travail interespèce du *dog mushing*.

Jocelyne Porcher (2014) s'intéresse à la relation des animaux au travail. Selon elle, un rapport de don/contre-don, (en se basant sur le propos de Mauss), existe dans la relation des animaux au travail avec leur(s) humain(s). Les animaux travaillent aux côtés des humains, mais attendent en contrepartie quelque chose de leur part. Ils donnent par le travail (don) et ils espèrent quelque chose de la part de leur(s) humain(s) (contre-don). La chercheuse ajoute qu'un contrat de travail implicite se crée entre les deux parties. Chaque couple humain-animal travailleur a son propre contrat, mais le point qui ressort de chaque contrat est le bien-être de l'animal. Ce point inclut implicitement la non-surcharge de ce dernier. Jocelyne Porcher, par sa recherche auprès de fauconnier-ère-s et de leur(s) rapace(s), remarque qu'il faut donner un travail et une charge qui correspondent aux capacités de l'oiseau sans quoi il trouvera que cette tâche ne vaut pas la peine d'être exécutée. Par exemple, les rapaces sont capables de voler très haut dans le ciel et sur de longues distances, mais ce qui leur est demandé par les fauconnier-ère-s dans les démonstrations publiques est de voler à basse altitude, près des spectateurs et sur de courtes distances. Ainsi, d'après elle, ce qui leur est demandé est alors en deçà de leurs capacités. Elle a même remarqué que certains de ces oiseaux s'évadent, volent très haut un long moment afin de : « [...] sans doute exprimer toutes leurs capacités en vol » (Porcher 2014 : 112) et ils reviennent à la fin de la journée au détriment de l'attente des spectateurs. « L'enjeu pour ces animaux à mon sens n'est pas de travailler ou pas mais de créer des enjeux dans le travail mobilisateurs de leur point de vue. Autrement dit, il s'agirait de leur proposer d'exécuter une prestation bien plus difficile que ce qui leur est actuellement demandé. Mais cela suppose de négocier le contenu du travail avec les rapaces et donc, d'une manière ou d'une autre, de leur donner la parole sur le travail » (Porcher 2014 : 112). Pour moi, cela relève de l'agentivité, les humains peuvent prendre en compte ou non l'envie, les besoins, la capacité de leur(s) animal(aux). Jocelyne Porcher parle également du fait que les faucons, une fois lâchés, peuvent quitter le parc animalier parce que rien ne les retient, certains le font et désertent, mais la majorité reviennent. En fait, rien ne les retient à l'exception de « fil invisible » (propos des fauconnier-ère-s cités par Porcher 2014 : 110) qui lie le rapace à son-sa fauconnier-ère. Ainsi un contrat de travail implicite se crée entre l'humain et l'animal. Un contrat efficace se met au niveau des capacités de l'animal, sans lui en demander trop ou trop peu. Et si une des deux parties

ne tient pas sa part, le contrat peut être remis en cause et le travail sera réalisé différemment (Porcher 2014 : 110).

Cette notion de contrat de travail m'a permis de relier et regrouper certaines de mes analyses et observations qui me semblaient en premier lieu dissociées. De plus, j'ai compris alors que les chiens ne travaillent pas gratuitement pour le-la musher, qu'ils travaillent aux côtés du-de la musher, main dans la patte, que les composantes interspécifiques de l'attelage négocient quelque chose qui garantit le travail dans de bonnes conditions avec un « salaire » contre le travail fourni. De plus, je pense que ce contrat n'est pas forcément conscient pour les mushers. Ils-elles ne s'asseyent pas ensemble à une table pour passer en revue les points d'un contrat avant de le signer. Le contrat se crée implicitement et informellement dans le quotidien, dans les entraînements par essais, par ajustements des deux parties. Il n'est pas fixé une fois pour toute. Baptiste Morizot le dit en d'autres termes : « Ajuster exige un travail, un cheminement, un coajustement en permanence, une négociation ; il ne s'agit pas simplement de découvrir le juste et de passer à autre chose, car ce juste n'existe pas, il s'agit de constamment recommencer l'effort pour que la relation reste juste, pour que l'accord reste juste comme dans un orchestre. » (Morizot 2020 : 285-286). Je pense que le contrat se construit sur l'agentivité. Et ce contrat de travail exige une bonne communication pour que le-la musher puisse comprendre l'agentivité des chiens, lui laisser de la place et la prendre en considération dans la pratique du *dog mushing*. Je vais détailler les éléments qui entrent dans ce contrat en me basant sur mes propres analyses. Certains sont aussi présents dans les propos de Jocelyne Porcher alors que d'autres sont nouveaux, découlant directement de mes analyses.

### 1.1. La part du-de la musher

#### 1.1.1. L'engagement des mushers envers leurs chiens

Comme nous l'avons compris la pratique du *dog mushing* demande beaucoup de temps et d'engagement de la part des mushers envers leurs chiens ; dans la durée évidemment car un chien peut vivre une quinzaine d'année, et au quotidien. Les mushers, une fois la pratique du *dog mushing* engagée, ne peuvent pas s'arrêter « facilement », du jour au lendemain, sans adaptation drastique de leur vie.

Le schéma (Figure 28) est réalisé par le musher Mitch Seavey, vingt-deux fois coureur de l'*Iditarod* et sacré trois fois gagnant de la course, à ce jour. Son chenil se trouve à Seward, au

sud de l'état, sur les berges du Golf d'Alaska. Ce graphique montre le temps passé, lors de l'Iditarod 2014, à courir (en vert), le temps d'arrêt où les chiens se reposent (en rouge) et le temps où le musher a pu dormir (en noir). À l'horizontal on peut lire les lieux d'arrêt, la durée de la course, la distance parcourue et le nombre de chiens dans l'attelage. Cette figure n'étant pas réalisée par moi-même, je ne peux l'expliquer en détails, mais cela donne une idée générale de la distribution du temps dans une course de longue distance.

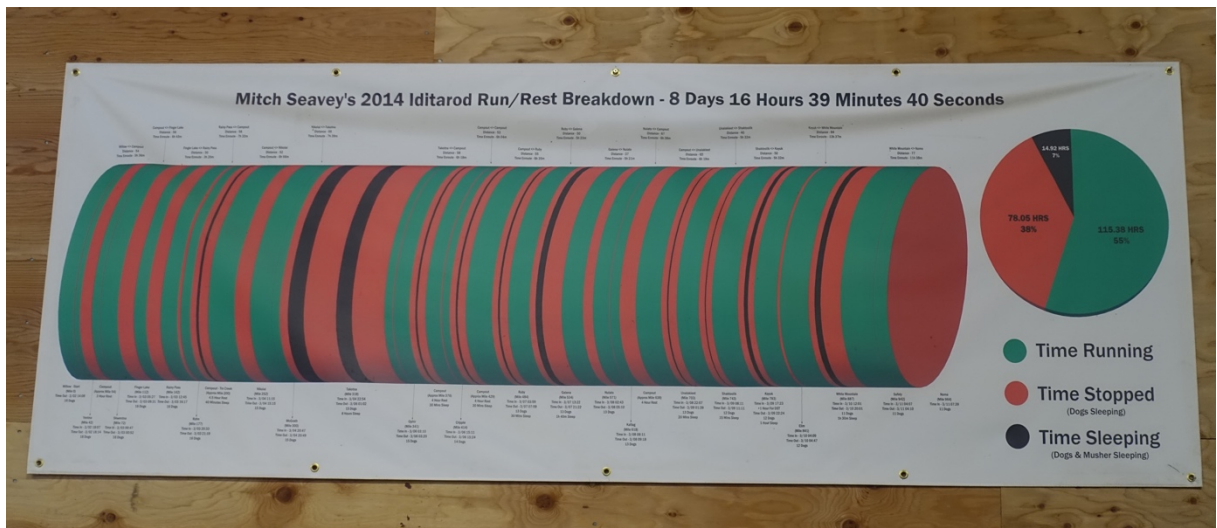


Figure 28 : schéma de répartition du temps réalisé par Mitch Seavey lors de l'Iditarod 2014

(© photographie Anne-Laure Perritaz, 2018)

Nous pouvons remarquer en un seul coup d'œil la régularité des pauses, des temps d'arrêt réalisés par ce musher et les pauses imposées par la course dans les checkpoints. Le musher a un temps de repos bien inférieur à celui de ses chiens. Ce qui corrobore les propos d'autres mushers. Cela s'explique par les soins que les mushers octroient à leurs chiens durant une course : préparer et installer les lieux de repos (Figure 29), préparer la nourriture des chiens et la leur, passer les contrôles aux checkpoints.



Figure 29 : mise en place d'un endroit de repos pour les chiens à un checkpoint de la Yukon Quest  
(© The Yukon Quest 2018, 2:12)

C'est un engagement envers les chiens qui n'a pas seulement lieu pendant une période de course, mais également dans la vie de tous les jours.

Les soins font partie intégrante de l'engagement des mushers. Ils sont donnés aux chiens, bien évidemment cela comprend les soins des membres blessés ou malades, mais également l'attention portée aux chiens et aussi la nourriture, l'eau et le nettoyage du chenil et des enclos. Par exemple, les mushers Jennifer Probert-Erhart et Carl Ray Erhart, mushers coureur-euse-s de courte distance, octroient des soins particuliers aux chiens entre les différents jours de course de sprint. Le couple prend soin des pattes de chaque chien comme le montre la figure 30 prise dans le chenil après une journée de course afin de préparer les compétiteurs au mieux pour les jours de course suivants. Cette attention aux pattes permet de soigner les petites blessures causées par la neige accumulée entre les coussinets. En effet, la neige peut devenir dure et former comme des petits cailloux ce qui peut les blesser. Le régime alimentaire est aussi différent du quotidien.



Figure 30 : soin des pattes de tous les chiens ayant participé à la course par le couple de mushers (Jennifer Probert-Erhart et Carl Ray Erhart) (©Anne-Laure Perritaz, 2018)

Le *dog mushing* demande également un engagement envers les chiens face à l'environnement par une grande connaissance des conditions extérieures et de leurs adaptations. Gerald Sousa l'explique :

*« So, if you are confident with yourself in the wild and in the cold and in the storms, if you are confident in your ability to keep yourself warm in any kind of situation then you can have a dog team. If you are not able to take care of yourself, you would not be able to take care of the dogs. I was a hunting guide for twenty-five years all over Alaska. What kind of winter conditions! I worked outside for years. You have to have an aptitude for... You have to know if the winter's gonna blow very hard, you should probably cover the side of your face and your head a little bit. [...] So you need to take care of yourself. And then you need to take care of your core temperature. If you keep your core warm but the rest of your body is not warm... If you are only concerned by your hand's temperature but you freeze to death, then you miss the point. You have to keep your core temperature. So, you have to understand how to... not work too hard, not get sweaty because if you get sweaty you will be over exhausted... You're gonna cool off and you're gonna get cold. We have to learn how to regulate your body temperature at a*

*certain level. You need enough energy to keep going and it requires a certain food. You have to eat the right food to keep yourself warm. Take care of yourself and then, you can take care of your dogs.* » (Gerald Sousa, 2018).

Cet extrait d'entretien illustre deux choses : l'impact de l'environnement de l'Alaska sur la vie de tous les jours et sur la pratique du *dog mushing*. Le grand froid sollicite une connaissance de l'environnement et le comportement à adopter, influence la manière de s'habiller dans ces conditions et demande une connaissance importante de soi-même. D'après les géographes Denis Cosgrove et Veronica Della Dora (2009), le froid dans les hautes latitudes peut avoir des impacts sur le corps : « Both altitudinal and latitudinal high places are characterised by physical conditions that place extreme demands on the human body. These are environments in which the body is forced into visceral struggle with the matter of landscape, to protect itself from the numbing effects of extreme cold, the searing bite of wind chills, the disorientation and blinding effects of snow [...]. » (2009 : 10). Certaines personnes peuvent également souffrir d'une sorte de dépression saisonnière en hiver, majoritairement due au manque de lumière du soleil (Cosgrove, Della Dora 2009 : 10). Une personne dans le Grand Nord doit alors être attentive et comprendre ce qui se passe dans son corps face à cet environnement et ses conditions. De plus, il faut être sûr-e de soi pour pouvoir s'occuper d'une meute de chiens et pour travailler avec eux. J'ai pu ressentir cela. Je ne pense pas que j'aurais pu m'occuper d'une trentaine de chiens au début de mon travail de terrain, à mon arrivée en Alaska. J'ai dû m'adapter à l'environnement, apprendre à me couvrir convenablement, mais aussi à être attentive à mon corps et à ses réactions dans ce milieu qui ne m'était pas du tout familier et à ses conditions extrêmes et inconnues pour moi. De plus, même si je suis attirée par ces chiens, ils sont malgré tout impressionnants et imposants de par leur carrure, leur ressemblance avec des loups et leur puissance. Je peux donc dire que cette connaissance de soi et de l'environnement est primordiale avant de pouvoir s'inquiéter du bon fonctionnement et de l'harmonie d'un attelage. Si nous voulons connaître les autres (et les chiens), il faut se connaître soi-même. Bien entendu, cette connaissance est plus importante pour les mushers et plus poussée pour eux que pour moi qui n'ai fait qu'un terrain de quelques mois.

### 1.1.2. Gratitude

Selon Jocelyne Porcher la gratitude fait partie du contrat de travail. D'après mes analyses la gratitude des mushers envers leurs chiens est aussi présente dans le *dog mushing*.

La situation vécue avec Nita Rea le montre. Nous avons ramené cinq chiens à leur musher dans des conditions difficiles : la neige en train de fondre et la grande majorité des chiens attelés n'était pas ceux de Nita Rea (sauf la leader). Sur le chemin du retour, la musher a pris le temps de remercier sa chienne leader. Remerciement verbal : par la parole elle l'a remerciée et lui a dit que sans elle, cela aurait été très compliqué. De manière non verbale : en la prenant dans les bras et la caressant, tout cela accompagné d'un échange de regards. C'était un moment fort pour moi d'être témoin cette complicité, cette confiance réciproque et cette gratitude. Un autre exemple vient d'une ranger. Elle affirme qu'il est important de faire savoir aux chiens qu'ils sont en train de faire un bon travail. Cela les encourage et peut les pousser à reproduire ou à continuer les actions qu'ils sont en train d'exécuter. Ce qui est pour moi un signe de reconnaissance. J'ai aussi pu l'observer à la fin de la course ONAC où des mushers sont venus saluer et caresser leurs chiens avec une attention particulière aux leaders avec qui l'échange est plus long. J'ai interprété ces interactions comme de la gratitude (Figure 31, Figure 32 et Figure 33). De plus, les chiens accompagnent souvent leur musher sur le podium.



Figure 31 : Buddy Streeper à la fin de la course ONAC, le musher de dos caressant et parlant à ses chiens  
(© Anne-Laure Perritaz, 2018)



Figure 32 : Buddy Streeper à la fin de la course ONAC avec ses leaders (© Anne-Laure Perritaz, 2018)



Figure 33 : un musher (en jaune) à la fin de la course ONAC (© Anne-Laure Perritaz, 2018)

Je n'ai pas pu me rendre à l'arrivée des courses de longue distance à Nome ou à Whitehorse. En revanche, j'ai assisté au départ de la *Yukon Quest* à Fairbanks. Avant la course, j'étais sur la ligne de départ. Le-la musher, quelques minutes avant le lancement de sa course, prend le temps de caresser tous ses chiens et s'arrête plus longuement vers les chiens leaders qu'il-elle caresse et à qui il-elle parle. Même si ce n'est pas à la fin d'une course, ces gestes sont pour moi une forme de gratitude (Figure 34, Figure 35, Figure 36, Figure 37 et Figure 38).



Figure 34 : un musher (en rouge) parlant à ses leaders  
au départ de la Yukon Quest 2018  
(© Anne-Laure Perritaz 2018)



Figure 35 : un musher (en rouge) caressant ses chiens  
au départ de la Yukon Quest 2018  
(© Anne-Laure Perritaz 2018)



Figure 36 : un musher (en blanc) caressant ses chiens au départ de la Yukon Quest 2018  
(© Anne-Laure Perritaz 2018)



Figure 37 : un musher (en blanc) parlant à ses leaders au départ de la Yukon Quest 2018  
(© Anne-Laure Perritaz 2018)



Figure 38 : une « handler » parlant aux leaders avant leur départ de la Yukon Quest 2018 (© Anne-Laure Perritaz 2018)

La gratitude se témoigne sous d'autres formes en fonction des mushers, de leurs habitudes avec leurs chiens. Ainsi un-e musher qui n'utilise pas souvent la voix ne sera pas forcément un-e adepte de la gratification verbale. La gratitude des mushers envers leurs chiens est l'une des composantes primordiales du contrat de travail d'après mes analyses. En effet, il me semble que les soins et la protection vont de soi quand les humains accueillent un animal chez eux, même un animal de compagnie ne travaillant pas pour eux. En revanche, la gratitude exprimée est typique d'une relation de travail interspécifique. Dans le cas du *dog mushing*, elle est bien présente.

### 1.1.3. La confiance

Le-la musher doit pouvoir faire confiance à ses chiens pour fournir le travail nécessaire. Cette confiance est aussi indispensable dans les conditions particulières qui peuvent s'avérer dangereuses :

*« The afternoon it's is kind of crazy how they run after loose dogs; they are driving the 4-wheeler<sup>27</sup> fast. And in the morning, everybody is like having a coffee and hang out at their campsite and whatever. So, I can run the dogs that I have less confidence in the morning. So, they're not going to be distracted. They like do go into this, really. In one way this is really great because I look at situation as a training opportunity rather than an: "Oh my God what's going to happen?" you know. So, if I can stay calm during an experience, the dogs stay calm. If I get wild and start losing it the dogs would feel that and going to do the same exactly. » (Gerald Sousa, 2018)*

Gerald Sousa ajoute :

*« So, like Katy, she is the main leader. She ran seven Iditarod. I know her inside now. I also know she won't deviate in her task. She won't be distracted, and other dogs in the team look around and look after her. She just runs on line. » (Gerald Sousa, 2018)*

Et de manière générale, Cody Strathe a déclaré que Paige Drobny et lui font totalement confiance à leurs chiens. Chaque sortie peut être potentiellement dangereuse à cause d'un animal sauvage ou en raison du froid, mais la confiance peut mener l'attelage à bon port. En outre, la confiance ne va pas seulement dans un sens, les chiens ont aussi confiance en leur musher qui a un engagement envers eux :

*« 'Cause you do need to earn their trust and you can't expect them to give it to you. There is trust... bond and I'm responding to the dogs the way they have become accustomed to. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

Gerald Sousa le témoigne également :

---

<sup>27</sup> Terme qui signifie quad en français

*« To give you an example, we have this dog given to us. She was so shy. I worked with her for a year, she wouldn't come near me for anything. I put food on her bowl and she was scared out of her brain. I put her in a team for a race and before halfway through she had bonded on my side. She passed just last year but she was always right there, wanted to be with me. Like we connected. » (Gerald Sousa, 2018)*

La citation ci-dessous de Gerald Sousa montre que cette chienne pouvait interagir ou non avec son musher. Elle n'était pas obligée de lui faire confiance. Ce qui rejoint les propos de l'éthologue et philosophe Dominique Lestel qui affirme que l'animal a la possibilité de refuser la relation (2004 : 26). Pour moi, les chiens ont une capacité d'action dans la relation avec leur humain. L'agentivité des chiens est également possible en termes de relation avec les mushers. Et la confiance que les chiens donnent à leur musher :

*« They trust you. And the other thing is: you run a certain speed, so a speed of a pace is tone... They're doing fine. Give them enough rest, so, they wanna go again. Because of that, they are doing fine. If you cut back on the rest too much, the speed drops down. Or if you don't stop the dogs start literally walking. And the trust of the bond is being broken. They won't trust you anymore. [...] The dogs have this idea: "Ok boss, it's what we're gonna do, we're gonna set up, we're not gonna pull so hard, we're not gonna spend the energy because we think we gonna go for a big long run". » (Gerald Sousa, 2018)*

Gerald Sousa montre à travers cette citation qu'il connaît les compétences de ses chiens et leur donne ainsi une quantité de travail correspondant à leur capacité. Cela rejoint l'exemple des faucons de Jocelyne Porcher relaté auparavant (2014).

Hélène Genet et DeeDee Jonrowe expliquent que rien n'est acquis, la confiance se construit avec les chiens et s'entretient :

*« They are very smart, and I think that if you pay attention to them, you love them and show that to them, they will naturally respect you. For their own*

*benefit [laugh]. I think that's true. It's not gonna make it all, that's for sure. That's not gonna establish you. If you just count on: "Oh! I love them, so they gonna respect me." No, that's not. But it's something in addition to your work to establish you as an alpha male. » (Hélène Genet, 2018)*

*« And the more unfamiliar places there are, the more they look to you to provide. You are the security blanket. You rely on them to be able to get from place to place... You are able to shelter, you provide and so... Sometimes when there is a lot of hardship in the way... You know that's where it's become a team effort. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

Ces dernières citations montrent le lien de confiance et le respect des mushers envers leurs chiens. Cette confiance ne doit pas être brisée au risque de rompre la relation, ce qui aurait des répercussions dans l'attelage. Dominique Lestel pense que : « L'individu animal aimera à un moment ce qu'il aime à un moment précédent, sauf si un évènement qui justifie un changement apparaît entre ce moment et un moment ultérieur. » (2004 : 35). Ainsi, selon le chercheur, les chiens aiment quelque chose en fonction de ce qui s'est passé auparavant. Pour moi, cela va plus loin que le simple fait d'aimer. Je pense que la confiance interspécifique agit de la même manière. La confiance se construit au fil du temps, par la communication, par les actions et les événements partagés. Un élément qui justifie que la confiance ne soit plus maintenue peut rompre cette confiance. Ainsi, si un évènement, pour reprendre les mots de Dominique Lestel, change la légitimité de la confiance, l'animal ne l'accordera plus. Par exemple en reprenant les paroles de Gerald Sousa, les chiens ont confiance en leur musher, mais si ce dernier ne propose pas une pause adéquate, ils ne lui feront plus confiance et ne courront plus à un rythme soutenu. Ainsi, selon mes analyses, si un chien sait qu'il peut faire confiance à son-sa musher, sa réponse sera de lui faire confiance à son tour et ainsi effectuer un travail convenable et dans de bonnes conditions. Le-la musher a alors tout avantage à ne pas trahir cette confiance accordée par son chien sans quoi, elle serait rompue et son chien ne travaillerait plus de manière adéquate. Cette confiance n'est donc pas acquise pour toujours, elle se construit au quotidien, dès la naissance ou dès l'arrivée du chien dans le chenil. Cette relation interspécifique est alors dynamique. De plus, elle permet des performances et une bonne cohésion au sein de l'attelage et octroie ainsi un bien-être à

l'animal. Un autre exemple illustre cette confiance et ce qu'elle permet : lorsque j'étais chez Nita Rea, il y avait une petite dizaine de chiens qui n'étaient pas à elle. Elle a fait un échange avec un musher-chasseur qui n'avait plus que des chiens âgés. Nita Rea lui a alors confié certains de ses chiens jeunes, puissants et en pleine forme pour son expédition. Quand j'étais chez elle, nous avons été rendre les vieux chiens et retrouver les jeunes. Nous nous sommes déplacés en voiture. Elle n'a pas attaché ses chiens dans la voiture - alors qu'elle l'a fait pour les autres - car comme elle me l'a dit, elle sait comment ils réagissent et parce que (d'après ses mots) : « *They know how to behave* » (Nita Rea, 2018). Elle leur marquait ainsi signe de confiance.

D'après mes analyses, cette confiance est primordiale dans la pratique du *dog mushing* et cela d'autant plus dans cet environnement alaskien, au point d'abandonner leur vie dans les pattes de leurs chiens et inversement. Les propos de Thierry Wendling déjà cités le confirme : « [...] guidé(e) par son instinct ou son intelligence, il (ou elle) [le chien leader] sait refuser de s'engager sur une couche de glace qui menace de rompre et d'entraîner le reste de l'équipage dans des eaux gelées dont on sort difficilement vivant. Un musher est souvent intarissable sur la confiance qui s'installe entre lui et son (ou ses) leader(s). » (Wendling 2017 : 134). Il témoigne de la grande confiance accordée aux chiens face à des conditions environnementales spécifiques. Cette confiance peut permettre la survie de l'attelage et peut aussi éviter des accidents qui pourraient s'avérer graves.

Le lien de confiance entre le-la musher et ses chiens se base d'après mes analyses sur le renforcement positif. Le renforcement positif est un apprentissage par lequel un acteur gagne une gratification après un agissement, un comportement qui se veut plus régulier (Ganascia 2020). Cette gratification peut être de la nourriture, de l'attention, des félicitations, des stimulations, etc. « Il s'agit alors d'établir automatiquement, à partir des retours d'expérience, des stratégies d'action des agents qui maximisent l'espérance de récompenses. » (Ganascia 2020). Ainsi les mushers en ne trahissant pas la confiance des chiens, renforcent positivement le comportement des chiens.

#### 1.1.4. Passion

Un autre point qui renforce l'engagement des mushers envers leurs chiens est la passion qui les anime pour cette activité. Ce n'est pas un travail raisonnable qui répond à des critères de recherche de confort financier. Les propos de Jocelyne Porcher peuvent l'expliquer : « Le

bon boulot avec les animaux, c'est d'abord du bonheur partagé. Car bien souvent, on ne travaille pas avec les animaux pour gagner de l'argent, on gagne de l'argent grâce à eux pour pouvoir vivre avec eux. Ce qui prime, c'est le lien. Ce lien extraordinaire, inattendu, fabuleux avec les animaux dont les éleveurs peuvent mesurer toute la richesse précisément parce qu'ils travaillent avec les bêtes, qu'ils se laissent affecter, transformer et conduire par eux tout autant qu'ils les conduisent. Le bon boulot, c'est donner confiance et faire confiance [...] » (Porcher 2007 : 101). Cody Strathe va dans le même sens en disant avec les larmes aux yeux que même s'il ne gagnait pas beaucoup d'argent et qu'il ne pouvait pas parcourir le monde, il était heureux car il travaille avec ses meilleurs amis (en parlant de ses chiens). Il dit même qu'il a fait de son travail sa passion. Il affirme que d'être avec ses chiens dans cette nature, sans personne autour d'eux, est magnifique. De plus, le travail avec les animaux n'est pas un travail comme les autres. Il y a une passion derrière, ici, un amour envers les chiens :

*« It's amazing and I have never heard any way to describe it exactly. But it is something extra and then when you run like thousand miles race, all you have is to take care of your group of dogs. Nothing else on the planet matters. There could be anything wrong, anywhere in the world and you are not concerned with that. You only focus on how your dogs are doing. And that is a special bond. » (Gerald Sousa, 2018)*

Pourtant elle peut être mal comprise par des gens qui n'ont pas la connaissance des chiens de traîneau :

*« In a tourism business, my number one pet peeve is: you show your passion, you show your love for dogs. And I think it was a years ago or two I had a client asked me: "So do these dogs run so hard because they are afraid you're gonna run them over?" And to me it's like an insult, I was shocked. I said: "You are not from around, aren't you?" They didn't get the idea of the dogs and how excited they are, they wanna do this. They think you are making them do this, I had [to] make a dog do something by punishment [...]. I would not call that "love". There is no love in that. So that is my biggest pet peeve:*

*the misunderstanding. We don't do this because we are mean people. We do because there is love in that.* » (Gerald Sousa, 2018)

#### 1.1.5. Les chiens dans une relation de travail

Malgré le fait que la race de chiens de traîneau soit conçue pour tirer, tous les chiens n'aiment pas cela. Tous-toutes les mushers avec qui j'ai pu interagir m'ont affirmé qu'ils-elles étaient attentif-ve-s ou essayent du moins, aux messages que leurs chiens transmettent sur leur envie de courir afin de ne pas les blesser. Ils-elles m'ont dit qu'ils-elles laissaient le choix à leurs chiens. Par exemple, Cody Strathe a affirmé que de manière générale, les chiens de cette race aiment courir, mais il arrive que certains n'aiment pas cela. D'après lui, on ne peut pas les forcer à aimer courir. Par conséquent il est primordial dans la pratique du *dog mushing* d'être à l'écoute de la volonté du chien. Selon moi, si un des chiens montre son manque d'envie, les mushers le laissent être comme il est, sans chercher à le changer. C'est typiquement un cas de communication interespèce. DeeDee Jonrowe en témoigne en parlant d'une chienne qui aime courir, mais seule, pas à côté d'autres chiens :

*« She likes riding with my bike with me. And as soon she is with a group of dogs, she is like: "I hate this". She learned how to skip the collar and skip her harness and run home. She did that three times. And I'm "Oh no!". Now we've got a habit. And she still does that. She will never be a race dog. But she is... And I just play with her.* » (DeeDee Jonrowe, 2018)

Elle pratique alors avec elle des disciplines comme le skijoring<sup>28</sup>, le bikejoring<sup>29</sup>, le canicross<sup>30</sup> où un seul chien est attelé à un-e athlète humain-e.

D'après les mushers, certains chiens n'aiment donc pas courir ou n'aiment pas les conditions dans lesquelles le *dog mushing* se pratique. Ainsi, les mushers en fonction des messages transmis par les chiens leur laissent le choix, ne les forcent pas et leur donnent la possibilité de ne pas participer, de ne pas s'engager dans la pratique du *dog mushing*. Le chien ainsi sait faire comprendre à son-sa musher ses désirs et sa volonté par le biais de la

---

<sup>28</sup> Ski de fond où un chien est attelé à un-e skieur-euse.

<sup>29</sup> Vélo où un chien est attelé à un-e cycliste.

<sup>30</sup> Course à pied où un chien est attelé à un-e joggeur-euse.

communication interspèce. Les mushers cherchent malgré tout à leur fournir un confort, du bien-être. Un exemple est donné par un ranger du parc national de Denali. Quand les rangers sont confronté-e-s à ce problème, ils-elles cherchent une maison, un chenil, une famille d'accueil où le chien sera mieux, où il pourra faire des activités qu'il aime sans forcément être avec d'autres chiens. En revanche, les exigences pour la nouvelle habitation du chien sont strictes pour garantir le bien-être de l'animal. Par exemple, une personne travaillant toute la journée et vivant dans un petit appartement sans jardin n'aura pas la possibilité d'adopter ce type de chien venant de ce parc.

Le contrat de travail ne concerne alors pas tous les chiens. Les mushers font normalement attention aux chiens qui n'ont pas envie de courir avant de les intégrer à une équipe.

Les mushers sont ainsi à l'écoute de ce que les chiens veulent, de leur volonté et de leur envie, ce qui est pour moi de l'agentivité. Par ailleurs, ils-elles doivent aussi être attentif-ve-s à bien distinguer la passivité et la paresse du manque d'envie de courir afin de les inciter malgré tout à s'engager dans la course si nécessaire :

*« Sometimes they are just getting lazy, so you have to say "Hey no, I'm the boss, you go." They have to understand that you are driving the team. They are not. They aren't deciding. But you don't have to ask them too much. So, it's to find a balance. Same as parents I guess, you have to stay a parent but you don't want to be abusive either. I think you can keep that balance if you are really attentive to your dogs. » (Hélène Genet, 2018)*

Gerlad Sousa ajoute :

*« They gonna give me everything they want to give. I can ask them to go faster if I want to, but I know when I do that I'm taking something out of them. » (Gerald Sousa, 2018)*

Les mushers ayant reçu le message transmis par leurs chiens, peuvent refuser voire ignorer cette information ou alors la prendre en compte et agir en conséquence. Certains peuvent ne pas le voir et le comprendre.

Cody Strathe a déclaré ne pas aimer le terme « *driver* », parfois utilisé pour décrire la fonction des mushers, car selon lui, ce terme sous-entend que les chiens sont des machines, car le terme « *driver* » désigne aussi le conducteur d'une motoneige, d'une moto ou encore d'une voiture. Selon lui, le *dog mushing* est bien plus complexe. Les propos de Cody Strathe témoignent de la considération du chien et de l'intégration de ses volontés, ses envies dans la pratique et de ses pouvoirs d'action, ce qu'un conducteur d'une machine n'a pas besoin de faire. D'après moi, les mushers ne créent pas de contrat de travail avec les chiens qui n'aiment pas courir.

## 1.2. La part des chiens

Les chiens n'apportent pas qu'un don de travail. Vivre avec eux en prenant en compte leur agentivité peut aussi changer la façon de vivre et les sentiments des mushers. Gerald Sousa en témoigne :

*« There is something like kinetic energy bond. That almost brings tears. And the feel with the dogs. I don't feel that same feeling when I'm around people. I don't even feel that when I am with Kathleen [his wife], sorry to say. This special feeling and... it's different. It is just different. And it gives you such a peace and joy and humility. »* (Gerald Sousa, 2018)

Le musher continue :

*« I think it's because of the dogs, they open the pathway. They are smarter than we know. »* (Gerald Sousa, 2018)

Un autre exemple provient de DeeDee Jonrowe qui a vécu une année très rude. Des incendies, très fréquents en été en Alaska, ont détruit toute sa maison et sa propriété. Malgré ses efforts, elle n'a pas pu sauver des flammes un de ses chiens. De plus, ses parents sont décédés la même année. À la suite de tous ces événements et pendant une course longue distance, elle a complètement changé de perspective :

*« I was just like crisis-solving mode for so long and I was just treating the checkpoint like a crisis. And when you [1] pulled out I looked at them I*

*remember Garvy [name of a dog] in particular and I just said: "Hey guys you know what? You are the most important thing in my life." I had to make that decision by myself [...] "I know you are my priority and you are the only thing I have left, including my mum and dad. They all died. Everything is gone. Everything I ever had is gone. Except for Mike and you guys. And I am not gonna stress you out. This is about us!" And when I did that, I verbally said to them and I just... That was it. I totally forget about competitors. I would not even look at the sign in and sign out sheets. I just... played with them, gave them plenty of rest... So, they were always ready to go when we wanted to go. Enjoyed having no other responsibility other than my dogs. But just fun. Huge responsibility, huge things I had to take care of and now this is just me and my sixteen best friends. And I didn't care where we were. And it was my favorite race of all time. And it encouraged them. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

Pour moi, c'est une forme d'humilité que DeeDee Jonrowe montre. Les mushers et leurs chiens ont pour ainsi dire une relation de codépendance. Les chiens reçoivent des humains : soins, affection, nourriture, eau, nettoyage et protection. Et les chiens peuvent apporter aux humains leur travail, mais aussi la connaissance de soi, la relation d'amitié qu'ils peuvent susciter pour les mushers. Un autre exemple d'humilité est tiré d'un interview avec la musher Jennifer Probert-Erhart, coureuse de sprint : elle explique qu'un de ses chiens n'a pas réalisé une bonne performance lors de la dernière course. Au lieu d'être exaspérée contre lui, elle l'était contre elle-même. Car elle savait que ce chien n'aime pas courir à gauche, mais, pourtant, elle l'a tout de même attelé à cet emplacement. A travers cet exemple, nous comprenons que la musher, qui s'en prend à elle-même et à ses propres choix et non pas à son chien, révèle un côté humble que j'ai souvent ressenti chez les mushers.

Mais comme je l'ai mentionné, le côté émotionnel, profond, indescriptible, n'est souvent pas expliqué scientifiquement. Jean-Marie Brohm explique que : « [...] L'attachement réciproque de l'homme et du chien répond à la perplexité de nombreux naturalistes, zoologistes et éthologues qui tentent de répondre à ce qu'ils considèrent comme "une énigme zoologique". » (Brohm 2019 : 163). Tous-toutes les mushers que j'ai pu rencontrer disent vivre ce lien. En outre, je pense que ce n'est le cas pour tout le monde.

Jocelyne Porcher parle aussi de ce que peut apporter un animal en plus de son travail : « Son obéissance à l'éleveur ne connaît aucune limite. [...] Un détail, toutefois : n'espérez pas travailler avec Piggy [nom de la machine qui aide les éleveurs de porcs] si vous avez omis d'en recharger la batterie, et ne vous attendez pas à trouver dans son regard une trace de sympathie ou un quelconque éclair de compréhension. Une machine n'est jamais qu'une machine, après tout » (Porcher 2003 : 5-6). La grande différence entre une machine et l'animal qui effectue le même travail, est le lien affectif et très fort avec l'humain. C'est le cas aussi des mushers dans leur quotidien.

Un interview de Bartabas, écuyer et metteur en scène du spectacle équestre Zingaro parle aussi de ce lien : « Il [le cheval] me clame, m'oblige à l'écouter, à me centrer. À avoir confiance en moi. » (De Bei 2018 : 76) et « [...] conduit à respecter mon propre instinct, à suivre mon inspiration au lieu d'en douter. » (De Bei 2018 : 77). Ces propos montrent que ces relations humain-animal n'existent pas seulement entre les mushers et leurs chiens mais s'étend à d'autres relations interspécifiques.

## 2. Le travail de *dog mushing* dans la vie d'un chien

La pratique du *dog mushing* est différente en fonction de l'âge des chiens. Jocelyne Porcher affirme que les étapes de vie d'un animal ont de l'influence sur son travail (2014). Je vais alors détailler celles des chiens et comment les mushers y répondent.

### 2.1. Apprentissage

Il y a deux aspects dans l'apprentissage du *dog mushing* : celui du-de la musher et celui des chiens. Les mushers apprennent en général avec des chiens déjà formés, qui connaissent déjà les commandes et comment ils doivent se comporter dans un attelage. Ainsi, ces chiens forment le-la musher débutant-e. Il est plus facile pour l'humain d'apprendre avec des chiens expérimentés. Il-elle peut ainsi s'instruire sur les chiens, sur le matériel, sur l'attelage. En outre, la plupart des mushers interrogé-e-s ont commencé en suivant les conseils de mushers professionnel-le-s.

Une fois devenu-e expérimenté-e, le-la musher peut former des chiots. D'après Cody Strathe, il est plus facile de prendre des chiens expérimentés pour les raisons susmentionnées. Former des chiots demande beaucoup de temps, de travail et c'est d'après eux relativement compliqué. Hélène Genet a attendu trois ans, avant d'accueillir des chiots et leur apprendre le *dog mushing*. Elle devait auparavant être plus sûre d'elle, maîtriser la pratique elle-même :

*« And I know that puppy, Gitan [name of a dog] is... I made a lot of mistake with her because it's my first puppy and yes, we [Hélène and her partner Benoît] do mistakes the first time. And I hope I'm getting better and better. » (Hélène Genet, 2018)*

Cela demande également de la discipline envers soi-même et il est essentiel selon elle de ne pas se laisser attendrir. Hélène Genet l'explique :

*« [...] the young ones are cut and all. But they do mistake and mistake and mistake and mistake so, you are like "Mimimimi" and "No, no, no!". And at some point, they grew out of it. » (Hélène Genet, 2018)*

Les mushers peuvent ainsi transmettre ce qu'ils-elles veulent, donner des habitudes et une dynamique dans la meute, comme le dit DeeDee Jonrowe :

*« One advantage with raising a dog: it develops the dynamic of expectable behavior. For example, they know that fighting is off limits. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

Les chiots apprennent aussi de façon autonome. D'après la ranger du parc national de Denali, durant leur premier hiver les chiots ne sont pas attelés, mais ils viennent avec l'attelage afin de découvrir les commandes, l'endurance et saisir comment les adultes réagissent. La deuxième étape est de les atteler et de voir quelle(s) position(s) les nouveaux membres de l'attelages préfèrent et dans lesquelles ils se sentent plus à l'aise. Linda Streeper fait aussi courir ses chiots à côté du traîneau sans qu'ils soient attelés. Elle s'entraîne avec eux tout le printemps, l'été et l'automne toujours sans qu'ils ne soient attelés. Dès octobre elle les attèle, d'abord sur de petites distances, qui s'allongent au fil du temps et ce jusque vers Noël. A cette période, ils peuvent parcourir ensemble 50 miles. Gerald Sousa, quant à lui, une fois qu'il a attelé ses chiots, commence à les placer à côté de chiens expérimentés ayant un caractère calme, non agressif et patient, car il sait qu'ils seront tolérants face aux erreurs et à l'excitation des chiots. Donc les mushers apprennent « leur métier » aux chiots, petit à petit, en les

intégrant dans le contexte et les conditions de travail, par la pratique et en les laissant faire des erreurs. Les chiens, quant à eux, apprennent les notions du *dog mushing* par imitations. Les petits chiens intègrent les principes *du dog mushing* et ce qui est annexe, leurs rôles dans un attelage, leur position dans la meute et ce qu'ils doivent faire. Ce qui rejoint les propos de l'éthologue Dalila Bovet. Selon elle, les animaux arrivent mieux à apprendre en conditions intraspécifiques, en regardant et imitant ce que font les animaux de la même espèce (Bovet 2014 : 162). Je pense aussi que cela est dû au fait, comme je l'ai dit auparavant, que le chien est très observateur. Grâce à cette capacité, il a de meilleures dispositions à reproduire ce qu'il a pu voir. Ces premiers moments dans la vie de ces chiots sont donc importants pour l'apprentissage, autant pour les chiots eux-mêmes que pour les mushers. Les mushers apprennent à connaître les nouveaux venus, à se familiariser avec eux, à les écouter et répondre à leurs besoins spécifiques, à leur octroyer du bien-être dans le travail et dans le chenil, à donner une bonne dynamique. Ainsi ils-elles écoutent et s'adaptent face à l'agentivité de leurs chiots. Ces moments sont aussi cruciaux pour la création d'une confiance réciproque :

*« They [puppies] gain in maturity, so you are more into [them], you develop a confidence, you trust them more. So, you have that trust that they feel. And they know. And they are very proud of when you let them go loose on their own for the first time and so on. So, that trust is building up. As they mature toward teenagerhood and being adult dogs. »* (Hélène Genet, 2018)

Je peux donc dire qu'il y a une symbiogenèse entre les mushers et leurs chiens. Ce terme veut dire « manière de devenir avec au sens d'un véritable co-évolution » (Despret, Pocher 2007 : 122).

## 2.2. Entraînement

Les activités du *dog mushing* sont saisonnières. Dès septembre-octobre, c'est le moment de la reprise des entraînements et ce, jusqu'au début de l'année suivante. La période des courses commence en janvier et s'étend jusqu'en mars, moment où les conditions de neige ne sont plus optimales. En été, c'est le temps des « vacances » pour les chiens. Comme il fait trop chaud et qu'il n'y a plus de neige, c'est la saison morte pour de nombreux mushers.

Certain-e-s mushers comme le couple Paige Drobny et Cody Strathe (venant de la région autour de Fairbanks) se déplacent dans les glaciers autour de Juneau afin de pouvoir s'entraîner tout au long de l'année, dans de bonnes conditions. Ainsi, ces mushers et leurs chiens restent actif-ve-s tout le temps.

Les chiens sont au même régime que tout-e sportif-ve. L'entraînement est régulier mais pas quotidien afin de laisser reposer leurs muscles. Par exemple, Paige Drobny et Cody Strathe entraînent leurs chiens deux à quatre fois par semaine.

C'est durant ces entraînements que les mushers essaient de nouvelles pratiques et des composantes différentes de l'attelage, pour voir si cela marche. Tout cela en s'adaptant aux conditions, aux chiens et à ce qu'ils transmettent. D'après moi, c'est aussi à ce moment-là que les mushers écoutent et s'adaptent à l'agentivité de leurs chiens. Car pendant les courses, ils-elles n'ont pas l'occasion de le faire. Ce qui rejoint les propos de Leena Koski et Pia Bäcklund : « Training is an intensified case of interaction and interspecies cooperation. Training for a fixed goal, such as participation in official competitions with the expectation of performing certain exercises, exposes both the trainers' and the dogs' subtle forms of interaction and learning. » (Koski, Bäcklund 2017 : 12). Cependant, tous-toutes les mushers ne sont pas dans cette dynamique d'entraînements-compétitions. Je pense que contrairement à Leena Koski et Pia Bäcklund, une telle dynamique est aussi nécessaire pour effectuer d'autres tâches par exemple le travail d'un-e ranger et ses chiens dans un parc national, d'un-e musher dans ses activités touristiques ou encore d'un-e musher courant par passion. Certains mushers ne s'intéressent pas aux courses pour différentes raisons, par exemple familiales car la compétition demande trop d'engagement. C'est le cas pour Jameson Kapec. Hélène Genet quant à elle, devrait prendre au moins six mois sabbatiques dans son travail en dehors du *dog mushing* pour s'entraîner et entraîner ses chiens pour des courses. De plus, elle a trop peu de chiens et certains sont trop âgés pour faire une course de longue distance. Elle n'en a pas non plus les moyens mais même si la course n'est actuellement pas pour elle, elle n'exclut pas de participer un jour parce qu'elle adorait participer à un voyage de milliers de kilomètres avec ses chiens.

### 2.3. Retraite

Les chiens devenus trop âgés pour courir sont mis à la retraite. Or, d'après les mushers ce n'est pas simple à réaliser. Certains chiens qui aiment courir peuvent être difficilement mis à

la retraite. Alors, les mushers leur proposent de les accompagner lors des sorties, mais ils ne sont pas attelés. Ainsi ils peuvent aller à leur rythme, s'arrêter, faire une pause, boire si la course devient trop intense pour eux. Parfois, ils font partie intégrante de l'attelage, mais pour de petites promenades de seulement quelques kilomètres. Hélène Genet le relève dans ces citations :

*« So for instance, the main lead dog we have is now ten years old and he broke a leg before we had him. [...] And now it's getting to the point where. [...] if he doesn't run, he's gonna be pissed at me. If I leave him behind, he's gonna be pissed at me for the next two days. He loves joining me. And so, we let him run but we knew pretty much he was hurting himself [...]. We would not go on a twenty-thirty-forty miles run with him, but we would let him run. But now he is reaching a point where it's getting really too hard. We are reaching... where it is bad for him. He has to rest for days after a run, if he's on the line. So, we start to have him loose for a little bit... To have him left behind even if he is pissed at us. And so especially like in middle of the winter, early winter we started that, and he got depressed pretty bad... Like he would stay here, he would not be looking up in our eyes and you could see he was depressed. And now he's getting better. But now he wants to come inside now. Now he is more like "the woodstove dogs". So, that relationship changed and I think he was able to find content into that new situation. He is becoming more and more like a pet dog. But it is associated to his age as well. And again, I mean I think we have to be attentive to our dogs and if we are, we gonna grow with them and around their need. That's gonna make the relationship evolve of course. » (Hélène Genet, 2018)*

Elle complète :

*« One dog, she is running loose, but she is retired from running on the line. But just two months ago. So, Blitz [name of another dog] [...] we will still have him on the lead once a week for like three miles. So he is not totally retired but Tia [name of the first dog], the white one, she is totally retired, she just*

*runs loose behind the sled. Because last time we took her to the vet I asked the vet to record her heartbeat because we were suspecting something wrong with her heart. Sure enough. She has an arrhythmia. So, the vet, she is a musher too [...], so she knows, told us: "Well you have to be attentive. Keep her inside for a while and she is gonna live quite long. Or you keep her, let her run [e.i pool] and risking that she may die of heart attack." And so, we decided to let her run because she is happy that way. We run her loose. We never tied her [...] since that [visit of the vet]. She never had a harness which is totally fine with her. She doesn't complain at all and she runs loose. So, if she needs to stop because something goes wrong, she will stop. She can manage her speed, or she can run like crazy. She runs in front of the sled, she is back on the sled, she goes jumping the snow, she is happy. She has the best year of her life. » (Hélène Genet, 2018)*

Cette musher est alors attentive à ce que ses chiens ont, d'après elle, envie de faire et à ce qui leur procure du bien-être aux dépens d'une vie longue mais pas nécessairement stimulante. Selon moi, cette musher interagit avec l'agentivité de ses chiens. D'autres mushers font de même. Chez Gerald Sousa, ce sont les chiens à la retraite qui font les tours touristiques en été :

*« Most of the dogs today were retired dogs. We run the retired dogs because they know the program. They already know the tricks and they are comfortable with it. » (Gerald Sousa, 2018)*

Ce musher permet alors aux chiens à la retraite de continuer à courir, mais sans enjeux et à leur rythme. DeeDee Jonrowe, quant à elle, les place dans un nouveau foyer où leur bien-être sera amélioré :

*« I will rehome them if there is a really special home. Like my niece took my little Dragon [name of a dog]. He was kind. He was a dog that takes a lot of work. He has such a good life now. He sleeps next to them in the night and all these things. So, if I find a special home like that, yes, I would rehome*

*them. Because it's better if they have a special relationship. » (DeeDee Jonrowe, 2018)*

Pour d'autres, leurs chiens deviennent, petit à petit et malgré tout, des « *pet dogs* », des animaux de compagnie. Ils ont alors d'autres privilèges que les chiens encore actifs n'ont pas, comme le fait de pouvoir dormir à l'intérieur, de ne pas être attachés, d'être plus caressés. C'est le cas de Jameson Kapec :

*« They do a good pet because they have such an athletic life. So, they are so healthy. And they are so happy. So they are good pets. They live a long time, fifteen-sixteen years and last two years in the house. » (Jameson Kapec, 2018)*

Chaque musher a alors une solution propre à offrir à ses chiens en âge avancé. Les mushers ont donc tous une autre manière de faire avec les chiens qui sont trop âgés ou plus en assez bonne forme pour courir comme ils le faisaient avant. Mais, tous-toutes tiennent au bien-être de leurs animaux et aux bonnes conditions dans lesquelles ils vivront le reste de leur vie. Ils-elles leur offrent un rythme de vie adéquat et en respectant leur âge.

### 3. Engagement commun

L'anthropologue Charles Stépanoff traite de la relation entre les *Tozhu*<sup>31</sup> et les rennes. Ces cervidés peuvent vivre de manière autonome et n'ont pas besoin de présence humaine pour survivre. Pourtant, les rennes restent à proximité des éleveurs, même s'ils sont libres de leurs mouvements. Il y a une attraction réciproque qui unit les rennes à cette société. D'après le chercheur, les nomades ne peuvent « domestiquer » les rennes qu'en les maintenant à l'état sauvage. Ils-elles les invitent à revenir de leur plein gré par différents moyens en fonction de la saison. En été, quand les rennes sont attaqués par les moustiques, les nomades s'installent dans les régions venteuses et font de la fumée pour éloigner les insectes. Les rennes les suivent et en profitent. En hiver, les humains dispersent du sel et vont même jusqu'à uriner (il y a présence de sel dans leur urine) près du campement car les rennes raffolent du sel. Les rennes ne se laissent toucher que s'ils ont reçu du sel : «The technique of catching deer

---

<sup>31</sup> Peuple nomade éleveurs de rennes au Sud de la Sibérie

requires, first of all, distributing salt, or making the gesture of offering salt, then deer let themselves be caught by the neck and tied up. » Stépanoff 2012 : 299). Les rennes trouvent alors des avantages à rester près des humains et les humains de leur côté ont avantage à rester près des rennes, pour pouvoir les monter, avoir du lait et de la viande. Au point, que le chercheur appelle cette relation « symbiotic domestication » (Stépanoff 2012 : 289). De plus, d'après l'anthropologue, dans ce nomadisme apparaît un équilibre fragile entre les humains et les rennes : « In short, (1) the choice of migration routes and fixed campsites is made by herders, who evaluate the quality of pastures and the presence of snow; (2) the timing of movements depends mostly on reindeer behavior. Herders consider that the decision to leave a camp is actually taken by the reindeer. » (Stépanoff 2012 : 307). Il y a alors une dépendance les uns envers les autres. D'après Charles Stépanoff, il y a un « *joint commitment* » (2012 : 287) entre les *Tozhu* et « leurs » rennes, quelque chose qui fait que les deux parties restent à proximité les uns des autres, sans obligation.

Dans le cas des chiens, je ne peux pas parler du fait que les chiens restent dans le chenil ou pas, parce qu'ils sont attachés ou dans un enclos. Ils ne sont donc pas complètement libres de leurs mouvements. Cependant, dans un contexte de travail, ils exécutent ce qui leur est demandé alors qu'ils n'y seraient pas obligés. Selon moi, il y a tout de même un « *joint commitment* » ou sûrement quelque chose qui maintient la relation entre le-la musher et ses chiens dans le but de réaliser le travail qui est demandé. Et c'est ce qui pousse les chiens à faire le travail. Les chiens sont alors des partenaires actifs de l'humain, alors qu'ils n'y sont pas obligés.

D'après moi, le fait que les chiens travaillent avec les mushers, le « *joint commitment* », pour reprendre les termes de Charles Stépanoff, est le contrat de travail implicite entre les chiens et leurs mushers. Et ce contrat de travail laisse la place au pouvoir d'actions des chiens, leur agentivité. Comme le montre la citation de DeeDee Jonrowe la chienne qui n'aime pas courir en présence d'autres chiens arrive à s'échapper, mais elle revient toujours au chenil. Il y aurait alors aussi un fil invisible qui fait revenir les chiens à leur chenil et auprès de leur(s) humain(s).

#### 4. Disparités

Les mushers avec qui j'ai pu interagir sont tous-toutes à leur manière attentif-ve-s aux chiens, construisent une relation forte avec la meute et sont passioné-e-s par ce qu'ils-elles

font. En revanche, je suis persuadée que certains mushers dans le monde n'ont pas ce genre de relation. Dallas Seavey, musher ayant gagné plusieurs fois l'*Iditarod* a eu quatre de ses chiens contrôlés positifs à un antalgique à l'*Iditarod* 2017 (Guillou 2017). Il a démenti en disant que ce n'était pas lui qui avait administré ce produit dopant, qu'il a été victime d'un sabotage soit par un concurrent, soit par une association de défense des animaux (Seavey 2017). Nous ne savons pas à ce jour, qui a administré cette substance aux chiens. Mais s'il y a vraiment eu du dopage, on peut penser que les chiens ont plus été considérés comme des machines à gagner que plus comme des êtres vivants ayant une capacité d'action.

De plus, le bien-être des chiens est primordial dans les courses et si un-e musher ne fait pas ce qui est demandé, il-elle peut être sanctionné-e, disqualifié-e et empêché-s de participer à d'autres courses durant plusieurs années. Pour moi, cela montre que tous-toutes les mushers ne sont pas aussi attentionné-e-s envers leurs chiens. Selon moi, ce type de mushers ne fonctionne pas de la même manière que ce que j'ai décrit, mais à nouveau je n'ai pas eu accès à ce profil par conséquent il m'est difficile de le certifier ; mes explications découlent des propos recueillis auprès des mushers que j'ai rencontré-e-s.

## VII. Conclusion

### 1. Synthèse

La communication interspèce analysée est différente selon les moments, lorsque les chiens sont attelés et lorsqu'ils sont au chenil. Lorsque les chiens sont attelés, le-la musher, en dernière position sur l'attelage, communique avec eux par la voix et les chiens quant à eux communiquent par leurs comportements. Chacun s'ajuste aux informations communiquées par l'autre. Dans le chenil, le-la musher est plus près de ses chiens et la communication peut être différente selon des canaux distincts, la voix ou les aboiements, les comportements, mais également par le toucher.

Le-la musher doit également saisir ce qu'il se passe au sein de sa meute pour prévenir les bagarres mais également fournir du bien-être à l'animal. Pour cela, il-elle doit comprendre, en partie du moins, la communication intraespèce entre ses chiens. L'observation réciproque est aussi essentielle dans cette communication pour saisir tous les non-dits. Cette communication est dynamique et se construit au quotidien et dès le plus jeune âge des chiots. Une bonne communication et compréhension interspèce ouvre la place à l'agentivité. En effet, les chiens s'expriment, agissent, mais si le-la musher n'est pas attentif-ve, l'agentivité des chiens ne pourra pas être prise en compte.

Pour réaliser les tâches, il y a création d'un contrat de travail (Porcher 2014) implicite entre le-la musher et ses chiens. Les chiens fournissent un travail, le fait de tirer le traineau, mais ils ne travaillent pas « gratuitement », ils attendent quelque chose en contrepartie de la part de leur musher : gratitude, engagement au quotidien et dans la durée, confiance, rythme de vie adéquat. Tout cela dans un climat de confiance. En effet, si un des deux rompt le contrat, le travail peut être remis en cause ou il pourrait être fait dans de mauvaises conditions.

Le schéma ci-dessous illustre l'interdépendance des éléments traités dans cette recherche. Elle a permis de mettre en évidence les rouages du fonctionnement du *dog mushing* en Alaska. Je tiens à préciser que les rouages ne font pas référence au monde des machines, ils mettent en lumière les différents éléments en jeu. Dans le *dog mushing*, il s'agit d'êtres vivants, ce n'est pas un mécanisme, c'est une relation dynamique et vivante.



Figure 39 : schéma montrant les différents rouages permettant la pratique du dog mushing  
 (© schéma Anne-Laure Perritaz)

Cette image d'engrenage (Figure 39), de différentes roues qui s'imbriquent et qui sont dépendantes les unes des autres, me permet de résumer ma recherche fondée sur mon travail de terrain. Pour que l'engrenage fonctionne correctement et harmonieusement, il faut placer les cinq roues suivantes : la création des liens entre les mushers et les chiens ; la communication interespèce ; l'agentivité ; le contrat de travail et le travail proprement dit, c'est-à-dire le déplacement en traîneau (courses, sorties touristiques, travail de ranger, passion).

Le quotidien passé avec les chiens permet la création des liens entre les mushers et leurs chiens qui peuvent être parfois très forts. Ces liens se construisent au quotidien, par le temps partagé tous les jours et avec les années. Ce lien dynamique est sans cesse en construction, au quotidien, au fil des sorties en traîneaux. Il permet la communication interespèce. Il développe un langage commun qui permet l'échange d'informations entre le-la musher et leurs chiens. D'autres canaux, différents de la communication intraespèce, se mettent en place. L'agentivité, la capacité d'action du chien, découle d'une bonne communication interespèce. En effet, si un message concernant une action n'est pas bien transmis ou qu'il n'est pas compris, l'agentivité du chien ne peut pas s'exprimer. L'agentivité peut être prise en compte ou non par les musher. Le contrat de travail implicite, informel et établi entre les deux parties assure la pratique du *dog mushing* dans de bonnes conditions dans un système de don/contre don. Les chiens reçoivent des soins, de la protection, de la gratitude, la confiance

de la part des mushers en échange du travail qu'ils fournissent. Ces quatre rouages entraînent le cinquième, le travail proprement dit soit les déplacements en chien de traîneau.

Cette représentation en rouages montre clairement que la relation est dynamique et se construit au fil des jours. Il s'agit de relations entre êtres vivants qui s'ajustent constamment les uns aux autres ; et tous les éléments ne sont pas acquis une fois pour toute. La prise en compte de l'agentivité par les mushers signifie considérer l'animal comme un être vivant qui apporte sa propre contribution et non comme une simple machine, un moteur qui exécute une commande. Le chien a quelque chose à transmettre dans cette relation interspécifique qui peut aller jusqu'à sauver la vie d'un attelage. Les mushers ne sont pas les seuls à décider mais comptent aussi sur leurs chiens qui peuvent apporter d'autres informations, d'autres ressources imperceptibles par les humains. La hiérarchie entre les deux espèces est revue. Il y a une interdépendance entre les deux espèces, les chiens impulsent et les mushers s'ajustent et inversement. En d'autres termes, le chien fait partie intégrante de l'attelage et pas seulement pour sa capacité à tirer. Prendre en compte l'agentivité permet également de travailler dans de bonnes conditions, à l'écoute des chiens, de leurs capacités et de leurs envies.

Que se passe-t-il s'il manque un ou plusieurs rouages ? Les exemples donnés dans ce travail montrent le bon déroulement de la pratique, des relations d'ajustements consentants, d'attentions échangées. Pourtant il pourrait arriver qu'un rouage manque, qu'il n'y ait pas de communication par exemple, par conséquent pas d'agentivité. Le travail serait mal ou pas réalisé. En revanche, je pense que le travail pourrait être effectué par exemple si on remplace la communication et l'agentivité par un recours au dopage ou par des relations de menaces et d'agressivité, mais pas forcément dans de bonnes conditions. Dans ce cas, le travail serait effectué mais probablement pas dans la durée et en tout cas pas dans la prise en compte des animaux.

Il faut aussi mettre en évidence le contexte de la relation étudiée, dans ce cas l'environnement alaskien. L'environnement qui peut s'avérer dangereux en raison du froid, de la présence d'animaux sauvages ou de la taille du territoire, rend ce mécanisme d'autant plus important pour la survie de l'attelage.

Ce travail a permis de donner des outils pour lire la relation complexe qui unit les mushers et leurs chiens en Alaska. A travers cette recherche j'ai pu mettre en évidence quelques rouages de cette relation mais : « [...] une fois qu'on en a trouvé une [signification], qu'on a

résolu une énigme, il n'est pas désenchanté, mais plus vivant, parce qu'un peu de lumière rend visible les jeux possibles entre ce sens élucidés et tous les autres qui bruissent autour de lui. » (Morizot 2020 : 82). Cette relation est complexe et il reste encore bien d'autres rouages à clarifier.

## 2. But de la recherche

Cette recherche a permis de documenter la relation complexe qui existe entre les mushers et leurs chiens, de comprendre leur relation de travail et de saisir la place de l'agentivité dans la pratique du *dog mushing*. D'une manière plus large, elle s'inscrit bien dans l'ethnographie multiespèce qui replace la relation humain-animal au centre de la recherche, sans fractionner ce lien. D'après Baptiste Morizot : « Notre époque de crise écologique systémique est un temps où sont remises en jeu les relations envers les animaux, les végétaux, les milieux. Ces relations doivent être réinventées. » (Morizot 2020 : 279). Ainsi étudier cette relation interspécifique interroge et tente de découvrir un lien qui lie ces deux espèces. Cette recherche est aussi un outil qui permet de repenser notre relation, en tant qu'humain de manière général, aux animaux mais aussi à toutes autres formes de vivants.

## 3. Pistes de recherche

Pour aller plus loin dans ce sujet riche, une idée serait de travailler avec une équipe multidisciplinaire. J'ai pu avoir accès à des données du point de vue des humains mais en revanche, je n'ai pas pu en avoir du point de vue des chiens, ce qui serait très intéressant. J'ai une formation en sciences sociales, mais je n'ai pas les outils nécessaires issus des sciences naturelles, il serait donc intéressant d'allier des chercheur-euse-s en sciences sociales à d'autres en sciences naturelles pour avoir des données provenant des deux côtés de la relation. En outre, des tensions entre les disciplines peuvent exister. Tim Ingold (2000) explique cela en se basant sur la chasse aux rennes. Les cervidés face à un-e chasseur-euse s'immobilisent et le-la regardent fixement. Ce qui les rend vulnérables. D'après Mech, les biologistes expliquent ce comportement en fonction de la réaction des rennes face à un loup : ils restent immobiles, avant de lancer une attaque soudaine contre le loup. Un renne adulte a en effet de fortes chances de remporter le combat (Mech 1970 cité par Ingold 2000 : 28). Par ailleurs, certaines sociétés autochtones au nord du cercle polaire, comme les Cree du Nord-Ouest du Canada pensent que les cervidés réagissent de cette manière car ils s'offrent à elles : « They say that the animal offers itself up, quite intentionally and in a spirit of goodwill

or even love towards the hunter. » (Ingold 2000 : 28). Ces différentes interprétations montrent qu'une collaboration avec d'autres disciplines peut s'avérer difficile car les points de vue et les buts sont divergents. Que prendre en compte dans la recherche ? La biologie de l'animal ou ce que les humains pensent, les histoires qu'ils se racontent ? Je pense malgré tout qu'une collaboration multidisciplinaire serait intéressante et enrichissante. Elle permettrait de comprendre d'avantage la composante canine de l'attelage.

D'autre part, mon mémoire de recherche ne touche qu'à une part infime du monde du *dog mushing*. Il y a bien d'autres sujets intéressants qui pourraient être abordés, comme l'aspect socio-économique du *dog mushing* en Alaska (à paraître prochainement) auquel s'intéresse Allison Cruz (UAF).

En outre, comme je l'ai dit, cette relation interspécifique entre les mushers et leurs chiens se construit et est dynamique. Il serait alors intéressant de mener une recherche à long terme, sur plusieurs années. En effet, cette relation interspécifique se construit au quotidien, alors que mes observations ont eu lieu à un moment précis. Elle a commencé avant que ma recherche ne débute et elle a continué à évoluer après mon départ d'Alaska. J'ai été sur place à un moment *t*, mais il y a eu d'autres lettres avant et il y en aura d'autres après. Il serait alors intéressant d'étudier par exemple l'arrivée d'un chiot dans le chenil, son entraînement, la confiance qui peut se créer, les communications entre le-la musher et ce chien, son évolution dans la meute et l'attelage et ce, sur plusieurs années.

De plus, je me suis intéressée au *dog mushing* en Alaska, mais cette activité est également pratiquée dans d'autres contrées. Il serait alors intéressant de voir comment cela fonctionne dans d'autres parties du monde. J'ai réalisé dans le cadre d'un autre cours de master un mini-terrain auprès de mushers suisses, mais il faudrait bien évidemment mener une recherche plus approfondie pour établir des résultats comparatifs.

## VIII. Annexes

### 1. Lexique

**Attelage** : formation de l'humain, de traîneau et des chiens attachés au traîneau.

**Checkpoint** : lieu sur les courses de longue distance où les mushers récupèrent les sacs de provisions et de matériel préparés auparavant et envoyés par l'organisation de la course. Les chiens y subissent un contrôle vétérinaire. Les mushers doivent passer par tous les checkpoints de la course.

**Dog drop** : laisser un chien malade ou blessé dans un checkpoint où des vétérinaires sont présents pour assister les mushers.

**Dog mushing** : faire du chien de traîneau.

**Handler** : personne qui aide le-la musher quotidiennement en octroyant aux chiens les différents soins lors des entraînements. C'est aussi la personne qui aide lors d'une course, elle retrouve le-la musher aux différents checkpoints. Parfois le-la « *handler* » peut devenir un-e musher.

**Leader** : chien en tête de l'attelage qui donne l'impulsion au reste de l'attelage et suit les ordres du musher.

**Musher** : composante humaine de l'attelage, les meneurs-euses de chiens. Ils-elles sont souvent aussi éleveurs-euses. Ce terme viendrait de « marche » en français, utilisé pour faire démarrer l'attelage, anglicisé par mush (Office Québécois de la langue française 2003).

**Rookie** : un-e musher qui se présente pour la première fois à une course ou qui n'a pas encore franchi une ligne d'arrivée.

## 2. Compléments d'informations

### 2.1. Alaska

L'Alaska est le quarante-neuvième état des États-Unis à avoir rejoint ce pays, en 1959. Avant de devenir américain, cet état appartenait à l'URSS et été vendu aux États-Unis en 1867. Tout comme Hawaii, il ne partage pas de frontière avec le reste du pays, sa seule frontière terrestre est avec le Canada (majoritairement le Territoire du Yukon, mais également la Colombie Britannique). Ce territoire est séparé de l'Asie par le détroit de Béring. C'est l'état le plus grand avec une superficie de 1'518'769 km<sup>2</sup>, mais également un des moins peuplés (731'545 habitants recensés en 2019) (United States Census Bureau 2020), ce qui équivaut à 41 fois la taille de la Suisse tout en étant 12 fois moins peuplé. La capitale est Juneau, mais la plus grande ville est Anchorage. La population est majoritairement concentrée dans les trois plus grandes villes : Anchorage, Fairbanks et Juneau. Sur cet immense territoire cohabitent différentes sociétés. Les terres alaskiennes sont parsemées de rivières, plus de 3'000. De plus, elles sont traversées par une chaîne de montagnes, dont le mont McKinley, aussi appelé par son nom indigène Denali, qui culmine à 6'194 m, point le plus haut d'Amérique du Nord (Csonka, Alix 2020).

### 2.2. Iditarod

L'*Iditarod*, la plus longue course de chiens de traîneau au monde, traverse une partie de l'Alaska sur plus de 1'700 kilomètres. Elle relie Anchorage, au sud de l'Alaska sur les côtes du Golfe d'Alaska, à Nome, à l'ouest de l'Alaska sur les rives de la mer de Béring. Une année sur deux, le parcours est un peu différent.



Figure 40 : itinéraire de l'Iditarod, les années paires (© Iditarod Trail International Sled Dog Race 2018)

Cette course est appelée *The Last Great Race on Earth*. Elle traverse la nature arctique, c'est-à-dire la toundra, les montagnes, les forêts boréales et la côte alaskienne par des températures pouvant aller jusqu'à  $-50^{\circ}\text{C}$ . Elle a lieu chaque année depuis 1973, au début du mois de mars. Cette route n'est pas nouvelle. En effet, ce chemin était auparavant utilisé par les « *Native Alaskans* » (Dobson 2017), qui l'utilisaient pour relier différents villages, avant que les autres moyens de transport comme les avions et les motoneiges ne fassent leur apparition. Les transports s'effectuaient alors, par les attelages de chiens de traîneau (Dobson 2017). Bien évidemment, ce moyen de transport demandait et demande toujours des moyens de subsistance pour les chiens. Dès les années 70, les motoneiges ont remplacé petit à petit les attelages. Cependant, Joe Redington, fondateur de l'*Iditarod*, considérait les traîneaux tirés par des chiens plus fiables puisque les animaux attelés étaient toujours prêts à partir et n'étaient jamais en panne. Ce musher trouvait que le *dog mushing* devait continuer à faire partie de la culture alaskienne (Dobson 2017). Au même moment, il a fait reconnaître les pistes de l'*Iditarod* comme *National historic trail* qui sont décrits comme suit : « These trails follow past routes of exploration, migration, struggle, trade, and military action. National Historic Trails offer the opportunity to re-trace these past events through historic sites, points of interests, trail segments, and waterways. » (National Park Service 2020b). Ces éléments combinés ont conduit à la création de l'*Iditarod*, une course de chiens de traîneau

actuellement très reconnue<sup>32</sup>. Cette course commémore également l'exploit réalisé en 1925 par un attelage de chiens devant livrer un sérum à Nome, alors touché par une épidémie de diphtérie. La tempête rendait tout transport en bateau et en avion impossible. Le seul moyen d'acheminer ce remède était alors le traîneau. Différents attelages se sont relayés afin de mener cette tâche à bien. Le dernier attelage arrivé à Nome était mené par le chien Balto, dont une statue commémorative se trouve à Central Park à New York et une autre devant le siège de l'*Iditarod* à Wasilla, près d'Anchorage (Dobson 2017). Togo, le leader qui a mené un attelage durant la plus grande partie de la distance, est empaillé à Wasilla. Par ailleurs, le film *Togo* (2019) de *Disney* retrace cette histoire.

### 2.3. Yukon Quest

La *Yukon Quest* est une autre course longue distance internationale. Les années paires, elle relie Fairbanks en Alaska à Whitehorse dans le Yukon au Canada et les années impaires Whitehorse à Fairbanks, sur une distance de 1'000 miles.



Figure 41 : itinéraire de la Yukon Quest (©Yukon Quest 2020c)

Elle se déroule début février chaque année. La majorité de la piste est sur la rivière du Yukon ou sur ses rives. L'idée de cette course date de 1983, lorsque quatre mushers, Roger

<sup>32</sup> A titre d'anecdote, j'ai vu des goodies de l'*Iditarod* en vente sur un stand lors d'une course de chiens de traîneau, au Col des Mosses en Suisse en mars 2019.

Williams, Leroy Shank, Ron Rosser et William Lipps, ont commencé à parler, sans se prendre au sérieux, d'une nouvelle course de longue distance et internationale suivant une piste historique. Ainsi, la *Yukon Quest* suit le *Highway of the north*, route reliant Klondike et l'intérieur de l'Alaska durant la ruée vers l'or à la fin du 19<sup>e</sup>, début du 20<sup>e</sup> siècle. La première course a eu lieu en 1984, où vingt-six équipes ont pris le départ et dont vingt ont passé la ligne d'arrivée (Yukon Quest 2020a).

### 3. Tableau récapitulatif des mushers interviewé-e-s

Nom	Localité	Nombre de chiens (au moment du terrain)	Courses	Activités touristiques	Handler	Situation familiale	Autre métier
Nita Rea	Fairbanks, Alaska	Une trentaine	Non	Oui	Oui	Seule	Non
Lina Streeper	Fort Nelson, Canada	Une centaine	Oui, sprint	Non	Oui	En famille	Non
Hélène Genet	Fairbanks, Alaska	Une dizaine	Non	Oui	Non	En couple	Oui
Jameson Kapec	Fairbanks, Alaska	Une vingtaine	Non	Oui	Non	En famille	Non
Gerlad Sousa	Talkeetna, Alaska	Une cinquantaine	Oui, longue distance	Oui	Oui	En couple	Non
DeeDee Jonrowe	Willow, Alaska	Une cinquantaine	Oui, longue distance	Non	Oui	En couple	Non
Cody Strathe et Paige Drobny	Fairbanks, Alaska	Une quarantaine	Oui, longue distance	Oui	Oui	En couple	Non
Une ranger du parc national de Denali <sup>33</sup>	Denali, Alaska	Une trentaine. Elle travaille avec les chiens pour le parc, mais ce ne sont pas les siens	Non	Oui, gratuit pour des démonstrations aux visiteurs du parc national de Denali	Oui	-	Ranger qui se déplace dans le parc en chien de traîneau
Jennifer Probert-Erhart et Carl Ray Erhart	Fairbanks, Alaska	Une trentaine	Oui, courte distance	-	Non	En famille	-
Rob Perry, ancien coureur de longue distance	Anchorage, Alaska	-	Oui, avant longue distance	-	-	-	À la retraite

<sup>33</sup> Elle souhaite garder l'anonymat.

#### 4. IRB

### Informed Consent Form

#### SELIN-UAF (Human-Animal Interaction in Alaskan Dog Mushing)

IRB # 899985

Date Approved: 1/31/2018

#### Description of the Study:

My name is Anne-Laure Perritaz. I am an anthropology student at the University of Neuchâtel (Switzerland). I am part of a small team of researchers at the University of Alaska Fairbanks (UAF) who want to study Alaskan dog mushing and sled dog racing. I would like you to take part in our research project. The National Science Foundation funds the project. Our goal is to learn about how humans and dogs interact in dog mushing. I would like you to take part in this study because you have knowledge or experience with dog mushing and sled dog racing, or simply because you have an interest in these topics.

Please read this form carefully. You can ask questions you may have now or at any time. If you participate, I will ask you to share your knowledge and experiences of dog mushing and sled dog racing with me. I will video record our interview and, if you work with dogs, when you are interacting with or racing them. Interviews may last between 30 minutes and 4 hours. I might also ask you to take me to sled dog races or other places (such as your kennel or your fish camp).

#### Risks and Benefits of Being in the Study:

The possible harm from taking part in this study is small. If you feel uncomfortable answering any of my questions or talking about some topics, please let me know and we can skip those questions or topics. You can end the interview at any time.

Taking part in this study gives you a chance to have your knowledge and opinions on dog mushing and sled dog racing recorded and preserved. You will also be contributing to the creation of an online course on Alaskan dog mushing.

#### Confidentiality:

Only my fellow researchers and I will have access to the recordings. I can give you copies of the recordings and anything we publish if you would like. With your permission, recordings and pictures of you (and your dogs) will be used in a new online university course that we are developing. The course, "Human-Dog Interaction in Alaskan Dog Mushing," will use video recordings to teach students about interactions between humans and sled dogs. It will also expose students to Alaskan mushing culture. My fellow researchers and I may also use the recordings in scholarly reports, presentations, and publications. Your name and personal information (like which town you live in) will not be put in publications or the course unless you want to. If you want, I can assign you a false name for any publications and the course.

Please check one privacy level:

You allow me to identify you by name and use video recordings and photos in which you appear in my reports and publications and the on-line course on dog mushing.

You do not want to be identified by name, but you do not mind if video or photos of you appear in my reports and publications and the on-line course.

You do not want to be identified by name and wish to have your face blurred in any photos or video in our reports, presentations, publications and the on-line course.

You would like copies of the video footage or photos of you (and your dogs) and any publications or reports in which your interview is mentioned.

**Voluntary Nature of the Study:**

It is your decision whether or not you want to participate.  
If you decide to take part in the study you can stop at any time. You can also change your mind and ask us to destroy any footage in which you appear.

**Contacts and Questions:**

If you have questions now, feel free to ask us now. If you have questions later, you may contact the members of our research team at any time:

Principal Investigator Patrick Plattet, Associate Professor, Department of Anthropology, University of Alaska Fairbanks, POB 99775-7720, Fairbanks AK 99775-7720, 907-474-6608 (phone), pplattet@alaska.edu

Co-Principal Investigator Robin Shoaps, Assistant Professor, Department of Anthropology, University of Alaska Fairbanks, POB 99775-7720, Fairbanks AK 99775-7720, 907-474-6884 (phone), rashoaps@alaska.edu

Consultant Thierry Wendling, Research Professor, National Center for Scientific Research, Laboratory of Cultural Anthropology and History, 105 bd Raspail, 75006 Paris, France, 011-33-153635157 (phone), thierry.wendling@ehess.fr

The UAF Institutional Review Board (IRB) is a group that examines research projects involving people. This review is done to protect people like you who are involved in the research. If you have questions or concerns about your rights as a research participant, you can contact the UAF Office of Research Integrity 907-474-7800 (Fairbanks area) or at 1-866-876-7800 (toll-free) or uaf-irb@alaska.edu.

**Statement of Consent:**

I understand the procedures described above. My questions have been answered to my satisfaction, and I agree to participate in this study. I have been provided a copy of this form. I am 18 or older.

Signature of Participant & Date

Signature of Person Obtaining Consent & Date

## IX. Bibliographie

AHEARN Laura M.

2017. *Living language: an introduction to linguistic anthropology*. Malden : Wiley Blackwell. 369 p. [2<sup>e</sup> édition]

ALASKA DOG MUSHING ASSOCIATION

2020a. « Open North American Championships ». *Alaskadogmushers.com* [En ligne].

<https://alaskadogmushers.com/open-north-american-championships>

[Page consultée le 17.03.2020]

ALASKA DOG MUSHING ASSOCIATION

2020b. « Annamaet Limited North American Championships ». *Alaskadogmushers.com* [En

ligne]. <https://alaskadogmushers.com/limited-north-american-championships>

[Page consultée le 17.03.2020]

ANGROSINO Michael

2009. *Doing ethnographic and observational research*. Los Angeles : Sage Publications. 128 p.

ANTOMARCHI Véronique

2015. *Tourisme de neige et de glace dans les régions septentrionales : réalités et enjeux*.

Lausanne : Edition l'Age d'Homme. 200 p.

BOVET Dalila

2014. « Des babouins aux perroquets : ce que les animaux ayant participé à mes expériences m'ont appris » in : DESPRET Vinciane ; LARRÈRE Raphaël (dir.), *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*. p.155-167. Paris : Hermann. 308 p. (Colloques de Cerisy Société)

BROHM Jean-Marie

2019. *Anthropologie du chien : l'homme et son double*. Paris : Presses universitaires de Paris Nanterre. 362 p.

BUCHANAN Ian

2018. « Agency ». *Oxfordreference.com* [En ligne].

<https://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780198794790.001.0001/acref-9780198794790-e-15?rskey=5pOHfc&result=15>

[Page consultée le 23.03.2020]

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES

2020. « Animalité ». *cnrtl.fr* [En ligne]. <https://www.cnrtl.fr/definition/animalit%C3%A9>

[Page consultée le 06.05.2020]

CHENEY Dorothy L. ; SEYFARTH Robert M.

1998. « Why animals don't have language ». *The Tanner Lectures in Human Values*. Vol. 19, p.173-210

COLLIGNON Béatrice

2010. « L'éthique sur le terrain ». *L'Information géographique*. N°. 1, vol. 74, p.63-83.

COSGROVE Denis ; DELLA DORA Veronica

2009. « Introduction : High Places », in : Denis COSGROVE ; Veronica DELLA DORA (dir.), *High places: Cultural Geographies of Mountains, Ice and Science*. p. 1-16. London : I.B. Tauris. 273 p.

CSONKA Yvon ; ALIX Claire

2020. « Alaska ». *Universalis.com* [En ligne].

<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/alaska/>

[Page consultée le 30.03.2020]

DE BEI Andreina

2018. « Sans le cheval, je serais inapte à la relation avec les humains ». *Sciences et avenir*. N°195, p.76-77

DE FORNEL Michel

2013. « Pour une approche contextuelle et dynamique de l'agentivité ». *Ateliers d'anthropologie*. [En ligne]. N°39, vol.2. <http://journals.openedition.org/ateliers/9505>

[Page consultée le 30.03.2020]

DE LA SOUDIERE Martin

2016. *Quartiers d'hiver ethnologie d'une saison*. Paris : Creaphis Editions. 160 p.

DESPRET Vinciane ; Porcher Jocelyne

2007. *Etre bête*. Arles : Actes Sud. 141 p.

DE WAAL Frans

1997. *Le Bon Singe : les bases naturelles de la morale*. Paris : Bayard. 357 p.

DOBSON Martha

2017. « The History of the Iditarod Trail Sled Dog Race ». *Iditarod.com* [En ligne].

<https://iditarod.com/edu/the-history-of-the-iditarod-trail-sled-dog-race/>

[Page consultée le 20.01.2020]

DORÉ Antoine

2010. « Promenade dans les mondes vécus. Les animaux peuvent-ils être des interlocuteurs de l'enquête socio-anthropologique ? ». *Sociétés*. N°108, vol. 2, p.33-45

FIENUP-RIORDAN Ann ; REARDEN Alice

2012. *Ellavut: Our Yup'ik World and Weather: Continuity and Change on the Bering Sea Coast*. Seattle: University of Washington Press. 416 p.

FRANKLIN Adrian

2006. « "Be[a]ware of the Dog" : A Post-Humanist Approach to Housing ». *Housing, Theory & Society*. N°3, vol. 23, p.137-156

FUCHS Stephan

2007. « Agency (and Intention) ». *The Blackwell Encyclopedia of Sociology* [En ligne].

<https://doi.org/10.1002/9781405165518.wbeosa024>

[Page consultée le 16.03.2020]

FUKUZAWA M. ; MILLS Daniel S. ; COOPER Jonathan J.

2005. « More than just a word : non-semantic command variables affect obedience in the domestic dog (*Canis familiaris*) ». *Applied Animal Behaviour Science*. N°91, p.129-141.

GANASCIA Jean-Gabriel

2020. « Apprentissage profond ou deep learning », *Universalis.com* [En ligne].

<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/apprentissage-profond-deep-learning/>

[Page consultée le 06.05.2020]

GENET Hélène

2018. Entretien par PERRITAZ Anne-Laure ; CRUZ Allison, interviewers. Fairbanks, Alaska. 21 avril. Consigné chez l'auteure (non publié), Université de Neuchâtel.

GLASER Barney G. ; STRAUSS Anselm A.

2010. *La découverte de la théorie ancrée : stratégies pour la recherche qualitative*. Paris : Armand Colin. 409 p. (Collection individu et Société)

GOLD RUSH FINE JEWELRY

2020. « Our Products ». *goldrushfinejewelry.com* [En ligne].

<https://www.shop.goldrushfinejewelry.com/Wild-Alaska-Dog-Mushing-Bracelet-OROB36-OROB36.htm?categoryId=-1>

[Page consultée le 17.03.2020]

GOOGLE MAPS

2020. « Alaska ». *google.ch/maps* [En ligne].

<https://www.google.ch/maps/place/Alaska,+États-Unis> [Page consultée le 08.10.2020]

GUILLO Dominique

2009. *Des chiens et des humains*. Paris : Le Pommier. 319p.

GUILLOU Clément

2017. « Dopage chez les chiens de traîneau : en Alaska, un contrôle positif secoue le roi des mushers ». *lemonde.fr* [En ligne].

[https://www.lemonde.fr/sport/article/2017/10/26/dopage-chez-les-chiens-de-traineau-en-alaska-un-controle-positif-secoue-le-roi-des-mushers\\_5206391\\_3242.html](https://www.lemonde.fr/sport/article/2017/10/26/dopage-chez-les-chiens-de-traineau-en-alaska-un-controle-positif-secoue-le-roi-des-mushers_5206391_3242.html)

[Page consultée le 06.05.2020]

HEYL Barbara Sherman

2001. « Ethnographic Interviewing », in : ATKINSON Paul ; COFFEY Amanda ; DELAMONT Sara ; LOFTLAND John ; LOFTLAND Lyn (dir.). *Handook of Ethnography*. p.369-383. London : Sage. 507 p.

HILL Erica

2018. « The archaeology of human-dog relations in Northwest Alaska », in : LOSEY Robert J. ; WISHART Robert P. ; LOOVERS Jan Peter Laurens (dir.). *Dogs in the North : Stories of Cooperation and Co-Domestication*. p.87-104. New York : Routledge. 298 p. (Arctic Worlds)

HOFMANS Joëlle

2014. « Comment les clients – propriétaires de chiens – peuvent surprendre le vétérinaire comportementaliste en consultation », in DESPRET Vinciane ; LARRÈRE Raphaël (dir.). *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*. p.115- 120. Paris : Hermann. 308 p. (Colloques de Cerisy. Société)

HOROWITZ Alexandra

2009. *Dans la peau d'un chien*. Paris : Flammarion. 302 p.

HUSTAK Carla ; MYERS Natasha

2012. « Involutionary Momentum : Affective Ecologies and the Sciences of Plant/Insect Encounters ». *Differences : a journal of feminist cultural studies*. N°3, vol. 23, p.74–118.

IDITAROD TRAIL INTERNATIONAL SLED DOG RACE

2018. « Race Map ». *Iditarod.com* [En ligne].

<https://iditarod.com/race-map/>

[Page consultée le 20.01.2020]

IDITAROD TRAIL INTERNATIONAL SLED DOG RACE

2020a. « Official rules 2020 ». *Iditarod.com* [En ligne].

<https://cloud.iditarod.com/wp-content/uploads/2019/06/Rules-2020-Final.pdf?7cbe77c4>

[Page consultée le 20.01.2020]

IDITAROD TRAIL INTERNATIONAL SLED DOG RACE

2020b. « 1973 Iditarod Race Results ». *Iditarod.com* [En ligne].

<https://iditarod.com/race/1973/>

[Page consultée le 20.01.2020]

IDITAROD TRAIL INTERNATIONAL SLED DOG RACE

2020c. « 2000 Iditarod Race Results ». *Iditarod.com* [En ligne].

<https://iditarod.com/race/2000/>

[Page consultée le 20.01.2020]

IDITAROD TRAIL INTERNATIONAL SLED DOG RACE

2020d. « Current Race Standings ». *Iditarod.com* [En ligne].

<https://iditarod.com/race/2020/standings/>

[Page consultée le 10.06.2020]

INGOLD Tim

2000. *The Perception of the Environment : Essays on livelihood, dwelling and skill*. New York : Routledge. 480 p.

INGOLD Tim

2015. *The Life of Lines*. New York : Routledge. 172 p.

JONROWE DeeDee

2018. Entretien par PERRITAZ Anne-Laure ; CRUZ Allison, interviewers. Willow, Alaska. 21 Mai. Consigné chez l'auteure (non publié), Université de Neuchâtel.

JOOST Beuving ; DE VRIES Geert

2015. « Theorizing society: Grounded theory in naturalistic inquiry », in : JOOST Beuving ; DE VRIES Geert (dir.). *Doing Qualitative Research. The Craft of Naturalistic Inquiry*. p.47-63. Amsterdam : Amsterdam University Press. 220 p.

KAPEC JAMESON

2018. Entretien par SHOAPS Robin ; PLATTET Patrick ; WENDLING Thierry ; HERTZ Ellen ; PERRITAZ Anne-Laure, interviewers. Fairbanks, Alaska. 15 février. Consigné chez l'auteure (non publié), Université de Neuchâtel.

KAUFMANN Jean-Claude

2007. *L'entretien compréhensif*. Paris: A. Colin, 127 p. (L'enquête et ses méthodes)

KIRKSEY Eben S. ; HELMREICH Stefan

2010. « The emergence of multispecies ethnography ». *Cultural Anthropology*. N°4, vol.25, p.545-576

KOHN Eduardo

2017. *Comment pensent les forêts : vers une anthropologie au-delà de l'humain*. Bruxelles : Zones sensibles éditions. 334 p.

KOSKI Leena ; BÄCKLUND Pia

2017. « Whose Agency ? : Humans and Dogs in training », in : RÄSÄNEN Tuomas ; SYRJÄMAA Taina (dir.). *Shared Lives of Humans and Animals: Animal Agency in the Global North*. p.11-23. New York: Routledge. 212 p. (Human-Animal Studies Series)

LATIMER Joanna ; MIELE Mara

2013. « Natureculture ? : Science, Affect and the Non-Human ». *Theory, Culture & Society*. N°7, vol.30, p.5-31

LEGEWIE Heiner

1994. « Globalauswertung von Dokumenten », in : BÖHM Andreas ; MUHR Thomas; MENGEL Andreas (dir.). *Texte verstehen: Konzepte, Methoden, Werkzeuge*. p.100-114. Konstanz : Universitätsverlag. 389 p.

LESLIE Alan

2001. « Theory of mind », in : SMELSER Neil J. ; BALTES Paul B. (dir). *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Science*. p.15652-15653. New York : Elsevier, 17500 p.

LESTEL Dominique

2004. *L'animal singulier*. Paris : Éditions du seuil. 138 p. (La couleur des idées)

LIBRARY OF CONGRESS

2020. « Mush! Mush! First Woman Wins Iditarod ». *Loc.gov* [En ligne].

<https://www.loc.gov/item/today-in-history/march-20/>

[Page consultée le 17.03.2020]

LOOVERS Jan Peter Laurens

2018. « “Hard times are coming” : Indeterminacy, prophecies, apocalypse, and dogs », in : LOSEY Robert J. ; WISHART Robert P.; LOOVERS Jan Peter Laurens (dir.). *Dogs in the North : Stories of Cooperation and Co-Domestication*. p.191-211. New York : Routledge. 298 p. (Arctic Worlds)

MARSHALL THOMAS Elizabeth

1995. *La Vie secrète des chiens : Une anthropologue en pays canin*. Paris : Robert Laffont. 189 p.

McCORMACK Patricia

2018. « An ethnohistory of dogs in the Mackenzie Basin (western Subarctic) », in :  
LOSEY Robert J. ; WISHART Robert P. ; LOOVERS Jan Peter Laurens (dir.). *Dogs in the North :  
Stories of Cooperation and Co-Domestication*. p. 105-151. New York : Routledge. 298 p.  
(Arctic Worlds)

McFARLAND Sarah E. ; HEDIGER Ryan

2009. « Approaching the Agency of Other Animals: An introduction », in : McFARLAND Sarah  
E. ; HEDIGER Ryan (dir.). *Animals and Agency : An Interdisciplinary Exploration*. p. 1-20.  
Leiden and Boston : Brill Academic Publishers. 392 p.

MONDÉMÉ Chloé

2018. « Comment parle-t-on aux animaux ? : Formes et effets pragmatiques de l'adresse aux  
animaux de compagnie ». *Langage et société*. N°163, vol.1, p.77-99

MONOD-BECQUELIN Aurore

2010. « Langue ». in : BONTE Pierre ; IZARD Michel ; ABELES Marion (dir.) *Dictionnaire de  
l'ethnologie et de l'anthropologie*. p.409-411. Paris : Presses universitaires de France. 842 p.

MOREY Darcy F. ; AARIS-SØRENSEN Kim

2002. « Paleoeskimo Dogs of the Eastern Arctic. » *Artic*. Vol. 22, p.75-104

MORIZOT Baptiste

2020. *Manières d'être vivant*. Arles : Actes Sud. 336 p. (Monde sauvage)

NATIONAL PARK SERVICE

2020a. « Denali : Park Statistics ». *nps.gov* [En ligne],

<https://www.nps.gov/dena/learn/management/statistics.htm#onthisPage-2>

[Page consultée le 30.03.2020]

NATIONAL PARK SERVICE

2020b. « National Historic Trails ». *nps.gov* [En ligne],

<https://www.nps.gov/subjects/nationaltrailssystem/national-historic-trails.htm>

[Page consultée le 30.03.2020]

NNEME ABOUNA Marie-Stéphanie ; LACOMBE Philippe

2008. « La construction de l'espace du football au féminin ; un processus de construction du genre ? ». *Socio-logos*. N°3, p.1-19

OFFICE QUEBECOIS DE LA LANGUE FRANCAISE

2003. « Fiche terminologie : meneur de chiens » *gouv.qc.ca* [En ligne],

[http://www.gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id\\_Fiche=8360441](http://www.gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8360441)

[Page consultée le 22.10.2018]

OOREKA

2020. « Alaskan husky ». *Ooreka.fr* [En ligne].

<https://chien.ooreka.fr/chien/voir/631473/alaskan-husky>

[Page consultée le 17.03.2020]

PARLEBAS Pierre

1992. *Sociométrie, réseaux et communication*. Paris : PUF. 256 p.

PERRIN Julie ; BÜHLER Nolwenn ; BERTHOD Marc-Antoine ; FORNEY Jérémie ; KRADOLFER Sabine ; OSSIPOW Laurence

2018. « Searching for Ethics : Legal requirements and empirical issues for anthropology ». *Tsantsa : revue de la Société Suisse d'Ethnologie*. N°23, p.138-153

PONCIN Pascal ; HUYNEN Marie-Claude ; RUWET Jean-Claude

2002. « Communication et langage chez les animaux ». *Bulletin de la Société Royale des Sciences de Liège*. N°4, vol.71, p.213-228

PONGRÁCZ Péter ; MOLNÁR Csaba ; MIKLÓSI Ádám ; CSÁNYI

2005. « Human Listeners Are Able to Classify Dog (*Canis familiaris*) Barks Recorded in Different Situations ». *Journal of Comparative Psychology*. N°2, vol.119, p.136-144

PORCHER Jocelyne

2002. *Éleveurs et animaux, réinventer le lien*. Paris : Presses universitaires de France. 300 p. (Partage du savoir)

PORCHER Jocelyne

2003. *La mort n'est pas notre métier*. La tour d'Aigue : Ed. de l'aube. 168 p. (Monde en cours : Intervention)

PORCHER Jocelyne

2007. « Travailler avec des animaux d'élevage », in : DESPRET Vinciane (dir.), *Bêtes et Hommes*. p.100-101. Paris : Gallimard. 157 p.

PORCHER Jocelyne

2014. « Une sociologie des animaux au travail » in : DESPRET Vinciane ; LARRÈRE Raphaël (dir.). *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, 101-119. Paris : Hermann. 308 p. (Colloques de Cerisy Société)

PORCHER Jocelyne

2018. « Interview ». *Sciences et avenir*. N°195, p.63

RONDY

2020. « Cornerstone event of fur Rondy ». *Furrondy.net* [En ligne].

<http://www.furrondy.net/events/world-championship-sled-dog-races>

[Page consultée le 17.03.2020]

SEAVEY Dallas

2017. « Dallas Seavey Statement ». *Youtube.com* [Vidéo en ligne].

<https://www.youtube.com/watch?v=erLPHHeR94>

[Page consultée le 13.05.2020]

SOUSA Gerald

2018. Entretien par PERRITAZ Anne-Laure ; CRUZ Allison, interviewers. Talkeetna, Alaska. 27 Mai. Consigné chez l'auteure (non publié), Université de Neuchâtel.

STATE OF ALASKA

2020. « Stat Symbols ». *Alaska.gov* [En ligne]. <http://alaska.gov/kids/student.htm>

[Page consultée le 17.03.2020]

STÉPANOFF Charles

2012. « Human-animal “join commitment” in a reindeer herding system ». *Journal of ethnographic Theory*. N°2, p.287-312

STREEPER LINA

2018. Entretien par PERRITAZ Anne-Laure, interviewer. Fairbanks, Alaska. 19 Mars. Consigné chez l'auteure (non publié), Université de Neuchâtel.

THE TOY QUEST

2020. « Our Story ». *Thetoyquest.com* [En ligne]. <https://thetoyquest.com/ourstory/>

[Page consultée le 17.03.2020]

THE YUKON QUEST

2018. « Yukon Quest 2018 Fast As Spirits ». *Youtube.com* [Vidéo en ligne].

<https://www.youtube.com/watch?v=erLPHHeR94>

[Page consultée le 13.03.2020]

TOK DOG MUSHERS' ASSOCIATION

2020. « 2020 Race of Champions ». *Tokdogmushers.org* [En ligne].

<http://www.tokdogmushers.org/race-of-champions/race-information>

[Page consultée le 17.03.2020]

UNITED STATES CENSUS BUREAU

2020. « QuickFacts: Alaska; United States ». *Census.gov* [En ligne].

<https://www.census.gov/quickfacts/fact/table/AK,US/PST045218>

[Page consultée le 07.02.2020]

UNIVERSALIS

2020a. « Langage ». *Universalis.edu* [En ligne]. <http://www.universalis-edu.com/>

[Page consultée le 06.05 2019]

UNIVERSALIS

2020b. « Cynotechnique ». *Universalis.edu* [En ligne]. <http://www.universalis-edu.com/>

[Page consultée le 06.05.2019]

VAN DOOREN Thom ; KIRKSEY Eben ; MUNSTER Ursula

2016. « Multispecies Studies: Cultivating Arts of Attentiveness ». *Environmental Humanities*.  
Vol. 8, p.1-23

VETSTREET

2020. « Alaskan husky ». *Vetstreet.com* [En ligne]. <http://www.vetstreet.com/dogs/alaskan-husky#overview>

[Page consultée le 17.03.2020]

VILÀ Carles ; SAVOLAINEN Peter ; MALDONADO Jesús E. ; AMORIM Isabel R. ; RICE John E. ;  
HONEYCUTT Rodney L. ; CRANDALL Keith A. ; LUNDEBERG Joakim ; WAYNE Robert K.  
1997. « Multiple and Ancient Origins of the Domestic Dog ». *Science*. N°5319, vol.276,  
p.1687-1689

WENDLING Thierry

2017. « Aperçu anthropologique sur les courses de chiens de traîneau en Alaska depuis 1908 », in : Centre d'étude francoprovençales « René Willien » (Saint-Nicolas). Conférence annuelle sur l'activité scientifique ; Valle D'aosta, *Des combats de vaches dans les Alpes et ailleurs : l'animalité et le monde contemporain : actes de la Conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'étude francoprovençales : Aoste, 21-22 octobre 2016 / Région autonome de la Vallée d'Aoste, Assessorat de l'éducation et de la culture*, p. 127-139, Aoste : Région autonome Vallée d'Aoste, 155 p.

WISHART Robert P.

2018. « Telling stories of co-domestication and cooperation : An introduction« », in : LOSEY Robert J. ; WISHART Robert P. ; LOOVERS Jan Peter Laurens (dir.). *Dogs in the North : Stories of Cooperation and Co-Domestication*. p. 1-7. New York : Routledge. 298 p. (Arctic Worlds)

WITZEL Andreas ; HERWIG Reiter

2012. *The Problem-Centred Interview*. Thousand Oaks: Sage Publications, 216 p.

YUKON QUEST

2020a. « Yukon Quest 2020 Rules ». *Yukonquest.com* [En ligne].

<https://www.yukonquest.com/sites/default/files/2020%20Rules%20Yukon%20Quest.pdf>

[Page consultée le 20.01.2020]

YUKON QUEST

2020b. « For Registered Mushers ». *Yukonquest.com* [En ligne].

<http://www.yukonquest.com/sites/default/files/files/2009%20YQTrail%20Map%20high%20res.jpg>

[Page consultée le 17.03.2020]

YUKON QUEST

2020c. « Yukon Quest Race History ». *Yukonquest.com* [En ligne].

<https://www.yukonquest.com/about/yukon-quest-race-history>

[Page consultée le 20.01.2020]